

ANDRIA E. MALALA

Vingt-Cinq / Trente Ans

(Dans la tête d'Emilie)

Fiction

Première Partie

Un

Cette histoire est vraie. Aussi vraie que les gens dedans. Je ne plaisante pas. Je parlerai forcément de personnages vus par toi et moi dans tous les médias, et par moi en exclusivité dans ma vie quotidienne. Ils existent. J'en ai rencontré sur Internet. J'ai pris un café avec certains, couché avec d'autres, avec ou sans suite, mais jamais sans amour, c'est dire qu'ils existent. Par la force des choses ils seront dans ce texte. Il se trouve aussi que je croise trois personnes au réveil. Tous les matins. Ils sont de ma famille. Nous vivons ensemble. Et ma liberté de penser, le courage de vivre envers et contre tout, mes trois repas par jour, ma carte orange, la chambre de perpétuelle étudiante où je me verrouille gratuitement des semaines entières sans que l'utilité de prendre l'air ne pénètre mon entendement, et l'eau chaude, et le dentifrice familial, le savon familial, le lait corporel hydratant, indispensable, et la connexion sans limite à Internet où je m'évade, d'où j'aimerais m'évader – je suis cyberdépendante – je leur dois tout ça. Ils seront dans mon texte. Je ne les manquerai pas, mais il y a des limites à la sincérité. Je veux dire que, même si j'ai tout sacrifié pour écrire correctement, c'est-à-dire pour vider tout mon sac, je ne suis pas encore assez intrépide pour offenser ceux-là même qui m'aident à transformer ce suicide social en investissement.

Ce qui n'empêche rien. Tu vas lire la première histoire vraie que j'aie jamais racontée. Tu vas t'y laisser prendre en principe sans dégâts, comme je me suis laissé aspirer, de l'intérieur. Simplement sache que par respect pour la vie privée des gens réels, et pour t'épargner toi, et pour me protéger (je balaierais ces scrupules à la noix dans mon prochain roman) je changerai les noms. Je permuterai les sexes aussi, mais pas de façon systématique, pour que mon lecteur s'y perde en beauté et que ni toi ni personne de ta génération, ni de ma génération, ni personne en résumé, ne se sente mal. Visé. Attaqué. Je n'attaquerai jamais la première. Je ne ferai pas de recherches, ni de plan. Je ne construirai pas d'intrigue, si tu vois ce que je veux dire. Cette fois tout est là dans ma mémoire, prêt à fuser.

L'histoire commence à Futilityland, qui signifie pays de l'impuissance. Philippe Darrout a inventé ce mot mais moi, amplement plus balaise, j'ai inventé Philippe Darrout de la tête aux pieds. C'est un Parisien de cinquante-sept ans, né en quarante-six. Il ne sera jamais connu en dehors de son service – il est chef de service dans un hôpital de la région parisienne – et c'est une bonne chose. C'est un américanophile profond, souffrant pourtant d'une maladie intellectuelle qui l'empêche entre autres insuffisances de dépasser le programme de cinquième en anglais. Il ne porte pas de lunettes. Il est massif et mou.

Ses bourrelets sont distribués de manière à lui faire une silhouette carrée, ce qui l'encourage paradoxalement à faire le beau dans les couloirs de l'hôpital. Il fait un mètre quatre-vingt et son crane frisé se dégarnit par le bas. Je ne l'aime pas. Personne ne l'aime. Personne n'aime personne mais en l'occurrence, la vache. Dans le meilleur des cas, on a besoin de lui. Mais on ne l'aime pas. Or bien que la nuance soit claire, c'est exactement le type de nuance qu'il zappe avec entrain.

Sur son lit de mort il se posera la question. Il se demandera si quelqu'un fut heureux, vraiment heureux de subir sa présence, de le voir polluer la biomasse par le seul fait d'ouvrir la bouche, de convoiter des trucs et de confisquer ces trucs sans questionner le bien-fondé de sa goinfrerie, de toujours associer jouissance et destruction, d'ajouter sa laideur quotidienne à la laideur du monde. Mais au lieu de se remettre en question, Philippe Darrout a inventé le mot Futilityland pour désigner l'esprit de sa fille, d'où ce texte. Sa fille aînée s'appelle Emilie. C'est un personnage merveilleux, une espèce d'ange dont le cœur est aussi gros, l'intelligence aussi vaste et la sensibilité aussi profonde que la connerie de son père. L'histoire que tu vas lire commence et finit dans sa tête. Dans la tête d'Emilie.

Deux

Emilie Darroul était chef d'agence dans une boîte d'intérim. Elle méditait du côté de chez moi au bord de la Seine. Quatre ans après la plus grande tempête jamais suivie par Météo France, le calme était revenu. Le rivage était reboisé, plein de saules pleureurs et de souches d'arbres devenues décoratives. C'était le printemps qui plus est dans l'une des plus gracieuses banlieues parisiennes, seize mille habitants dont moi, dont près de onze mille deux cents électeurs, dont pas moi, votaient à droite. Emilie était châtain, pesait quarante-cinq kilos pour un mètre soixante-six et s'habillait en noir. Elle avait vingt-huit ans. Elle était en RTT. Elle se répétait une chose bien dans son style : que cet après-midi était magnifique à gémir, mais qu'elle était trop incohérente et trop nulle pour être à la hauteur. Etat d'âme classique, typiquement sentimental, c'est-à-dire propre aux caractères secondaires émotifs et non actifs. Proustien à mort. Elle croyait faire tache dans ce Pierre Bonnard fugace. La couleur des feuilles, la texture du gazon et de l'eau, le vert, tout ce vert pâle, clair et foncé, toutes ces petites fleurs blanches, toute cette nature tranchait évidemment avec le gris caca de sa déprime. Elle s'en voulait bien sûr. D'être elle. Syndrome bien connu d'un mal aussi rébarbatif que fréquent.

Elle habitait dans le dixième arrondissement de Paris, ce qui me faisait envie. On n'est jamais content. Elle caressait le rêve zarb de squatter chez moi pour chiper la beauté de ma banlieue et se l'encoller sur la tronche, après s'être au préalable réconciliée avec elle-même, ce qui était chose impossible. Se réconcilier avec elle-même n'était pas difficile à mon sens, mais de son point de vue la question n'était pas là. Peu importait. Elle avait trop de travail. Elle était trop malheureuse. Elle était trop dépendante, accrochée comme une tique à des machins futiles, trop cramponnée au système et trop lucide pour ne pas se détester en conséquence. Et trop c'était trop. Trop de connards à traîner derrière, trop de connasses à pousser devant, trop de débiles à côté, et trop de chiffres et de mots, de stéréotypes, trop de pollution, de violence et de publicité, trop d'images de guerres, de morts, de naissances, de licenciements, trop de conflits, de possibilités gâchées. Trop de choses à savoir. Trop de choses à oublier. Trop de retards. Trop d'amour. Sentiment trop ordinaire d'être de trop. Relou. Otez toute chose, que j'y voie, disait Blaise Pascal. Disait Paul Valéry, ai-je arrangé par-devers moi, mais j'ai préféré me taire pour que l'idée d'en faire autant ou de raccourcir son introduction lui traverse l'esprit. Ca n'a pas marché. Tout a été dit, a-t-elle continué, tu vois, mais on ne pourra jamais assez dire à quel point c'est lassant.

Elle se sentait comme en état de péché devant la perfection quasi musicale de cette saison charnière tellement propice aux blocages anticycloniques. Il faisait si beau. Elle était si minable, bon c'est pas possible. Je vais résumer. Emilie ne s'arrêtait jamais. Ça gambergeait là-dedans. Je crois qu'en plus d'être banalement narcissique elle portait le fardeau de la post-modernité. Elle s'est attardée par malheur sur le fait qu'elle ne croyait pas en Dieu. Comme tous les babies cyniques de sa génération. Elle n'était donc pas en état de péché puisque dans son univers mental le péché n'existait pas. J'étais d'accord. En même temps elle savait à quel point cette affirmation était gratuite. Scepticisme habituel de la Bac plus quatre consciente du caractère discutable de ses doutes. C'était la spirale ordinaire. Dont la pertinence restait à voir. Pouhouffh ai-je prévenu. Pouce. Sauf qu'elle n'était plus en état de voir, a-t-elle repris, ce qui restait à voir. A part le chien, qu'elle vit de ses yeux. Ça a débuté comme ça. Exactement.

Au bout de sa laisse, un bâtard jaune et rouille crados la regardait méditer, ça faisait bien trois minutes. Elle est restée sur lui. Le chien la regardait en toussant. Le propriétaire de l'animal ne dépassait pas le mètre soixante-quinze. Il était du type maghrébin mais pas agressif. Pas séduisant non plus, contrairement à certains vendeurs de shit, suivant les critères personnels d'Emilie. Un maghrébin positivement sans intérêt. Elle voulait bien croire qu'il habitait la commune, preuve que les immigrés de la troisième génération valaient quelque chose pris individuellement, mais du même coup ils se fondaient dans la masse des beaufs. C'est mon voisin et néanmoins camarade Fahid, ai-je coupé pour l'empêcher de dire des conneries. Enfin bref, a-t-elle continué, le petit beur restait en arrière et tirait fort sur la laisse. C'était con de sa part. Il n'avait aucune chance de faire avancer le chien par torsion ou compression de sa carotide. Le clebs allait reculer en déracinant la pelouse municipale oui, et mourir par strangulation. Elle a voulu punir le propriétaire par un regard de mépris – mépris intellectuel – mais son regard a ripé. Sur le regard du chien. Le chien s'étranglait, comptait mourir la gueule ouverte, mais certainement pas sans avoir mangé Emilie des yeux, par en dessous, d'un air maussade et vigilant. Dans ce regard de chien, aucune intention de nuire. De la détermination. De la prudence. Comme une fascination méticuleuse. Chargée d'un fluide. Il semblait pris d'une envie cuisante de coucher avec elle. Le chien. Tu as bien lu. Ça commence bien. Oui. Premièrement je cite Emilie Darrout dans le texte. Deuxièmement tu peux t'arrêter quand tu veux.

Et donc. A la base elle dégageait quelque chose. Elle le savait. Elle avait une aura que propagent beaucoup de mélancoliques. Surtout les maigres. Je l'ai toujours dit : je le répèterai tant que les compliments auront l'effet qu'ils ont sur son moral. La nouveauté étant que, maintenant qu'elle touchait le fond et se préparait (elle n'en finissait pas de se préparer, mais c'était le meilleur moyen d'arriver en bon état quelque part) à remonter à

la surface, son charme neurasthénique opérait sur les animaux. C'était devenu un charme bestial. Un charme instinctif disons. Comme un retour brutal au corps et à l'essentiel, c'est-à-dire finalement au corps. Pour faire court elle avait l'impression de commencer à avoir du chien. Le mot était lâché, et sans patauger plus longtemps dans le délire zoophilique, si les animaux pressentent n'importe quel phénomène de grande envergure, que ce soit éruption, tremblement de terre ou largage de bombe, alors ce chien pressentait en la personne d'Emilie l'explosion d'une bombe sexuelle anorexique.

Elle a tourné son regard vers l'Arabe pour reprendre contact avec l'humanité, mais c'est alors que le chien, décidément plus captivant, a vomi. Le chien a vomi jaune, liquide et grumeleux, ajoutant à la mixture des tas de brins d'herbe vomitives. Exprès. Evidemment. Elle a fait demi-tour, sachant très bien qu'elle donnait l'impression de fuir. Elle aurait voulu SE fuir elle-même, ce qui est banal et rebattu, mais tellement vrai dans ce cas précis, et tellement sans issue dans tous les cas. Elle a trotté un peu, puis elle a fait demi-tour avant de changer de direction pour la troisième fois. Le Maghrébin la regardait d'un air faussement neutre, mais qui était ce jeune homme crépu pour porter des jugements, sans entrer dans les détails. Le chien pour sa part avait terminé de vomir, il n'était plus le même. Il tractait son maître en faisant l'animal et se comportait comme se comportent les chiens. D'elle, il n'avait jamais rien eu à battre. J'ai fait genre je pissais de rire.

Nous étions dans ma chambre de perpétuelle étudiante. Elle couchée sur ma moquette, écrasant un camp de réfugiés acariens, et moi sur mon lit superposé. Elle me racontait sa promenade forcée comme je te la raconte. Je riais poliment. Je me sentais trop bien. J'ai humé une odeur de transpiration et de sperme sur mes doigts, et c'est dans cette position que je lui ai redit à quel point sa déprime chronique la rendait belle. Elle a rougi. Elle était venue pour ça, mais quand même. Pour les compliments. Mais quand même. Pour changer de sujet, elle a voulu savoir une chose dont elle se tapait le coquillard, à savoir l'heure exacte à laquelle Moulin-Rouge, alias Ludovic, avait quitté chez moi. Une demi-heure avant son retour des berges, ai-je dit sur le même ton. Il était quinze heures dix. Elle avait bien chronométré sa promenade. Et c'était super sympa de sa part. D'avoir disparu trois quarts d'heure pour me laisser seule avec l'imprévisible, l'incontrôlable, l'impondérable Ludovic, trouvé trois jours plus tôt sur IRC. Aurais-je fait la même chose à sa place ? Je ne pense pas.

Aurais-je dû empêcher que ce télescopage de rendez-vous se produise ? Certainement. Mais comment ? Bonne question. Je manquais de recul. Je me sentais trop bien. J'ai mis ces interrogations foireuses et quelques autres sur la table, et je les ai retournées contre moi, par politesse, mais j'ai vu que je faisais tout aussi bien de demander pardon aux murs sud, est, et nord : Emilie ne m'écoutait plus. Elle planait. Non

pas qu'elle avait avalé un truc, jamais de la vie, mais disons qu'elle s'en foutait déjà. C'était dans sa nature. De se foutre de tout. Elle combattait ce défaut avec d'excellents résultats dans son agence d'intérim où elle dirigeait trois femelles impossibles. Mais avec moi elle se laissait aller. Elle se permettait de dormir debout à trois heures de l'après-midi, en hommage à notre passé commun de pucelles contemplatives. Et pour cause. Je n'étais plus pucelle, mais j'étais restée contemplative, voire inactive, voire ravagée par l'apathie, voire morte au monde et à moi-même par vocation, je suis écrivain par vocation et ne me cherche pas ou je te pisse à la raie, on est bien d'accord. Je lui ai taxé une clope et pour dire quelque chose, j'ai précisé que j'étais contente. Ludovic était tout à fait mon genre. Sans rire : une bonne surprise. J'ai remis la clope dans son paquet. Emilie l'avait bien vu : un mètre quatre-vingt, soixante-huit kilos, brun coupé court, ni bodybuildé, ni piercé ni tatoué. On avait copulé sans blocage et quelques détails non sexuels, quelques automatismes convergents me portaient à espérer qu'il reviendrait. Voilà ce que j'ai osé dire sur le chapitre et j'ai ajouté Quand j'y pense j'ai faim d'avance. Je pensais surtout enfariner ma frigide amie dans l'embarras le plus odieux pour qu'elle se casse, mais c'est à ce moment précis que l'histoire a fait un bond substantiel en avant. L'idée qui bougeait dans sa tête depuis la rencontre avec le chien, l'idée fertile en rebondissements a franchi ses lèvres.

Et si ? A-t-elle fait.

J'ai levé les sourcils en attendant la suite, comme si je ne savais pas à quoi m'attendre. Je me sentais de mieux en mieux, c'était dingue. Elle a ri. Comme s'il y avait de quoi rire. Je connaissais cette fille depuis l'année d'Hypokhagne. Je l'avais guidée dans les enchevêtrements de ses émotions contradictoires et banales. Bref j'aimais bien son côté prévisible. Avant qu'elle ne se dégonfle, j'ai rallumé mon PC, contre un principe à moi, (ne pas faire power, et si j'ai fait power, ne pas cliquer sur Internet Explorer, et si j'ai cliqué par mésaventure, m'abstenir de tchatter, bordel de merde, trouver autre chose à foutre, traîner sur le monde.fr ou sur bbc.co.uk, mais éviter le tchat, un peu de sérieux, pas de tchat today, today j'ai fait l'amour et dans faire l'amour il y a le mot Amour. Alors ne pas. Déconner. Par souci de bien faire.

Car moi je rêvais maintenant de quitter le monde virtuel pour entrer dans la vraie vie d'un mec et pour cela je devais, et bien je l'ai déjà dit, quitter le monde virtuel tout simplement, c'est-à-dire rayer le tchat de ma vie, sans quoi tout redevenait très compliqué. A vingt-huit ans j'étais prête. Je voulais bien sortir du bazar cybernétique par un autre sas que le sas où je m'étais coulée deux ans et demie plus tôt, c'est-à-dire ma foi par le cul. J'y vais très fort, mais bref – j'y reviendrai plus tard) après avoir tenu une demi-heure, j'ai enfreint une coutume personnelle déjà branlante, pour un prétexte

foireux, dans un but méprisable et finalement non atteint. Je me suis connectée pour Emilie. Sans vouloir être pompeuse, je l'ai connectée au pire.

Trois

Elle connaissait. Elle tchattait la nuit et dans le genre chatteuse de nuit ce n'était pas une comique. Elle grillait en moyenne cinq heures quotidiennes sur un site où des insomniaques, des mythomanes, des borderline et des informaticiens la comprenaient, la déchiffraient, la réchauffaient, l'affectionnaient mieux qu'aucun membre de sa famille proche. Elle ne pouvait plus vivre sans eux. Elle avait ses raisons. Je croyais les connaître. A savoir que sur Internet, si vraiment tu le veux, tu deviens quelqu'un d'autre, à moins de devenir celui que tu es mais c'est exactement la même chose. Après une sale journée de boulot, tu t'inventes l'épaisseur ou la finesse qui te manque dans la vie réelle et qui te fera d'ailleurs toujours défaut, crois-moi sur parole, tu ne peux pas tout avoir, c'est connu. Néanmoins grâce au clavier tu revêts temporairement la nervosité ou le flegme, l'audace ou la retenue, les centimètres en plus, le strabisme en moins, le truc, le détail ou l'assortiment intégral qui, parachuté aux pieds de ton unité centrale, ferait de toi un sex-symbol assailli par des assaillants réels et déchainés, ce qui ne manquerait pas d'arriver, ceci est bien clair entre nous, ce qui se produirait dès que les poules auraient des dents. Capito ? Maintenant tu as l'âge de comprendre que la vie réelle t'offre mieux que l'impossible, mieux que la perfection, mieux que le glamour multiface, mieux que l'attractivité automatique, tu le sais. En temps normal. Même si les temps que nous vivons ont cessé d'être normaux. Même si par ton PC, l'impossible est devenu temporairement possible, la perfection est devenue ton patronyme à particule, et à présent tu éconduis des prétendants virtuels, tu refuses des conversations privées, tu bloques des contacts msn, tu jettes des e-mails incandescents sans les relire, et sur le tchat tu trouves les mots justes, l'aspect physique, l'aspect vocal et la tyrannie du temps ne font plus barrage et plus généralement les barrières qui ne sont pas des barrières stylistiques s'effondrent. Ces particularités du tchat répondaient aux plus vieux fantasmes d'Emilie. Ce qui l'avait rendue irrémédiablement accro.

Ce qui me fascinait. Pour une raison qui tient à la nature plus directement sexuelle de mes fantasmes, je ne mangeais pas de ce pain-là. Je me méfiais du tchat, en tant qu'écrivain, comme je me méfie de la télévision, des sentiments amoureux et de tout ce qui, en règle générale, rend bête. Alors quoi ? Alors sur Internet je partageais des informations pertinentes, au sens linguistique du terme. J'échangeais des photos. Je donnais des chiffres, divulguais ma taille exacte, mon poids, mes mensurations, je prenais des numéros de téléphone, je notais des prénoms, des adresses et des itinéraires, et après

quelques jours de conversation, je fixais des rencards. Il m'arrivait de tchatter huit heures consécutives, il me fallait ma dose à moi aussi, mais c'était moins pour le plaisir de provoquer des érections sans visage que pour aller vite, c'est-à-dire caster le maximum de mectons à la fois et programmer un défilé continu de teubs à domicile. Ne fais pas cette tête. Regarde : on passe à la ligne.

Je ne sévissais jamais plus de deux semaines à la suite sur le même serveur, quitte à repasser bien bien plus tard, après avoir changé mon pseudo et mon id. Pour plus de précaution je changeais régulièrement de script aussi, et surtout j'alternais script et java. C'était le seul moyen d'éviter que les drogués du tchat, les vrais, les frustrés et les malades, les habitués du genre d'Emilie Darrout, ne me repèrent et ne me traitent d'épicurienne, voire de petite, voire de très grosse cochonne. Je n'ai rien à faire de l'opinion des autres, mais j'en ai fait l'expérience, il y a des noms d'oiseaux qui, écrits en toutes lettres, vous sabotent les plaisirs les plus naturels. Pour en revenir à elle, Emilie était prude. Cérébrale. Refoulée. Romantique et dépendante affective. Son plaisir le plus naturel était d'avoir des amis. D'être acceptée par eux sous un pseudonyme élégant, mythique et beau, aimée, réclamée, poliment désirée par une tripotée de personnages invisibles qui la prenaient pour une fille brillante et sérieuse, ce qu'elle était, pleine de vie et d'humour, ce qu'elle était aussi, mais moins.

Je ne sais pas ce que ces Einstein cyber-mondains trouvaient à se raconter sans relâche, alors même qu'ils se connaissaient par cœur et se fermaient au monde, doucement, sûrement, rataient volontiers les journaux télévisés de vingt heures, squizaient les films de prime time et les films de seconde partie de soirée, et les émissions littéraires de minuit, et les débats politiques. Je ne pense pas me tromper de beaucoup en avançant qu'à présent ils s'entre-léchaient la cervelle à vide, qu'ils bradaient le bénéfice moral de trente ans de solitude intérieure, transformée par la force des choses en richesse intérieure, laquelle richesse, comme son nom l'indique, n'était pas visible à l'œil nu, ce qui était frustrant, j'imagine. Cette frustration les avait poussés, j'imagine, à la frénésie épistolaire, à l'écriture de poèmes et autres hobbies valorisants en attendant l'avènement improbable du tchat. Le tchat est advenu car le plus improbable arrive systématiquement. Franz Kafka en avait rêvé. Paul Baran l'a rendu possible. Je savais que ce site confidentiel (quarante connectés grand maximum autour de minuit) marchait sous Java et c'est pourquoi j'ai rouvert Internet Explorer. Tu ne connais pas Paul Baran. Mais tu sais ce que c'est qu'un applet Java. C'est un fichier compilé. Exécutable à partir d'un navigateur quelconque. Et bien j'ai brusquement changé d'avis. J'ai fermé la page de démarrage, exit Google, pour bousculer les habitudes d'Emilie, et pour une raison méprisable que tu devines peut-être, je suis passée par Mirc. Ca a donné lieu à un dialogue tendu. Qu'est-ce que c'est que ça, a-t-elle demandé. Je bouscule tes habitudes,

ai-je dit, et pourquoi, m'a-t-elle demandé. Connection started, a fait le script. Pourquoi pas, ai-je dit.

Je l'ai fixée avec le regard énigmatiquement joyeux de la chieuse qu'aucune parole violente, même juste, ne déstabilise. Je me sentais trop bien. Qu'est-ce que tu préfères, l'ai-je mise au pied du mur. Elle a fait pff. Il était quinze heures vingt. Bientôt l'heure pour moi. Mais l'heure ou pas l'heure, j'ai repris le contrôle de la souris et j'ai branché mon script sur le serveur de Wanadoo. Nous sommes entrées en tant que Telle-Quelle (mon dernier pseudonyme en date : j'avais une idée) dans le salon des tchatteurs âgés de vingt-cinq à trente ans. Je l'ai débriefée en vitesse. Elle pouvait changer de pseudo sans changer de salon, aller sur plusieurs salons à la fois et zou, changer de salon sans changer de serveur, changer de serveur sans quitter le script, et quitter le script sans que personne ne sache qu'Emilie Darrout était passée par là. Sauf bien sûr l'athlète gonflé à bloc et dépourvu d'états d'âme qu'elle mettrait dans son lit dans la quinzaine au plus tard. Si elle avait le courage. De rafraîchir son système de valeurs.

Bof, a-t-elle fait en déchiffrant les messages publics, avant de faire une grimace tout à fait normale. Sur le tchat de Wanadoo les messages publics défilaient à toute vitesse, bariolés, tronqués, stupides, onomatopéiques, infantiles ou répétitifs. A cette heure de la journée, comme à toute heure du reste, aucun message ne flattait l'intellect, si bien que l'écran ressemblait une fois de plus à de la merde fractale, serties de petites annonces grivoises. J'étais d'accord avec elle et, d'un air innocent, je me suis efforcée d'orienter son regard sur la liste des users, où se cachait son étalon. L'essentiel était là, no ? Il y avait du choix. Deux cent dix-sept personnes en ligne. Deux cent dix-sept façons de tromper l'universelle solitude. Elle a lu les premiers pseudos un par un, comme une abrutie.

@Robot08. @Krine. +maxell. Aden. Alex-X-[h]-Cam. Ali. amour-le-danois. ANGEL_. Angouleme-Homme-34a. axel_. BeAu_goSse_aRaBe. Bebe_. De parfaits inconnus. Ben29h93. Bibi. bouille_de_clown. Black-amoureux.

Elle haïssait les inconnus. Elle détestait les salons publics. Trop de monde. Trop de fautes d'orthographe. Trop d'insultes. Trop de racaille en embuscade. Trop d'imbéciles. Trop de fous. Elle s'est recentrée sur le salon général. Le message le plus élaboré est venu d'un certain Irish-Kawa, en vert sur fond noir :

Irish-Kawa > kssssssssssssssssss mon Un-Singe-en-hivaine tu té fé dessus ou bien ??????????

Un peu plus bas, Un-Singe-en-hivaine a répondu en bleu sur fond jaune :

Un-Singe-en-hivaine > kssssssssssssssssssssss mon Irish-Kawa nan nan j'ai rien fait je me retiens ptdrrrrrrrrrr.

Emilie a redit Pff.

Mais fais le tri, ai-je couiné.

Il y avait de quoi fondre en larmes. Elle était super sympa. Mais elle ne savait pour ainsi dire jamais ce qu'elle voulait. Elle avait besoin d'élégance, a-t-elle dit, relou, et de connivence et d'humour bien sûr, et ainsi de suite, mais surtout d'élégance. De classe et d'élitisme, parfaitement. Le mot était lâché. Car tant qu'à chasser le mâle, autant viser le mâle intelligent. En dessous du Deug elle ne vibrerait pas, elle ne pouvait pas, elle savait mieux que moi quand même. Flûte. Elle m'a regardée en face. Avec ses yeux verts. Et m'a refait sa pub. Son site privé grouillait, lui, d'esprits supérieurs, de Bac plus six et de grandes écoles à toutes les lignes, c'était d'un confort intellectuel introuvable ailleurs. Si bien qu'elle ne pouvait plus envisager de tchatter où que ce soit d'autre. Elle m'a redit l'url de son machin. Je l'ai désappris dans la seconde et me voilà incapable de te dire ce que c'était que cette putain d'adresse de site de fous furieux et crois-moi je le regrette. D'où ce texte. Tu dois bien choisir ton pseudo, a-t-elle expliqué parce qu'après tu ne pourras plus en changer. Même chose pour ton mot de passe. Encore que le mot de passe, tu peux être amenée à le modifier. Par exemple si tu ne te le rappelles plus. C'est justement pour ça qu'il faut bien le choisir. Pour ne pas l'oublier, sinon bah. Comme tous les mots de passe, ai-je coupé. Peu importe, a-t-elle repris. Ensuite tu n'as plus qu'à compléter une fiche d'inscription et remplir une page de critères de sélection qui ne sert à rien, il faut la remplir pour la forme, elle ne sert à rien sinon à décourager les mongols et à valider ton inscription et hop, bienvenue dans mon club d'amis. Tu me fais chier avec ton club d'amis. Le concept de club d'amis manque de passion, ai-je plaisanté tout haut. Mais non, a-t-elle bafouillé. Enfin si. Je veux dire. Pff tu sais bien.

Je savais très bien. Mais je n'ai pas moufté. J'ai poliment essayé la rafale. L'odyssée chiante de ses amours impossibles. Impossibles entre gens réels bien sûr. Amours entre guillemets évidemment. Je vais faire un effort. Résumons, en somme. Comme ça ce sera fait. Il y avait donc eu cette histoire intense entre CHIMERE (Emilie's nickname) et GREGOIRE le mathématicien qui, si mon intuition est juste, éjaculait prématurément sur des femmes réelles et pas mal, avant de se faire, à partir de 1999, l'étalon cybernétique, endurant et fougueux des laides, des ventripotentes et des surfeuses à personnalité évitante. Ensuite. Histoire romanesque avec L_AIGLE_BLEU, professeur d'espagnol, normalement constitué mais très obsédé par BABEEE, splendide ichtyologiste bègue en arrêt maladie prolongé clairement barricadée chez elle, obsédée par SERIAL_DREAMER, consultant beau gosse, inaccessible webmaster du site, lui-même obsédé par la programmation et le développement informatiques dans tous les langages connus à ce jour – environnement Internet et Windows – rongé (en sus) par le virus des challenges de hacking. Juste après, histoire ultra romantique avec TOM, bassiste professionnelle mythomane particulièrement travaillée par son désir de pénis, qui a poussé le courage jusqu'à rencontrer ma confiante amie devant le Panthéon, avec une

fausse moustache et la voix de Marc-Olivier Fogiel. La rencontre a tourné court. Le soir même TOM s'est désinscrit(e) du site. Enfin, histoire sans issue avec VIIIS, jeune cadre commercial, dragueur pentecôtiste un peu sado-maso, le plus gentil de tous, le plus sincère et le plus authentique, mais cause directe et toujours efficiente quand même de l'anorexie d'Emilie. On les retrouvera plus loin, en excellente forme. En résumé pour l'instant, un cinquième de sa tribu virtuelle était passée sur son corps et l'avait prise par tous les trous en fantasme, sur msn messenger et par e-mail. Ce qui devait me clouer le bec, mais non. On ne me la faisait pas. Ma lassitude, butant sur sa lâcheté intellectuelle, a débouché sur un dialogue amer.

Moi : stop, je me suis trompée, n'en parlons plus. Elle : quoi trompée. Moi : tes délires cervico-masturbatoires. Elle : quoi. Moi : te comblent. Tu n'as pas plus besoin de baiser que moi d'une sarcleuse à trois dents spatulées. Elle : Premièrement je ne suis pas en rut effectivement, deuxièmement tes polios du clavier me rebutent, oui, et alors. Moi : qu'est-ce qui ne te rebute pas dans la vie, merde. Qu'est-ce qui va faire qu'un jour tu bouges ton petit cul cadennassé. Il était quinze heures quarante-cinq à ma montre. Elle m'a chié une pendule : Surveille ton langage. Je me suis bougée pour toi. J'ai réservé mon après-midi pour prendre de tes nouvelles. Rien ne t'empêchait de me dire au téléphone que si jamais on t'éloignait plus d'une heure de tes copains de Wanadoo tu devenais vulgaire et méchante. Rien ne t'empêchait de me prévenir que tu comptais en priorité te faire sauter puis revenir racoler sur le net. Si tu m'avais annoncé le programme, je serais restée chez moi, sans porter AUCUN jugement sur toi. Je peux tout comprendre. Ecrivain ou pas, tu n'as pas le monopole de la compréhensibilité.

Quatre

Gloup.

C'était le principal intérêt des scripts. Les sons du script configurés par mes soins me tenaient au courant des événements sur le salon. En l'occurrence mon script a fait gloup et non ding (on ne m'interpellait pas en public) ni doum (pas d'exclusion pour mauvais comportement), ni BANG (pas de bannissement pour comportement détestable – on dit ban, qui vient de l'anglais to ban. On dit Je te ban, ou Je me suis fait ban. Ou je suis ban.) Gloup voulait dire que j'avais un pv. (pv : conversation privée, d'où vient le verbe péveter et l'expression pv-hot. Hot veut dire chaud donc sexuel ou simplement agréable, mais je gage à partir de maintenant que tu es capable de déduire la signification des mots de leur contexte. Sinon je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas. Ce texte est d'une portée mineure tu t'en doutes, pour moi ça reste une activité ludique, en attendant de boucler des recherches, des lectures pour mon deuxième roman. Ici je crache du vécu, comme beaucoup d'écrivains d'autofiction ces dernières années, sauf que moi je m'assieds provisoirement sur mon style et je n'ai aucune espèce de message sous-jacent, donc ce n'est doublement pas littéraire, donc tu n'es pas obligé de continuer ta lecture, en particulier si tu ne comprends rien, si tu rames ou si tu trouves ça trop faiblard, il vaut mieux arrêter. Tu n'es pas là pour tirer la tronche.) Je pouvais très bien vivre sans mes copains de Wanadoo et pour cause, je n'avais pas de copains sur Wanadoo. Je n'avais pas de copains sur Internet. Ni en dehors d'Internet, j'étais écrivain. Mes copains s'appelaient Rabelais, Cervantès, Laclos, Céline, Bukowski, Rushdie, Easton Ellis, Houellebecq, Ravalec, Dustan, Bablon, et les autres allaient directement se faire foutre. En particulier sur Wanadoo.

J'ai tout de suite accordé plus d'importance au pv qu'aux fautes de français d'Emilie. Monopole de la compréhensibilité, c'est rigoureusement n'importe quoi, on est bien d'accord. Je me sentais trop bien pour polémiquer. Un onglet a clignoté en complément du gloup. Emilie a fait Oh. Tout de même. Subjuguée par les possibilités de mon script elle a remisé sa petite crise. Elle n'était plus sous java, c'était parti. Elle découvrait autre chose : la convivialité d'un script, qui plus est francophone. Un avertissement s'est affiché pour elle et moi, visible pour nous seules sur le salon général, entre un kikouuuuuuu violet sur fond jaune et un ptdrrrrrrrrrrrr cyan sur fond marron. Je me suis baissée jusqu'à son niveau. Elle sentait le chèvrefeuille. J'ai lu. Je me suis redressée.

Moulin-Rouge veut te parler en privé. Pour ignorer, faire F12.

Emilie me tournait le dos mais je l'ai vue manifester un semblant d'excitation. C'était compréhensible. J'étais surexcitée itou. Pendant que par solidarité féminine elle gazouillait Oh La la c'est ton Ludo non, je me disais Oh La la c'est le pied, le pied, c'est Noël, et j'ai laissé ma glande médullosurrénale faire son travail et distribuer l'adrénaline indispensable au pilotage maîtrisé de la situation. Si je mets de côté la honte d'en arriver là, d'en être réduite à programmer cette variété minable d'extase, ce qui se rapprochait le plus de mon état d'esprit, c'était bel et bien le mémorial de Pascal : Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix Joie, joie, joie, pleurs de joie. Ludovic revenait à la charge. J'ai radicalement pris mon pied deux secondes. Les psychologues suspectent le cyberdépendant de se bâtir un bonheur virtuel. C'est bien vu. Le mot bonheur en particulier est super bien vu. Sauf que poussée par son putain de merde de politesse, Emilie Darrouit a fait F12, ignorant de facto tous les messages de mon prince charmant. Je n'ai pas moufté. Je me suis juste mise à vouloir sérieusement qu'elle se casse. J'ai diffusé des ondes en ce sens. Foirage éclatant.

BRIAN_LE_BO_GOSS, nouveau pv, a clignoté et gloupé. J'ai mis quatre doigts aromatisés de sécrétions dans ma bouche. Ce qui m'a retardée dans l'entreprise de récupérer ma souris pour qu'on en finisse. Emilie a cliqué sur Brian. Le message de Brian est apparu en rouge gras sur fond noir, avec son adresse IP dynamique, son fullname (Missile), et les huit salons qu'il occupait.

BRIAN_LE_BO_GOSS > ca ta pas tuer sextuple salopp tu vien cherche le cou de grace

Je le crois pas, s'est exclamée Emilie. Ca t'a pas tuée, sextuple salope, tu viens chercher le coup de grâce. Mais où se croit-il. Relecture. Rires. Claques sur ses cuisses de poulet. Cherchage d'une réponse drôle et si possible cruelle. Pour moi c'était bon comme ça, j'ai voulu faire Alt f4 pour fermer le script et remplir de façon plus saine les minutes qu'il nous restait à passer ensemble. Attends, a-t-elle crié avec une intonation hystérique qui m'a scié les jambes. Elle s'est trémoussée sans vergogne et a tapé des conneries plus lourdes qu'elle, ce qui n'était pas difficile. Son visage a pris feu en lisant sa propre production :

Telle-Quelle > Mmm oui Brian, c'était si bon. J'en veux encore : je suis à toi pour la vie !

Et ce n'était pas fini. L'idée, la vraie, la bonne, celle qui avait éclos dans son gros cerveau sous la bénédiction du chien de Fahid, et qui faisait largement sa route, et qui va te jeter sur le cul à la fin de ce texte, m'est apparue, floue comme un panneau lumineux sous la pluie. J'ai flippé un peu. En attendant elle a flippé aussi.

BRIAN_LE_BOGOSS > estelle c'ets toi ou merde ?

Merde. Je m'appelle Estelle. Je frôlais la mort au ralenti, dans un sens puis dans l'autre. Au bout d'une terrible seconde, Emilie a fait gloup, ce qui voulait dire qu'elle était partagée entre pivoter son visage vers moi, fondre en larmes, me demander C'est quoi, Qui est ce débile aggravé, Ne me dis pas que Han Je rêve, A QUELS JEUX DEGOUTANTS JOUES-TU SUR LE NET. Entre exprimer son étonnement légitime et ne rien dire, elle a choisi de ne rien dire. Elle n'a rien fait. Par solidarité féminine ou par vicelardise elle a eu l'air d'attendre que l'écran se scinde en quatre sur l'Alléluia de Händel pour réagir. Résultat, le pire est arrivé, très vite, sans battement.

BRIAN_LE_BO_GOSS > men fou estelle plutos crever qu'avoir encore afaire à toi

BRIAN_LE_BO_GOSS > trainer bye

Traîner bye ? a-t-elle bêtifié. Jusqu'où faut-il traîner Miss Bye, et surtout pourquoi faire ? J'ai ri. C'était nerveux. La vie perdait l'intérêt qu'elle avait su garder jusque-là pour moi. J'ai eu comme un flash de lucidité ou d'aveuglement. Une fulguration : j'avais choisi le pire chemin qui soit au monde, une route tapissée de rivets, de punaises et de bouts de verres qui me conduirait non pas au pied de l'escalator fluo direction le paradis des artistes, mais à la fosse commune des fainéants notoires. J'avais creusé ma tombe sur cet ordinateur d'occasion et j'allais mourir jeune et pas connue. J'allais payer très cher cette connerie d'écrire à tout prix. Car déjà : je n'avais plus envie d'écrire. Le moindre mot. Plus aucune. Envie. Du tout. D'être écrivain. Parce que pour écrire il fallait : vivre. Et je ne voulais plus vivre. Parce que. Trop dur. De perdre Brian. De le voir disparaître en éructant des insultes. Emilie a planté son index gauche sur la touche shift, son index droit sur le point d'interrogation, gardé la pause huit secondes, et ça a donné (je réduis pour la fluidité de ta lecture car point trop n'en faut) :

Telle-Quelle > ???

BRIAN_LE_BO_GOSS > espece de trainer saalopp.

Espèce de traînée, a déchiffré ma copine. Salope. Mais il n'arrête-pas.

BRIAN_LE_BO_GOSS a quitté Irc, a épilogué le script. Il m'avait whoisée, je veux dire traquée sur le réseau Entrechat. J'aurais dû me méfier. Il faut toujours prendre Brian au mot. Lorsqu'il écrit que c'est fini, il ne faut pas comprendre que l'heure est venue de lui courir après. Il faut comprendre que c'est mort, zappé, formaté. Emilie fréquentait le Gymnasium de Beaubourg. A défaut de fesses rondes et de seins proéminents elle s'était bâti des adducteurs en métal, des abdos en béton et des chevilles de kangourou. De quoi résister à la poussée des vents contraires. Il n'empêche que je l'ai fait tomber de ma chaise. Une fois qu'elle a bien roulé par terre, j'ai fait Alt f4 et le script s'est fermé. Je me suis retrouvée sur le bureau de Windows. J'ai refait Alt f4, coché Arrêter et l'ordinateur s'est arrêté. Ce réflexe était aussi tardif qu'inutile. Je le savais confusément. L'histoire

était en marche, il n'y avait plus rien à faire. Seulement, tant que l'homme sortira du ventre de la femme, l'arrêt du bruit des machines sera toujours un soulagement.

Je l'ai regardée en face. C'était une drôle de fille. Elle ne s'est pas relevée. Au contraire avait l'air de beaucoup aimer par terre, où elle se balançait imperceptiblement d'avant en arrière. Manifestait comme un faible pour ma moquette, qu'elle caressait. A défaut de la fumer, mort de rire. Elle ne fumait pas, Emilie. Ne se droguait pas. Ne buvait pas. Mangeait peu. Baisait peu, sous un tas de conditions aléatoires. Elle vivait dans sa tête. Ca ne se fait pas ce que tu viens de faire, ai-je dit. Répondre à ma place. Ca s'appelle usurpation de pseudo. Elle m'a regardée attentivement, d'une façon. La vache. A se demander ce que c'aurait été si j'avais massacré son père, balaféré sa sœur, et posé une bombe à clous dans l'école maternelle à côté de chez elle.

J'espère que ça t'a fait rire, ai-je dit. Elle a fait craquer ses doigts un par un en me dévisageant. Comme si mon visage déjà rouge se craquelait et devenait bubonique. Dieu merci la spontanéité n'était pas son fort. Mais ce Brian te connaît, a-t-elle fini par percuter. Trop long, ai-je averti. Tu n'as pas couché avec ce porc, s'est-elle auto hypnotisée, ce malade mental, ce... tanalphabète. Non, ai-je menti. Je n'ai pas couché. Ca l'a calmée de suite, et d'une force. J'ai su que je pouvais en rester là. Pas d'éclat de rire impitoyable, pas de Tu me prends pour quelle sombre icône de hentai. A bout de nerfs, j'ai attendu qu'elle se barre. Qu'elle veuille bien se lever et partir. J'étais personnellement à la bourre. Elle s'est levée. Nous vivions une époque bizarre. De mutation peut-être. De transition à coup sûr. Une fois de plus le mal avait couru droit sur les adolescents que nous étions, Peter Pan déjà très fatigués et déçus que nous étions, nous les fragiles amis de Casimir, de Bouba et de Frisquette, mangeurs de Nesquick en poudre, les vingt-cinq trente ans, et ce juste après l'apparition du Sida et du chômage, sans parler de la montée de l'extrême droite.

On était convenues qu'à seize heures quoi qu'il arrive, je la mettrais dehors et c'est ce que j'ai fait, en lui collant ses trois bises. Ensuite je suis sortie chercher ma fille à l'école et sur le chemin, j'ai essayé de ne pas éclater en sanglots. Le moins que l'on puisse dire est que j'ai assuré. Aucun bruit n'est sorti de ma bouche. J'ai pleuré dans la rue, mais en silence et sans trop de grimaces, les yeux secs. Manon, ma princesse, ma petite fille, le sens ambulant de ma vie n'a rien vu. Elle n'était pas dans son assiette la pauvre. J'ai essayé de la brancher sur le printemps. Le ciel n'avait jamais été aussi bleu, le pollen volait partout, on aurait dit de l'or, sans déconner.

Cinq

Van Gogh, à moitié maboul, bon à rien d'autre qu'à peindre, vivait aux crochets de son frère Théo. Picasso a débuté dans la misère et, jusqu'en 1906, a peint dans un taudis de Montmartre, sans bouffer, sans chauffage, sans autre perspective d'avenir que de peindre des tableaux pour le kif et peut-être pour éclairer l'humanité, les génies sont vraiment trop bons. Baudelaire, placé sous tutelle par son connard de beau-père, mineur à vie, infantilisé, suicidaire et procrastinateur, affectionnait les putes. Rimbaud urinait sur les tables et sodomisait son meilleur ami. Dustan s'est enfilé braquemart sur braquemart dans les backrooms, a contracté le sida et je crois bien qu'il a continué, jusqu'à la fin, à faire l'impasse sur les capotes anglaises. Sa ligne de défense sur ce sujet dangereux tient la route, mais ce n'est pas à moi d'en parler, paix à son âme. Bukowski buvait comme un trou et tringlait toutes les femmes qui demandaient à l'être, ce qui, considérant le nombre de lectrices en chaleur qu'il a trouvées sur le pas de sa porte, le place dans la catégorie des très gros dégueulasses. Michaux était belge. Je déconne (pour Michaux) mais à peine.

Michaux était vraiment belge, mort de rire, mais ce que je veux dire c'est qu'il se mettait la tête à l'envers (mescaline, psilocybine, haschich, opium, champignons hallucinogènes et autres vitamines. Fais-en autant, même sous contrôle médical, tu vas voir.) Je ne me cherche pas d'excuse. Je dis que ces pauvres types, je dis pauvres types en référence à ton système de valeurs, et ne me dis pas que ton système de valeurs est plus souple que la moyenne, ce n'est pas le moment de te foutre de moi, ces pauvres types n'ont finalement tué personne. Ils ne t'ont rien fait personnellement. Moi non plus. Donc dès maintenant tu me lâches avec ma vie privée. Si tant est qu'elle te choque.

Si tu évites autant que possible la décrépitude, la dépendance et la honte, et la pauvreté, et toutes les maladies mentales connues, c'est ton problème. C'est un problème respectable, je dirais même que c'est bien. C'est vachement bien. C'est cool : je salue l'effort. Mais ce n'est pas mon problème. Parce qu'en ma qualité d'écrivain j'ai d'autres problèmes, qui te passent au-dessus de la tête, sans que je ne me permette de te regarder de travers. Je veux dire : Maintenant on y va. On avance.

A brûlé la gogorge, a babillé Manon, ma cerise à deux couettes. Elle avait contracté une angine qui s'est révélée être une saloperie d'angine à Streptocoque, et très vite c'était devenu ma faute. Avant de savoir à quoi m'en tenir, j'avais moi-même flippé. La fièvre l'avait prise en pleine rue après l'école, si bien que j'ai dû la porter jusqu'à la maison. Elle a couiné en se tortillant, j'ai reçu des coups de coude, elle se sentait trop mal, quoi que je fasse, a pas faim a pas soif a pas gader la cassette de Shrek. Direction médecin de famille.

Lequel a diagnostiqué une bête angine aiguë à streptocoque bêta-hémolytique du groupe A.

Des antibiotiques, un pschitt anisé, des pastilles. Une semaine au calme. Et elle danserait le zouk en jupette.

Mon père, Laurent Renon, cinquante-six ans, responsable d'entrepôt, est rentré de son taf à vingt heures. Je lui ai décrit le bins, il a fait O.K., attends Maman pour les détails. Ca va aller. Où est la télécommande. A ce moment-là Manon venait de manger et comatait dans son lit. J'ai pris place à côté du pater et j'ai fixé l'écran de télé pour ne plus penser à Brian. (Qui s'appelait Julien. Qui était beau comme un gosse et dur comme un vrai mâle. Qui avait su m'affoler à mort. A mort. Misère de moi.) C'était le Jité de France deux. Dans le monde, à tous les degrés, la loi du plus fort, la seule loi universellement respectée depuis le triomphe de la matière sur l'anti-matière, devenait de plus en plus subtile, ce qui donnait aux résistants et autres humanistes des airs de mauvais coucheurs et d'enculeurs de moustiques. Si je ne bouclais pas mon roman dans l'année, ce serait fichu pour l'amour universel. Ma mère, Liliane Renon née Lavoie, cinquante ans depuis peu, bibliothécaire, est rentrée de son taf pendant les pubs. Je l'ai poussée jusqu'à la chambre de Manon et je l'ai débriefée. A savoir :

Le docteur était catégorique. Les bactéries de l'angine étaient véhiculées par des micro-gouttelettes, elles-mêmes libérées par la toux d'un con de camarade. A pique la gogorge, a redit ma cerise pendant que ma mère lui cherchait des ganglions d'un air dépassé par les événements, comme si je ne sais pas quoi. Comme si c'était ma faute. Ca va passer mon cœur, ai-je susurré en me penchant pour qu'elle voie mon sourire. Ma mère lui cachait la vue. Le ton a monté. C'est facile à dire, a dit ma mère en respirant bruyamment par le ventre. Détrompe-toi ai-je dit pour dire quelque chose, tout en me forçant à penser à des trucs agréables, rien n'est jamais facile. Et c'est toi qui nous dis ça a-t-elle marmonné en sa qualité de pauvre femme. Ce n'est pas ma faute, ai-je hurlé. Merde. Ma mère a fait un quart de tour. J'ai refait le point. Le docteur était catégorique : Manon avait chopé l'angine au contact d'un glaireux qui aura trouvé ça fendard de lui tousser à la gueule. Je n'y étais pour rien. Du fond de son lit Manon enregistrerait la scène, tirait de nouvelles conclusions dévastatrices sur sa place dans le tissu social, mais je ne pouvais pas laisser passer ça. Tous les jours de la semaine passée, elle avait porté un pull, une petite veste en jean, un pantalon, je n'allais pas lui imposer des gants, une écharpe et des conneries de ce genre en plein mois de mai. Je n'allais pas laisser colporter qu'elle avait pris froid par ma faute. Elle n'avait pas pris froid. Pour passer entre les gouttelettes infectées, il aurait fallu un masque de chirurgien. Comme pour la pneumopathie atypique. Ne parle pas de cette épidémie à la légère, a dit ma mère. Pauvre femme.

Comment cela se faisait-il que ? Une grande fille comme moi ? Par quelle sorcellerie du diable en étais-je encore à faire le bébé de ma mère avec un enfant de ma fabrication sur les bras ? C'est le sens de ta question ? C'est une bonne question. La poésie. Voilà ce qui m'a pris, de très bonne heure. Collision brutale avec Charles Baudelaire. L'amour est assis sur le crâne de l'Humanité, et sur ce trône, le profane au rire effronté souffle gaiement des bulles rondes qui montent dans l'air, comme pour rejoindre les mondes, au fond de l'éther. Dans ta face. Pour qui lit ces vers à treize ans, la planète devient brusquement respirable. Gratuitement respirable. Gratuite et sans danger, sans code ni serrure, ni codes barre, ni règlement ni prêtre, un endroit magnifique où vivre ma vie, ivre de songes, avant de mourir, point. En dévorant la Pléiade de Baudelaire, j'ai pris dès treize ans la mesure de mon dégoût d'exister, j'ai arrêté d'en faire un drame puisque j'avais un précurseur génial. Un peu plus tard j'ai compris que j'avais aussi des maîtres. Généreux mais sans complaisance, ils s'appelaient Proust, Duras, Cioran, Balzac, La Rochefoucauld, Vargas Llosa, Racine, Shakespeare, Euripide, Césaire, Beckett, Kerouak, j'arrête tout de suite, c'est ridicule. Il y en a trop. J'ai voulu copier ces gens-là et, du fond de ma souffrance personnelle, cracher des morceaux de diamant, postillonner de l'or, pleurer des larmes d'argent, creuser la terre à mains nues. Ne faire que ça. Ecrire.

Manon ? A moins de s'appeler Thérèse de Lisieux ou Thérèse d'Avila, ou Emily Brontë, les vierges n'ont jamais rien griffonné de correct. Si bien qu'à dix-huit ans j'ai foncé. J'ai dit oui aux garçons. J'ai penché la tête, ouvert la bouche, sorti la langue et ouvert les jambes. Je les ai refermées, je les ai rouvertes, refermées, et ainsi de suite. Il y a eu du passage, le temps que j'imprime clairement ceci : l'amour est la solution mais rien ne dure. Avec son corollaire : moi, Estelle R., treize ans pour toujours, je voudrais que ça dure toujours, l'amour, avec le même amoureux quoi, si c'est possible.

D'accord. Avec le suivant alors. Pas de problème. Avec celui d'après ? O.K.. Tu sais quoi. Personnellement. Je m'en tape. Juste : j'aimerais que ça dure un peu, jusqu'à la mort. Un jour prochain. Plus tard. J'attendrai. C'est bon. C'est bon, c'est bon. J'ai compris. VTFF. ATVFF. J'ai compris que dans ces conditions ce business me serait douloureux, humiliant, obsessionnel et donc à éviter autant que possible. J'ai fait de mon mieux. Le cynisme a été une belle trouvaille faute de mieux. Nous en sommes tous là n'est-ce pas. Toi, moi, les esprits forts assez braques pour être encore en train de lire cette histoire. A vingt-deux ans, la nature en revanche est arrivée à ses fins, sans anicroche. Une capote s'est déchirée dans mon corps. Mes règles ne sont jamais venues. Test positif. Je n'ai pas mis le géniteur à la porte, on ne peut pas dire ça. J'ai simplement fait en sorte qu'il ne casse rien dans son sprint éperdu, volontaire, désordonné et sans retour vers la sortie, où l'attendait sa jeunesse intacte. J'ai pris le temps d'encaisser parce qu'évidemment je l'aimais. Oui c'est vraiment étonnant, et ça se vérifie tous les jours, je suis conformée de

façon à tomber amoureuse de tout ce qui me pénètre, exceptés mes doigts. Change de tête, merci. Donc. Les écrivains sont curieux de nature. J'ai accepté le concept étrange de me laisser vivre et spécialement de bâfrer des tartes aux fraises, sous le regard joyeux et consterné de ma mère, toujours elle, de mon père, encore lui, de ma grand-mère et des autres, ça a duré neuf mois. J'ai pris dix-huit kilos. J'ai souffert ma race sur la table d'accouchement. Et la vache.

Rien.

Je veux dire tout. Fondre. Percuter. Répondre les yeux mis-clos, à l'envers et dans tous les dialectes officiels, au questionnaire qu'un ange bourré de kryptonite m'avait soumis en brillant comme un sourd, juste avant ma naissance. Accepter Manon de toute la force de mon âme divisée. De toutes mes tripes. Tomber dans une dimension autre, au-delà des mots. Même pas la peine d'effleurer le sujet ici, il faudrait écrire un livre de cinq cents pages, quand j'en aurai les épaules, un truc de ouf infiniment poétique, qui en termine par la même occasion avec la poésie, la musique, la peinture et toutes ces choses qui font tenir ceux qui n'ont personne.

J'ai eu Manon.

Au tout début, croiser son regard me flanquait des orgasmes. Qu'est-ce que tu veux faire quand c'est comme ça. Il s'est agi de ne plus vivre que pour elle. J'ai réussi tous mes examens pour elle. J'ai raté l'Agrégation et l'oral du Capes de Lettres Modernes à cause d'elle, mais je n'ai point paniqué. J'ai brigué le concours des bibliothécaires, je l'ai raté, j'ai tenté le concours de secrétaire administratif, je l'ai raté. Puis je l'ai eu. Il m'a fallu deux mois pour changer de potes et de vocabulaire. Je suis devenue vachement sociable. Radieuse. A Manon j'ai dédié des ambitions toutes fraîches (vivre comme les autres) et offert, cash (cash), comme une grande, l'assurance du confort. Je suis devenue cadre B à la Poste. J'ai contracté des crédits pour le F2, les meubles à monter soi-même et les appareils ménagers. C'était chouette. Nous étions en 1999.

Après quoi j'ai craqué. Honnêtement craqué.

La suite au prochain numéro. Si toutefois j'ai envie. Le but n'est pas de te ramener en arrière, c'est devant que ça se passe. J'ai fixé ma mère dans les yeux, prête à remonter le temps justement, sachant qu'elle n'y tenait pas, la pauvre. Personne n'y tient sérieusement. Moi j'étais disponible d'esprit. Je ne demandais qu'à fouler les pavés de l'enfer des détails autobiographiques et des non-dits. J'étais prête à scruter la question de savoir ce qui avait merdé dans mon enfance ; quel porc camouflé avait fait subir quel traitement pas bien à quelle créature sans défense, à quelle époque critique de sa vie, et quelle bande de couards avaient fermé les yeux, et je serais volontiers descendue jusqu'à son enfance à elle, qui n'était pas de la tarte à coup sûr. Pour répondre à ta question, on m'avait donné l'adresse d'un psychanalyste, dans un moment de crise, mais je savais de

longue date que l'écriture était la seule issue. Sous couvert de reconstruction du moi, les psychanalystes procèdent en réalité à une scandaleuse destruction de l'être humain. Ce qui n'est pas cool. Et ce n'est pas moi qui le dis, c'est Houellebecq, texto, dans « Extension du domaine de la lutte ». L'écriture était à mon sens le traitement le plus efficace. Le moins onéreux. Le plus rentable : on a commis des best-sellers à partir de névroses autrement moins gratinées que les miennes. Tu es d'accord. Ma mère aussi, qui a baissé les yeux et s'est massé le bas du dos. La question était réglée. Elle est partie mettre son pyjama et son peignoir. La bouffe était prête, merci qui ? moi. Quand on a fini de manger, il a fallu débarrasser la table, et quand j'ai fini la vaisselle il était vingt-deux heures. La catastrophe.

J'ai câliné Manon. A toujours pas dodo la puce. Je l'ai rebordée, respirée, embrassée sur les deux joues brûlantes, au milieu du front duveteux, entre les sourcils, pile sous le nez, un peu partout dans le cou à bobo et dans le creux de chaque bras. Elle sentait trop bon. Avant de fermer la porte de sa chambre, je me suis retournée encore. J'ai vu que ça n'allait pas. La cerise à bouclettes me tirait la langue, aussi loin que lui permettait sa gorge incandescente, avec l'air féroce d'un chaton écrasé. Ca m'a fiche un coup. Et rassurée sur son compte. En somme elle avait une chance sur cent de ne pas se livrer à des manèges infernaux du genre fugue à répétition, vols à l'étalage ou tentative de suicide. Si elle assumait dès maintenant sa haine de la petite mother elle s'en sortirait sans casse. J'ai fermé la porte. Qu'elle ne m'emmerde pas de trop quand même, me suis-je dit, et tout irait vraiment bien. De toutes façons elle s'en sortirait. Comme tout le monde. Je veux dire qu'au moment de mourir elle ne regretterait pas grand chose.

Une chose était moins sûre : que [feeling] soit encore sur le tchat. Aussi incroyable que ça soit, je venais de lui poser un lapin. La catastrophe. Je me suis rebranchée sous Telle-Quelle mais [feeling] avait manifestement perdu patience. Fait chier. Pour rien au monde je n'aurais voulu lui faire de sale plan. Pas à lui. C'était mon ange. Je suis restée immobile, abattue, rêvant de mourir sur place. J'ai regardé le salon général. J'ai reconnu quelques pseudos. Un-Singe-en-hivaine, maxell, ANGEL_, VirginieToutEnBloc, Plume`_. Les habitués. Les piliers du #!25-30ans.Wanadoo!. A toute heure du jour, de la nuit. Comme dans tous les tchatrooms publics du cyberspace. Il y en avait. Ils étaient là. Faisaient figure de stars, de mentors ou de grooms. Un pied sur ma chaise, le menton sur l'os du genou, j'ai suivi une espèce de discussion. Pendant qu'un certain KAISER_ELEVEUR_DE_BLATTES_EN_HLM traitait le chan entier de gigantesque fion caverneux, ANGEL_ et nina59 essayaient de savoir si Kyo était un groupe de rock ou une bande de mauvais musiciens.

Le groupe Kyo.

Sans rire.

Je n'avais rien contre les discussions publiques, mais c'était très simple : lorsque ça discuterait de la contribution de Terry Riley à la musique techno, ou de ce que la new thing avait apporté (ou enlevé) à Sun Ra, ou de ce qui faisait d'Erik Truffaz un jazzman pur et dur j'entrerais dans la danse. Je swingerais jusqu'à l'aube et je ferais connaissance. Il reste à préciser que ces bavardages publics, bien que regrettables, n'étaient pas inutiles, loin de là. Lire le gen en diagonale m'avait souvent fait gagner du temps. D'abord il y avait les inappréciables annonces du type Coucou la room, je cherche fille discrète sur Paris. Mais aussi par exemple je me suis raide éprise de Julien alias BRIAN_LE_BEAU_GOSSE, avant même de l'avoir épluché en pv. C'était sur #!ile-de-France!, réseau Entrechat. Il pilotait dix conversations sur le gen, érotiquement centripètes, c'est-à-dire centrées sur sa libido de romantique effronté. Un furieux. Sa faconde truffée de fautes d'orthographe avait enflammé mon imagination. Pour commencer. Maintenant c'était fini. Rien ne dure. Avec [feeling] aussi c'était mort, certainement. Moulin-Rouge n'était pas revenu. Nothing ever lasts.

J'allais pour prendre une bière et quitter le #!25-30ans.Wanadoo! à jamais. Envoyer bouler le tchat. Passer une soirée constructive, lire un livre, ou voir des images à la télé. J'allais pour changer de vie, mais un certain Totor est venu me voir. J'ai ouvert le pv en espérant que ce fût Ludovic. Le monsieur était sous java. Bonsoir Estelle. Tu dis d'où tu connais mon nom, ai-je répondu, et tu me le dis tt de suite ou jte vire. J'ai fait Entrée, passage à la ligne, pour ajouter : aucune envie de jouer o devinettes ce soir.

Totor> Tu ne me connais pas. Mais je te connais par un tiers.

Telle-Quelle > super par ki ?

Totor> Estelle, un fou dangereux te drague. Je le connais bien. Les deux dernières tchatteuses qu'il a rencontrées sont mortes à cause de lui.

Telle-Quelle > j'ai entendu parler de ce film à l'eau de merde

Totor> malheureusement c'est pas du cinéma... Du moins je ne souhaite à aucune fille d'y figurer.

Telle-Quelle > encore 1 réplique nébuleuse de ce genre et jte mets en ignore.

Il a dû prendre la menace au sérieux. Car il a pris son temps. Moi aussi. J'ai fait un tour en cuisine. J'ai pris ma bière, fait demi-tour, repris ma place et bu trois gorgées. Totor était lent.

Telle-Quelle > t trop lent

J'ai roté du houblon pas cher et rebu cul sec, si bien que tout compte fait son indigeste pâté m'a trouvée dans une disposition d'esprit frisant la mansuétude. Toi, peut-être, en revanche, accroche-toi.

Totor> Estelle j'aimerais t'éviter une fin sordide, mais je ne peux pas te donner son pseudo, sinon il comprendra qu'on t'a mise en garde, et ce sera la boucherie, et je ne veux

plus que ça arrive. Je ne peux pas t'en dire plus, à part que si tu le rencontres en vrai, tu n'en sortiras pas vivante. Cette fois ça passera aux infos. Alors ne fais aucune nouvelle rencontre de tchatteur avant longtemps, sous aucun prétexte. Je ne te parle pas de sentiments, ni de sexe, ni de piratage informatique, c'est plus grave que ça. Tu ne feras pas le poids, il m'a vanté tes qualités et je crois donc que tu es plus exposée que n'importe qui au pire, vu que tu écris des bouquins.

Telle-Quelle > moi j'écris des bouquins ?

Totor> C'est la première chose qu'il m'a dite sur toi.

Telle-Quelle > alors je sais ki c'est

Totor> Je dois partir.

Telle-Quelle > ben voyons tu dois partir

Totor> Si par malheur tu vois de qui je parle, essaie d'oublier cette conversation.

Telle-Quelle > c fait

Totor> « Rien ne trouble plus puissamment quelqu'un que la réalisation subite de son ardent désir » Bonne nuit.

Totor a quitté IRC. L'imbécile s'est carapaté en citant la seule phrase sentimentale de Stefan Zweig. Genre. Comme si j'étais trop couillonne pour deviner qu'il s'appelait en réalité Emilie Darroul. Entre nous elle devenait soûlante. J'ai tapé /Whois BRIAN_LE_BOGOSS. En clair : où est Julien. Réponse du script : Erreur : ce pseudonyme n'existe pas.

Six

Au saut du pieu il était huit heures quinze, j'ai allumé l'ordinateur. A l'époque je rédigeais mon premier roman. Un truc ambitieux. Sur moi j'avais le futsal d'homme et le T-shirt Kookai bleu devenu gris que je portais depuis trois jours. J'ai tapé. Tapé tapé. Maintenant il était onze heures et je faisais une pause-tchat. Manon dormait encore. Malade. Angine. Le premier café était loin. A peine bue, la quatrième tasse me tapait sourdement sur le système. Trop tôt pour la bière. Qui m'aurait relaxée. Je venais d'arrêter la clope et j'ambitionnais d'arrêter le café pour me remettre à courir. Dès qu'un truc était bon, il fallait que j'arrête d'en prendre et que je me remette à courir. Or il s'agissait de ne pas arrêter la potion qui rend gai. Tellement c'était bon. D'où modération. Pas un globule d'alcool avant la fin du Jité de vingt heures. Si tu veux boire beaucoup, bois le moins possible. Tu suis mon raisonnement ? Tu es toujours là ?

C'était mon dernier jour sur Wanadoo. Mon dernier jour sur Entrechats. Mon dernier jour de tchat peut-être. A moins que Ludovic ne se repointe, malgré l'incident Darrout, page 15. Tous les matins c'était le même flottement, le même espérance vague dénuée de fondement. Dénuée d'objet. A part que depuis deux ans et demie j'essayais d'arrêter le tchat pour me remettre à courir. Le tchat n'était pas bon. Mais les tchateurs étaient bons pour moi. Au lit. Et moi je n'aurais pas toujours moins de trente ans. Et c'était plus fort que moi. Et puis je t'emmerde. Juste comme ça, j'ai tapé /Whois BRIAN_LE_BOGOSS. Erreur : ce pseudonyme n'existe pas. J'avais envie d'une douche. En attendant que l'envie devienne obsession, j'ai accepté un pv avec un certain H-marie-ch-F. Discussion plan-plan s'il en fut. Il ne m'excitait pas. Il était pour un hôtel parisien en fin de matinée. C'était dans mes cordes. Quand Manon serait guérie. J'ai pensé que sa photo pourrait m'aider à choisir : ira, ira pas. J'ai tapé la requête (t'as 1 photo de toi stp) quand c'est arrivé. Le pv que je n'attendais pas est arrivé. Je n'y ai pas cru d'abord. J'ai fermé le pv de H-marie-ch-F et je l'ai mis en ignore. Va détruire ton mariage ailleurs.

[feeling] veut te parler en privé. Pour ignorer, faire F12

Non. Pas faire F12. Prendre son temps. J'ai démêlé mes cheveux magnifiques et poisseux à la main en me préparant à tous les possibles. C'était notre deuxième tête-à-tête virtuel. Je m'attendais à tout après mon lapin de la veille. Finalement il a bien fallu cliquer sur l'onglet. C'était [feeling], oui, c'était bien son IP fixe de noosien, son fullname imprononçable de grand floodeur devant l'Eternel. J'ai rangé ma parano et j'ai souri. Un peu trop vite. Il attaquait bizarrement.

[feeling]> c moi ou j'ia l'impression d'etre juste un objet de procréation

[feeling]> syntaxique et grammatical

[feeling]> entre tes touches ????????????

N'importe quoi.

J'ai relu. Je n'ai rien compris. Mais j'ai compris qu'il s'était passé quelque chose. Il y avait maintenant ce témoin fâcheux, de plus en plus hostile, de plus en plus pénible et, je crois que c'est le terme : sournois, foncièrement. Emilie Darrout était en train de devenir un être inamical et fourbe proche du mouchard, un vrai cookie vérolé à dimension humaine. D'où ce texte. Dans le doute j'y suis allée doucement.

Telle-Quelle> kestu racontes mon cœur, jcomprends pas

[feeling] > on se voit bientôt ????????????

Telle-Quelle > bien sûr

Telle-Quelle > désolée pour hier soir ma fille était malade et g pas pu me connecter à tps

[feeling] > mdrrrrrrrrrrrr toi

Telle-Quelle > k'est-ce que g dit de si drôle ?

[feeling] > hier tu m'as fait faire 2 h d'écriture automatique mais à part ça non non t t pas connectée !!!!!

Telle-Quelle > on s'est pas parlés hier

[feeling] > ptdrrrrrrrrrrrrrrrrrrrr

Telle-Quelle > je déconne pas doudou

[feeling] > moi non plus S-TL...je vé lacher l'affaire tu sais

[feeling] > t'es trop schizo pour moiiii

Telle-Quelle > kelkun a pris mon pseudo hier

[feeling] > ????

Telle-Quelle > une amie déprimée se mêle de mes oignons

Telle-Quelle > je vais l'engueuler par mail et il n'y paraîtra plus

[feeling] > je compren riennnn à ske tu dis

[feeling] > tout ske je sais c'est ke

[feeling] > ton côté romancière dominatriiiiiiiice

[feeling] > a poussé mon côté soumi iiiiiiis

[feeling] > à taper un texte au kilomètre sur un thème ceeeeertes excitant...

Telle-Quelle > c t pas moi hier

[feeling] > à savoir mes gouuuuts mes couleurs mes projets mes zzzzzzzamours

[feeling] > et tu (ou soi disant ta copine) en voulais toujours pluuuuuus pour étoffer ton personnage

[feeling] > alors moi j'ai étalé mes tripes et mon cervooooo

[feeling] > pdt deuuuuux heures et t partie sans merci ni bonsoirrrr

Telle-Quelle > c t vers kelle heure ?

[feeling] > tu continues à me foutre les boules S_TLLLLLL

Telle-Quelle > j'avais kel pseudo hier ?

[feeling] > les bouuuuules

Telle-Quelle > t'as le log ?

Il avait le log. Je l'ai reçu par mail. Les boules en effet. Une pouffiasse consommée avait bel et bien pris mon pseudo. Dans l'intention manifeste de se faire passer pour moi. Ayant rendez-vous la veille, [feeling] avait mordu. A la question de savoir ce qu'elle fabriquait sous Java, elle a prétendu dormir chez une amie, ben voyons chez une amie. La discussion a duré deux heures. J'ai reconnu le style de Totor, c'est-à-dire celui d'Emilie Darrout, c'est-à-dire le style verbeux, confus, orthographiquement irréprochable, insupportable. Avec cette fois plein de gros mots, de sorte que j'avais par moments l'impression de me lire. Voilà qui était d'une perversité désarmante. Curieusement la garce avait très bien fait son boulot si je puis dire.

Elle a soutiré de [feeling] tout ce que je devais savoir d'urgence. Tout ce qu'il était suffisant de savoir pour comprendre qu'entre lui et moi ça partirait promptement en couilles. Car [feeling], ou Edouard pour les vrais gens, (encore appelé doudou par moi-même) était charmant, affectueux, docile et pas mal coquin, mais d'un bourgeois. Il était pour me culbuter fissa et sans chichi, mais il programmait de m'inviter après ça dans les restaurants exotiques, à charge de revanche, de me payer le cinéma une fois sur deux, et de me présenter à ses amis. A charge pour moi de lui présenter les miens, (quels amis à moi, Dieu du ciel ? Les camarades morts ou les copains séropositifs ? les surdoués dépressifs, les déchets humains, les lesbiennes, les stars mondiales ou les parias ? cf. CE QUE JE DIS PAGE 15, PAGE 21, PAGE 39, PAGE 45, SUR LES SEULS AMIS QUE J'AI AU MONDE) et il comptait sur moi pour organiser des fêtes. Pétée de rire. Organiser des fêtes.

Il voulait m'entraîner dans toutes ces bouffonneries sociales qui, mises bout à bout, coûtaient la peau des fesses et qui, plus efficacement que le porte-voix de l'esclavagiste, poussaient les citoyens à badger cinq jours par semaine. Quelle admirable invention du diable que les rapports sociaux ! Disait Flaubert. Moi j'emmerdais les rapports sociaux. Tu commences à le savoir. Ce qui me protégeait de l'idolâtrie de la fiche de paie. Même pour financer les études de Manon, mon seul véritable amour, je ne vendrais pas ma liberté d'esprit aux chiens. Mes parents étaient là, no ? Alors fréquenter [feeling] en dehors du pieu, pouh ne me fais pas rire. C'était mort-né. Doublement, même. Car par ailleurs ce log dressait un portrait de moi dégoûtant selon les normes en vigueur, mais fort juste. Disant en quelques phrases simples une vérité complexe.

Que voilà : j'entendais tirer mon coup et c'était marre. Après quoi j'aviserais, mais il n'y aurait qu'une alternative : soit nous rebaisions, soit nous cessions de nous voir. Jusqu'ici c'était simple. Maintenant la suite du raisonnement. Dans la seconde hypothèse, le sujet serait clos, je passerais au suivant. Mais dans la première hypothèse, si nous remettions ça, je ne tarderais pas à l'aimer d'amour, comme personne au monde ne l'aimerait jamais. Je lâcherais le tchat et j'abandonnerais de facto les plans cul. Je chérirais son âme unique au monde, je relirais tous ces mails, userais mon écran à mater ses photos numériques, disséquerais ses confidences et ferais de sa vie un mythe, et de cette adoration sans freins je sortirais d'excellents poèmes. En échange mon cœur serait à lui pour toujours. **Quoi** qu'il arrive. Et quand ça serait fini, je pleurerais fort et longtemps, et longtemps je refuserais de redire je t'aime. **Sérieux**. Que du bonheur. Maintenant la mauvaise nouvelle : notre relation durable, sincère et fort belle serait exclusivement sexuelle dans les faits. On se retrouverait pour faire la bête à deux dos, quand l'inspiration serait d'accord, et ce serait tout. Je ne plaisantais pas. La vie était courte, l'art était long. Je n'avais pas les moyens psychiques de me perdre en papotages, réels ou virtuels, en ballades, en mondanités ou autres. [feeling] exulterait les premières semaines. Me trouverait cool. Tranquille. Pas prise de tête. Et puis très vite il flipperait. Car il aurait beau me labourer, m'imprimer son odeur, me faire hurler de plaisir, marquer séminalement son territoire, je resterais seule, en réalité sinon dans mon cœur, et fauchée, parasite, libertaire, bordélique, immature, égoïste, vulgaire, mutique, compulsive et recluse. J'étais écrivain, à prendre ou à laisser. Il protesterait une fois. Pas deux, car bordel il était l'Homme. Du jour au lendemain, il opterait pour un silence radio du feu de Dieu, que je respecterais par expérience. Ensuite, malgré ma grande expérience, je pleurerais fort et longtemps. Voilà le topo que la fausse Telle-Quelle a pu faire, aussi clairement que je l'aurais fait moi-même. Ma question était donc la suivante : quelle petite rigolote me connaissait au point de parler si naturellement à ma place ?

J'ai envoyé les deux logs énigmatiques à cette chafouine enquiquineuse d'Emilie Darrout. Elle m'a répondu par une phrase de rouée finie : Pourquoi me faire lire ces bêtises ? Elle commençait à me faire chier. Je l'ai appelée sur son portable. Elle l'avait mis sur répondeur. Tant mieux. Je l'ai appelée sur son fixe. Il était onze heures trente. Après la deuxième sonnerie : Optimintérim, Emilie Darrout, bonjour ? Emilie, ai-je répondu, tu fais chier. Elle : Bonjour Estelle, je te rappelle plus tard, d'accord ? Je suis en réunion. Elle a raccroché. Elle ne m'a pas rappelée, ce qui était typique de sa personnalité évitante.

J'ai apporté son bol de Choco Pops à ma cerise. Elle a pris tous ses médocs, et quand elle a certifié vouloir jouer seule, j'ai rappelé la Darrout. Il était treize heures. Je vais déjeuner elle a dit, je te rappelle plus tard. Je savais qu'elle mentait. Mais j'ai laissé courir. Ca devenait insupportable, je puais de partout. Je sentais le déodorant frelaté, la

transpiration et le crustacé. Il faisait chaud. Je me serais crue en août. J'ai pris une douche. C'était une bonne douche. Longue et brûlante. Après ça j'ai écrit sans plaisir, en ouvrant Outlook Express toutes les cinq minutes. J'en ai profité pour envoyer deux mails à Emilie. Un : J'attends ton coup de fil et deux : Quand tu veux tu rappelles. Elle a finalement obtempéré, armée de courage, pour me dire d'entrée de jeu : Tu débloques toi. J'ai dit : c'est donc moi qui débloque. Elle : Quand est-ce que tu trouves le temps d'écrire ? Moi : J'écris tout le temps. Tu devrais t'y remettre, et pas que des poèmes, ton imagination déborde sur mes oignons. Elle : comment ça ? Moi : Emilie, je les logs, c'est toi. Totor c'est toi, et l'autre Telle-Quelle aussi. Je n'ai pas envie de savoir ce que tu complotes. Mais ARRETE. Elle : Toi, arrête le tchat Tu délirés. TOI, ai-je dit, arrête de me prendre pour une conne. Je sais que c'est toi. Elle : J'ai une mission d'opératrice de saisie pour toi. Viens t'inscrire à l'agence.

J'ai toussé plusieurs fois, le temps qu'elle se calme. En tant que personne sensée, ai-je repris, que penses-tu de l'avertissement de Totor ? Elle : Sur le serial killer ? C'est du pipeau. J'ai mis de côté une mission de secrétaire débutante pour toi. Moi : Comment tu expliques qu'il connaisse mon prénom ? Elle a soupiré. Pas un soupir de spleenétique anorexique, attention. Un bruit de chef d'agence irrité. Elle avait son débit des jours de semaine : volontaire, dynamique, caricatural. Cette double personnalité faisait parfois son charme. Soit c'est un soum a-t-elle dit. Soit c'est un hacker du dimanche qui a regardé dans le netbios de ta machine pour te faire peur. Dans tous les cas c'est un pauvre type. Moi : Dans le quoi de ma machine ? Elle : D'après SERIAL_DREAMER, le webmaster de mon tchat, c'est la première chose que les hackers apprennent à faire. Trouver les huit premières lettres du nom que tu as entré en installant Windows. Tu me suis ? Si tu as mis Estelle Renon, alors il a pu lire E S T E L L E R. Pas difficile de faire le malin dans ces conditions. Moi : Tu veux dire que n'importe quel hacker peut faire ça à n'importe qui sur IRC ? Elle : Ah, euh, non. Toi, tu as sûrement un réseau FCIPCT d'installé puis tu as dû activer le partage des fichiers dans tes paramètres de configuration. Ce qui fait qu'il a pu voir ton IP rien qu'en te faisant un log. Moi : Tu dis quoi ? Elle : Non, des bêtises. Totor a trouvé ton IP rien qu'en te faisant un remote. Dis-moi, ai-je supplié, que tu n'es pas sur un moteur de recherche. S'il te plait. Elle : Mais non ! J'ai mangé le mot, ça m'énerve. Moi : Il m'a fait un whois, elle : non, moi : Un ping, un doigt, elle : UN PING, un ping.

Un Ping.

Dans le doute, j'ai fait Poste de travail, Paramètres de configuration, Option Internet. J'ai même une mission de téléactrice polyvalente, a-t-elle vagi pendant ce temps. Evidemment le partage des fichiers n'était pas activé. Le partage des fichiers n'est pas activé chez moi, ai-je signalé. Ben si, Estelle. Ben non Emilie, putain, j'ai l'écran sous les yeux. Elle : Alors ne je ne sais pas. Arrête le tchat si tu prends ce Totor au sérieux, je ne

vois que ça. Moi : J'ai bien compris que tu ne voyais que ça Mais viens faire un tour sur le tchat de SERIAL. J'avais bien compris ce message-là aussi. Elle : J'insiste. SERIAL t'expliquera mieux que moi. Il est super gentil. Je t'enverrai le lien par mail. Je dois retourner bosser. O.K., ai-je dit. Merci pour tout. Elle a raccroché. Bosse donc, esclave.

SERIAL pouvait toujours m'attendre.

Comment s'intitule ce texte ? Celui que tu lis ? Remonte le curseur, tourne les pages, si tu hésites, nouille, va. Le sous-titre ? Les cinq mots entre parenthèses ? O.K.. Donc tu te doutes qu'elle mentait, la bouche en cœur, l'esprit confus et les doigts dans sa mèche. Tu es tranquille, bien installé, les neurones en éveil. Pas moi. J'étais dans le brouillard absolu. Préoccupée. Totalemement perdue. A la rue. Hélas le métier d'écrivain avait ses contraintes. Parfois c'était lourd. J'ai du mettre ces broutilles de côté, zapper froidement la question, car il était presque quinze heures et je n'avais pas avancé. J'ai rouvert Word. La rolls des logiciels de traitement de texte. Pour écrire. Tracer ma route. C'était mon premier roman. Programmé à l'époque pour être le chef d'œuvre de ma vie. Après quoi j'étais prête à me faire coiffeuse, légionnaire, ministre des finances, SDF, peu importait, du moment que je pouvais renouveler l'Inspiration. J'ai ouvert Word et qu'ai-je lu ? Dans un éclair ? J'ai du quitter le logiciel et le rouvrir. C'est apparu de nouveau dans un éclair : Licence d'utilisation accordée à Grenon. Je suis une buse en informatique mais quand même j'ai le sens de l'observation. Je suis curieuse de nature et j'ai une excellente mémoire visuelle. De plus je suis bonne cuisinière, et je fais très bien l'amour. Mort de rire.

Bref.

Pour en avoir le cœur net j'ai ouvert Explorateur Windows. Je suis allée dans Windows et dans Cookies il y avait cette liste d'icônettes accolées à toute une famille de trucs zarbis du genre :

Grenon@ads.multimania.lycos[2]

Grenon@ads.voissa,

Grenon@ads.wanadooregie,

Grenon@internetfuel[2],

Grenon@adtech[2]

et ainsi de suite. En termes plus clairs : mon ordinateur s'appelait Grenon. Pas Estelle. Pour m'appeler Estelle il ne fallait pas être un hacker du dimanche. Il fallait me connaître personnellement, en live ou sur le tchat, mais personnellement. Totor me connaissait personnellement. C'était un soum. Un sous-marin. Je le connaissais parfaitement quoi, mais sous un autre pseudo. Du coup l'éventail des possibles était large mais pas infini. Totor pouvait être BRIAN_LE_BEAU_GOSSE, ou Moulin-Rouge, ou [feeling], ou trois mectons trouvés sur Entrechat, que je n'avais pas encore rencardés,

mais qui savaient que j'étais écrivain. Rien de méchant. Totor n'était pas méchant. Juste infiniment con. A moins que Totor ne soit Emilie. Très conne à ses heures. A moins que ce ne soit moi. Très mal en point. Rires. Mon Dieu.

Sept

J'avais suffisamment perdu mon temps. Mon livre attendait. Il m'a paru urgent de : me mettre dans la peau du coupable. J'ai rouvert mon script et j'ai changé d'id. En guise de nouvelle id j'ai entré BLABLA. Ensuite j'ai redémarré mon script pour qu'il tienne compte du changement. Ensuite j'ai changé de pseudo. J'ai failli prendre Anyone, mais j'ai trouvé ça trop significatif d'entrée de jeu. Alors j'ai pensé à Anonyme. Même remarque. Alors j'ai opté pour Anyme. Nickel. Prononcer Einimi. Vraiment class. « N'importe laquelle de toutes celles que je suis. » Se prononce Ennemi avec l'accent pied-noir. Dis-le. Que je suis forte. Ensuite je suis allée sur le salon des 25-35 ans du réseau Tiscali, où j'avais flirté à la chaîne quelques semaines avant, sans grands résultats concrets. Le gen était blanc, comme d'habitude. On n'était plus sur wanadoo. C'était parti. J'ai descendu la liste. Parmi les soixante-quatorze users, j'ai reconnu Nutella, sosie de Paul Newman en plus sec. Plus mordant. A tomber dans les pommes. Je ne déconne pas. C'était l'un des deux Tiscaliens que j'avais palpés voire plus. Lui c'était voire plus. A partir de là, je me suis concentrée sur mes réactions.

Anyme > Salut eric.

Nutella > on se connaît ?

Anyme > eric, une fille te veut du mal.

Nutella > ON SE CONNAIT ?

Anyme > Non, mais une fille m'a parlé de toi.

Nutella > et alors

Nutella > c qui

Anyme > Je peux pas te le dire.

Anyme > les deux derniers mecs qu'elle a rencardés ici sont morts

Nutella > que fait la police ?

Anyme > g pas le droit de je te le dire

Nutella > t'es venu me dire quoi ?

Anyme > de faire gaffe

Nutella > ok

Anyme > si jamais tu la rencontres, tu y laisseras ta peau

Nutella > ok

Anyme > alors crois-moi, ne fais aucune nouvelle rencontre sous aucun prétexte, pendant quelque temps.

Nutella > ok

Anyme > je rigole pas eric

Nutella > oui oui mais vas te toucher ailleurs merci

Anyme > t'as 32 ans, t'habites Paris 15è et t'es infographiste chez Ellitex

Anyme > tu es la cible idéale, ne me demande pas pourquoi

Nutella > j'ai une question

Anyme > je répondrai à condition que ça ne te mette pas en danger

Nutella > je t'ai sodo, toi, ou pas encore ?

La réponse était non. Pas encore. J'ai fermé la fenêtre. Qu'est-ce que j'ai retiré de cette sordide expérience ? Le bonheur de lire Nutella dans le texte. Le besoin subit de réenfourcher l'artiste. Mais on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, disait Héraclite d'Ephèse. J'ajouterai que Nutella faisait partie de ces coups d'enfer qui ne m'avaient jamais rappelée. Alors c'était grillé d'avance. C'était la vie. Bon, mais qu'est-ce que j'ai retiré de cette expérience ? Le sentiment d'avoir l'air con. Plutôt dépayant, mais tellement édifiant. Car ça m'a recadrée sur une hypothèse abjecte. Si Totor n'était pas Emilie, si Emilie était innocente, ce qui n'était pas à exclure, alors il y avait des chances pour que j'aie fauté avec Totor. Je m'apprêtais peut-être à le faire. C'était l'un ou l'autre, je n'avais jamais tchatté pour me faire des amis. Si ça se trouve je m'apprêtais à mélanger mes fluides avec les fluides d'un crétin de la plus horripilante espèce, le genre branleur sans fierté personnelle, bête comme ses pieds, pervers du net, capable de venir emmerder son contact en soum, pour le surprendre au naturel. Pire que la menace de mort, cette éventualité m'a dégoûtée du tchat. Je me suis dit qu'il était temps d'arrêter. C'était terminé. Plus jamais. Et puisque j'en avais terminé avec le virtuel, j'excluais complètement l'hypothèse la plus invraisemblable, mais c'était justement parce que c'était invraisemblable : que Totor fût l'ange gardien qu'il prétendait être. Que moi, écrivain pas connue, zéro vie sociale, zéro futur, je sois en contact avec le méchant camarade de Totor, qui n'attendait que de me voir en vrai pour m'envoyer dans l'autre monde.

J'ai exclu cette idée aussi parce que tout d'un coup la vie était ailleurs. Ma fille se tenait devant moi, en cheveux, son doudou à la main, souriant comme si elle venait de gagner Wimbledon. J'ai foncé sur elle et je l'ai mangée de partout. Elle a ri jusqu'aux larmes. Il était hors de question que je la prive de ma douce présence. Je savais ce que c'était. Que d'avoir tout le blues du monde. Parce que maman pas là. Ou surtout parce que maman là, mais dans la pièce à côté, plongée dans ses bouquins, ses revues, ses quotidiens, ses catalogues. Occupée à ficher toutes les parutions qui touchaient son domaine, pour ne pas se taper la honte devant ses collègues. Alors moi j'essayais d'être là pour Manon.

Je faisais gaffe en même temps. Pour ne pas l'étouffer. Parce que je savais l'horreur que c'était que d'avoir un lourdaud genre mon père sur le dos. Quand on était petits avec

mes frères, le pater était d'une telle nullité en matière de psychologie infantine qu'il se sentait obligé d'en faire des tonnes. Pas un instant il n'a cherché à nous faire passer un moment sympa. Il préférait de loin nous pomper l'air. A demander bruyamment où on était, et ce qu'on fabriquait. Qui était où. Où était l'autre. Et l'autre. Qui faisait quoi. Petite ou grosse commission. Est-ce que ça va ? Sans raconter ta vie, chaton, réponds par oui ou par non. Est-ce que ça va ? D'accord. Mais ça ne va pas si mal, non ? Tout va bien. O.K.. Non je n'ai pas le temps de jouer. Non je n'avais rien promis. Mais demain sans faute, on fera les fous. Promis. Il avait peur de mal faire. Peur qu'il nous arrive un malheur qu'il aurait pu empêcher. Tellement il nous aimait dans l'absolu. Et tellement il nous zappait dans les détails. Ce sont ces deux-là, adulte soumise, obsédée par l'irratrapable Culture, et adulte marchand, obnubilé par les impératifs de qualité de productivité, de coût et de sécurité dans son entrepôt, qui m'ont laissée à la merci de l'autre connard. A la merci du cochon, du porc, du pédophile camouflé qui tua toute espèce de joie, de simplicité et d'innocence en moi, avant que j'aie atteint l'âge de neuf ans – je ne sais pas si j'en dirai plus sur ce thème noir à pleurer dans ce bouquin. Je ne pense pas. J'ai toute la vie pour en faire de l'or, des livres super profonds, des futurs classiques. Alors si ce sujet te parle, profite bien du paragraphe, il n'y en aura pas d'autre – et sans que personne, pendant dix-huit ans, ne se doute que je souffrais ma race. Que mes résultats scolaires, excellents, phénoménaux, ultra prometteurs, spécialement en français, en philo, n'étaient pas signe de bien être, oula non. Que la sensation d'exceller était le seul sentiment, je ne dirais pas agréable, mais supportable, que j'aie trouvé pour tenir un tant soit peu à la vie. J'en suis encore là. Ce n'est pas du gâteau. Mais ça va. Dans mon boulot le sentiment d'exceller m'envahit souvent. Au minimum. Je tiens bon.

Donc je voulais faire gaffe avec Manon. Par dessus tout je voulais qu'elle aime la vie. Plus que moi si nécessaire. J'ai éteint l'ordinateur. Je lui ai fait de la purée et un poulet cordon bleu, un vrai, pas du Findus. Avec du ketchup. J'ai mangé la même chose. Après l'avoir calée dans le canapé avec toutes ses peluches, j'ai lancé Aladin et je me suis mise à la grande table avec ma paperasse d'écrivain. Mon gros cahier de notes, le dossier de mes recherches et Don Quichotte que je relisais pour la troisième fois avec un plaisir déconcertant. J'ai corrigé le plan de mon livre en matant les passages où le Génie faisait son show. Quand elle en a eu marre de la télé, on a joué à UNO. Ensuite je me suis laissé battre aux dadas. Ensuite ça a été le jeu des sept familles. Puis elle a fatigué. La fièvre a rappiqué. J'ai donné câlin sur câlin, tant qu'elle en voulait. Elle en voulait toujours plus, mais j'ai dû faire la graille. Mes parents sont arrivés l'un après l'autre. On a dîné tôt, devant Poivre d'Arvor. Le jeu, comme tous les soirs, a été de contredire ma mère et de démolir ses raisonnements de politologue ratée, les bons comme les miteux, jusqu'à ce qu'elle la ferme et qu'elle nous laisse, le pater et moi, nous disputer âprement entre

hommes. Puis j'ai bordé la cerise. Puis j'ai débarrassé la table et fait la vaisselle. Appelle ça le bonheur.

Ensuite je me suis enfermée dans ma chambre d'éternelle étudiante pour me remettre au travail. Il était vingt et une heures. Avant de rouvrir Word, je me suis rappelé un truc important. On ne me la faisait pas. J'ai appelé Emilie. Elle était sur son tchat, en plein délire élitiste et m'a demandé de les rejoindre. Pour la première fois de ma vie, je lui ai dit ce que je pensais de son site, à savoir que je préférais embrasser un clochard lépreux sur la bouche en y mettant la langue que de les rejoindre. Je n'ai pas donné d'arguments. Encore que ça tombait sous le sens : depuis que la vie active la décervelait par ponctions super régulières, Emilie avait tendance à me courir. Affronter quarante ploucs issus du même moulage était a fortiori au-dessus de mes forces. Elle m'a demandé de venir sur msn. Elle y tenait la garce. Je détestais tchatter avec elle où que ça soit, tant elle se la jouait derrière son PC.

Seulement il fallait qu'on parle.

J'ai ouvert une session. Punaise. Tout au long du dialogue, à quelques moments d'excitation près, elle fut très longue à répondre. J'en ai profité pour corriger mon roman. Eradiquer les adjectifs et les adverbes, virer les allitérations, les assonances et les redites fut mon programme. Je voulais pondre un chef-d'œuvre. Sur msn, j'ai attaqué frontalement :

Estelle : pour Totor, jdis pas.

Estelle : j'insiste pas, ça peut être n'importe ki sur irc entrechat

Estelle : mais la fausse Telle-Quelle

Estelle : c'est forcément toi

Emilie : Tu vas me lâcher avec ces âneries, Estelle.

Emilie : Je bosse demain. J'ai vraiment pas que ça à faire.

Estelle : t'es bien trop oqp à te faire engoder virtuellement.

Emilie : Occupée à me détendre avec mes amis

Estelle : no comment mdr

Emilie : C'est tout ce que tu voulais me dire ?

Estelle : KI, à part toi, me connaît

Estelle : au point de savoir ce que j'attends des mecs ?

Estelle : au point d'imiter mes expressions et mes tics de langage ?

Emilie : QU'EST-CE-QUE J'EN SAIS MOI

Emilie : QU'EST CE QUE CA PEUT ME FAIRE.

Emilie : FLUTE

Estelle : zen mdr

Estelle : emilie tu fais partie des suspects

Estelle : en tete de liste

Estelle : alors plus vite je comprendrai ce ki se passe

Estelle : plus vite je te laisserai tranquille

Emilie : Relis ce que tu viens de dire

Estelle : et alors ?

Emilie : Tu es à fond la caisse dans ton délire virtuel

Estelle : et alors ?

Emilie : Pitié.

Emilie : Change de salon, change script, change de pseudo, change de serveur, et surtout, achète-toi une vie.

J'ai cliqué sur Fermer la session. En vérité j'exécrais Msn, mais le tchat dans son ensemble, de toute façon, c'était de la merde. En amour comme en amitié rien ne valait la confrontation directe. Quinze minutes plus tard, j'étais postée à ma fenêtre, avec ma bière et mon joint. A méditer. En cette belle nuit de printemps. J'ai pris ma décision. Je n'étais pas conne. Du moins pas étanche aux critiques constructives. Emilie avait gagné. J'arrêtais le tchat. J'allais plonger en apnée dans l'écriture. Nuit et jour. J'avais plein de choses à dire, à fouiller, qui touchaient le nerf vital de la psyché universelle. Ma mission était d'appuyer là où ça faisait mal. D'ailleurs en roulant mon deuxième joint, je me suis mise à réfléchir à des trucs. A ce qui s'était passé dans la tête d'Emilie quand elle a vu le chien de Fahid.

Maintenant c'était clair, se taper l'animal était en dehors de ses plans. Enfin je crois. Sans vouloir m'avancer. Elle était juste en train de prendre conscience d'une chose. Le chien se contrefichait de ce qui n'était pas dans son estomac, et ça lui a donné le regard d'un homme en rut. Il regardait Emilie sans la voir. Exactement comme un homme en rut. Et ça l'a bouleversée, la petite. L'homme en rut ne juge pas la femme, ne la compare pas aux autres femmes. Il la veut, dans l'instant, il ne voit qu'elle parce qu'elle est seule en face de lui – sinon c'est plus compliqué, on entre dans le cadre de la civilisation – et c'est à peine s'il la voit en fait, du moment qu'il distingue deux seins, deux fesses et un tour de taille inférieur à la moyenne des deux paires d'éléments sus-cités, il la veut. Souvent il s'en cache. Le con. La femme n'est pas moins couillonne. Elle refusera jusqu'au bout de s'avouer qu'elle n'attendait rien d'autre. Que de faire bander. Parce que le reconnaître, et agir en conséquence, accepter toutes les bonnes occasions, signifierait s'exclure à terme du marché, comme un mouchoir gorgé de morve ou plus justement comme un vieux sac à sperme. Elle ne dira donc jamais la seule chose qu'elle attend de son passage sur terre. Qu'on la désire et qu'on la mette. Que tous les hommes la désirent. Que tous les hommes la désirent tout le temps et que toutes les femmes s'arrachent la peau et se frappent la tête en réclamant de prendre sa place. Ainsi survit notre espèce. Son paradis sur terre ?

Un priapisme collectif dirigé en faisceau sur sa très grande beauté. Et le romantisme alors ? Déviation cérébrale de l'instinct maternel. L'instinct maternel ? Truc artificiel, fait de civilisation instauré à coups de fouet par les premiers chefs mâles de la horde. Genre madame, tu as le pouvoir exorbitant de pondre, de torcher et de jouer avec le cœur du futur guerrier qui porte mon nom redoutable, qu'est-ce que tu veux de plus. Rien. Il était devenu interdit de demander plus et ne me parle pas de révolution sexuelle, tant que l'expression Toutes des salopes fera bondir les gamines, le pouvoir sera masculin. C'est un peu ce qu'Emilie découvrait sur son tchat privé je suppose. C'était le grand secret de Polichinelle. Qu'on divulguait, qu'on répétait partout, dont on faisait des blagues, pour mieux l'étouffer. Mais qui foutait les boules dès qu'on le regardait en face, en croisant le regard d'un chien par exemple. Et qu'Emilie refusait encore de voir, mais qu'elle commençait à voir quand même, comme beaucoup de filles d'Europe, d'Asie, d'Océanie et des Amériques, à force de se faire partouzer sur Internet. Moi j'avais compris toutes ces choses, et bien avant le premier modem de mes parents. Si bien que quand l'Internet est arrivé dans ma vie, j'ai appliqué. Sans perdre de temps. Des tchatteurs, je n'ai pris que ce qu'ils pouvaient humainement donner. C'est-à-dire le déchaînement provisoire de leurs pulsions viriles. Le temps que ces pulsions se fixent sur moi. Après quoi, bye, tant pis, et au suivant.

Je m'en suis roulé un troisième. A peine chargé celui-là, c'était la fin du bout. Pour ce qui touchait les sentiments, c'était une autre chanson. C'était le catalogue entier de Blue Note, diffusé à plein tube sur le Mont Golgotha, les aigus lancinants de Miles Davis, les stridences râpeuses d'Eric Dolphy, tout Chet Baker en boucle. La civilisation ne m'avait pas épargnée. Comme toutes les filles je voulais qu'on m'aime, quelqu'un, de tout son cœur et de toute son âme. Posséder un garçon pour le restant de ma vie était un rêve inflexible. Peut-être parce que : la propriété c'était le droit d'arrêter les frais. Le repos de l'amazone. Le couronnement. La suprême illusion. Peut-être. En tout cas, si j'avais cru pouvoir fixer le cœur d'un type aux barreaux de mon lit superposé, je n'aurais pas hésité. Je me serais mariée par exemple. Mais je savais ce qu'il en était, et comme dit Anita Brookner, une fois que l'on sait une chose on ne peut plus jamais ne pas la savoir. Ils s'arrachent le cœur, ces salauds, pour prendre le large. C'était naturel. Tant de fois j'avais fait pareil et j'entendais récidiver autant de fois que nécessaire. Car la liberté de se barrer. N'a pas de prix. Tout ça me mettait les tripes à vif, je morflais en permanence, telle était ma punition, mais tout de même c'était excellent pour le boulot. La désespérance, pour écrire, c'est merveilleux. Le sentiment d'être aimé par quelqu'un qu'on aime, en revanche c'est très mauvais pour le boulot. Ca rend bête.

Je le dis bien fort. Mesdames votre faculté d'être comblées est proportionnelle à votre nullité artistique, ce qui n'est pas grave du tout. Mais malheur à vous, écrivaines

amoureuses qui vous sentez payées en retour : vous avez votre consolation. Peut-être que c'était en voie de changer, peut-être que c'était une question de décennies, que les louloutes de demain seraient plus balaises que celles des deux millénaires passés. En attendant, les louloutes de today devaient faire un choix. Tutoyer Henry Miller, apostropher Rimbaud, bluffer Yourcenar, survoler le sujet, ou bien embellir la vie de Bernard Ducon, puis celle de Marcel le Beauf, puis celle de Yves Apatefairedécollétouléjour et ainsi de suite, jusqu'à ce que sonne l'heure de quitter le marché de la drague. Il fallait choisir. On va me dire que j'ai tort. Mais non. J'ai raison.

Je pars dans tous les sens. Excuse-moi. La question d'Emilie, était bien sûr la suivante : Et si ? Si moi, Estelle Renon j'arrêtais de baiser comme on prend des cafés ? Question pernicieuse mais bon. Il ne fallait pas chercher plus loin. Emilie voulait faire mon bonheur. Pourquoi ? Pour m'empêcher d'écrire. Dans l'espoir que l'Amour Heureux m'entraîne vers le bas, au niveau des poétesses ratées de son genre. La salooooope. Je me suis cramé les lèvres. J'ai toussé comme un âne. Je me suis dit Arrête le shit. Arrête les conneries. C'est bon là. C'était bon : demain j'écrirais douze heures d'affilée, montre en mains. Je me suis couchée. Mon roman n'avait guère progressé, mais c'était normal. Demain serait mieux. Je me suis couchée, complètement fracasse.

Huit

Au saut du lit il était huit heures trente, j'ai allumé l'ordinateur. Avant qu'il n'arrive sur le bureau, j'étais dans la chambre de Manon, à poser mes lèvres sur son front tiède (la fièvre était vaincue, mais elle dormait comme un ours) et j'ai filé à la salle de bains pour me réveiller dans les voluptés rédemptrices de l'eau chaude. Tout ça pour attaquer le clavier en beauté. Je suis sortie de là propre, sentant bon la crème pour le corps, habillée de fringues propres. Mon jean favori me sanglait à la perfection. Me faisait un petit cul charmant, académique, implacable. Inutile. L'essentiel devait s'activer soixante centimètres plus haut. Au niveau de la tête, qui était pleine d'idées comme tous les matins. Je n'avais besoin de personne. J'ai ouvert Word. C'était parti pour douze heures de forage intense. J'ai tapé au kilomètre. Slap slap tchak slapapap tchik.

Entre neuf et dix, mon script s'est ouvert pour ainsi dire tout seul. Je me suis retrouvée sur le 25-30 ans de Tiscali. Je me suis dit Putain, ça devient grave. J'ai refermé le script avec un sourire indulgent. J'ai recommencé à écrire. A refaire et à copier, coller, plongée dans cet univers à part qui prenait vie sous mes doigts. J'approchais les cent dix pages. Sa mère, à force, j'ai atterri je ne sais par quel sortilège sur le 25-30 ans de Wanadoo, sous Telle-Quelle. Je me suis dit Merde. Ca devient grave. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur j'ai descendu la liste des users. J'ai fait : /Whois BRIAN_LE_BOGOSS. Erreur. Ce pseudonyme n'existe pas. J'ai whoisé les autres un par un. Pas un seul ami sur Entrechat. Tant mieux. Sur le gen il y avait les mêmes habitués que la veille. Toujours les mêmes. C'est-à-dire personne. J'ai réduit la fenêtre du script. Merci mon Dieu, la porte de ma chambre s'est ouverte pile à ce moment-là. La tête de ma mère est apparue. Elle a rivé ses yeux de fillette déboussolée sur l'écran. Elle a vu ma page de Word, noire de mots bien à moi. J'ai vu la méfiance s'éteindre dans son regard. J'ai lu dans ses pensées de critique littéraire ratée. Sérieuse cette petite. Manon dort encore m'a-t-elle trouvé comme truc à dire. En voilà une info ai-je pensé doucement. O.K. j'ai dit. Bonne journée ma puce je vais au turbin, a-t-elle dit. Sans déc, me suis-je dit, sans le dire. On s'est souri. Bisous de loin.

Slap tchikslap. J'ai halluciné sur la somme de travail que j'avais abattu la veille, dans la souffrance, malgré la dispersion et l'ennui. J'adorais ce métier quand c'était comme ça. Mettez-vous à genoux, priez et implorez, nous disait souvent Madame Misard, ma prof de philo d'Hypokhâgne, en citant Blaise Pascal. Faites semblant de croire, et bientôt vous croirez. Ca marchait pour décrypter Georges Canguilhem. Ca marchait pour

faire du bon Estelle Renon. Une heure sans décoller de l'écran et c'était bon. Je partais en transe. Ailleurs. Ce matin-là j'étais partie tellement loin que je n'ai pas entendu le Gloup de mon script. Mais sur tous les PC du monde, l'icône de Mirc ne clignotait jamais longtemps sans se faire cliquer à la sauvage. C'était Ludovic, Moulin-Rouge, mon prince charmant.

C'était Noël au mois de mai.

Je ne transcris pas le dialogue. Ludo était le type même du tchatteur besogneux. Chiant comme la pluie. Informatif, strictement. Chasseur opiniâtre de vrais contacts. Pire que moi. Le genre qu'abhorre Emilie par exemple, laquelle ne jurait que par la distance, le mystère et le onzième degré, l'humour de haute voltige, la futilité de luxe, le strip-tease lexical. Je me suis excusée pour le silence forcé de l'autre fois. Où Emilie, toujours elle, l'avait mis en ignore. Tu situes, je pense. Là. Il a demandé à me revoir. J'étais pour. Direct. A partir de là je suis allée de surprise en consternation.

Il voulait venir me chercher le soir-même. Pas d'accord, en soirée c'était pas possible. Je crois que j'ai parlé tout haut, disant Oula. J'ai tapé que blabla, j'avais prévu autre chose.

Moulin-Rouge > t chez toi ?

J'ai tapé oui mais bon. Vingt secondes plus tard, le téléphone a sonné, c'était Ludo. Donc pas de frais de transport, a-t-il embrayé, tu n'emmènes rien sinon ta merveilleuse personne, ni brosse à dent ni pyjama ni boisson ni dessert. J'ai tout ce qu'il faut. Je m'occupe de tout, je m'occupe de toi, et je te ramène à l'heure que tu veux. Je t'offre un moment d'évasion que tu ne peux pas refuser. Tu n'as aucune excuse. D'entendre sa voix a changé ma vie, ça l'a fait, comme lorsqu'il était venu, et que nous fîmes l'amour, et parlâmes de nous à la sauvette. Ludo était une excellente surprise. Même au téléphone j'étais bluffée. Ca ne s'expliquait pas. C'était musical. You're one of my kind.

Mais j'ai dit non.

Il a insisté. Le grand malade. Pour gagner du temps j'ai plaisanté sur l'urgence d'éviter toute hâte. Il a dit qu'à propos d'urgence, il avait flashé sur moi. Que j'étais magique. Qu'il m'avait cherchée partout longtemps, et qu'il était scié de m'avoir trouvée sur Internet. Il a fait passer un paquet d'autres messages romantiques. Crois-moi : je ne l'ai pas trouvé ridicule. A trente cinq ans, toutes les preuves étant faites sur ce qu'il pouvait attendre de la vie, son ambition à moyen terme était de subvenir à tous mes besoins. Y compris mes besoins de solitude. Le temps que je devienne millionnaire, même à titre posthume. Même si les ventes devaient s'étaler sur trois siècles et qu'en attendant je devais être insolvable à vie. J'aurais une pièce réservée pour écrire. Quand son amour me sortirait par les yeux, je pourrais me reclure dans la résidence secondaire qu'il achèterait bientôt. Car il était pété de thunes.

La vache. Je l'ai joué finaude. Son plan me rappelait une histoire, ai-je dit, qui se terminait dans un bain de sang et précipitait l'héroïne dans une tempête de ruines et de destructions. Il a changé de voix. Je n'étais pas Aurora Zogoiby, a-t-il signalé, presque menaçant. J'ai failli tomber de ma chaise. J'avais tort de faire le parallèle, a-t-il ajouté, si toutefois je parlais bien du « Dernier soupir du Maure. » Lui n'était pas négociant en épices et nous n'étions pas à Bombay. Nous vivions en Europe, entre les mains du hasard, et pas piégés dans l'esprit de ce progériaque de Moraes, qui d'ailleurs n'existait pas. Je faisais bel et bien allusion au « Dernier soupir du Maure » de Salman Rushdie. Je veux dire : bingo.

Je suis restée quelques secondes sans rien dire. Il m'a demandé si j'avais peur, et de quoi. Et pourquoi. Il fallait lui répondre. Me suis-je dit tout d'un coup. Plus vite. Ma gorge était sèche. Proposition trop chelou pour être honnête, ai-je failli dire. Mais la vérité parfaite était autre, et je l'ai dite, à savoir que c'était trop merveilleux pour être possible. Il a encore changé de ton. Est-ce que ça m'emballait. Ou est-ce que ça me faisait peur. Et pourquoi j'aurais peur. D'une petite voix j'ai dit que je n'avais pas peur. En vérité j'étais puissamment troublée. En vérité je mourais de peur. Il a conclu que j'avais besoin de temps. Au hasard j'ai dit oui. Il a dit O.K.. Et qu'il rappellerait. Il a raccroché. J'ai posé mes coudes sur la table et j'ai écouté battre mon cœur. J'ai voulu le rappeler, rien que pour entendre sa voix, jouir de ses inflexions et de ses putains de manières. Palper sa tournure de pensée de telle sorte que l'euphorie, l'effet Ludo dure encore un peu. Malgré la peur, et la honte d'avoir peur, je me sentais trop bien. Mais non. Valait mieux en rester là. Et ça je savais faire.

Mon script était toujours ouvert. J'ai décollé un coude pour taper /whois Totor. Erreur, a dit le script. Ce pseudo n'existe pas. Totor n'était pas connecté, du moins pas sous Totor. Bordel. Je perdais les pédales. Inutile d'ajouter que c'était archi mort pour les douze heures d'écriture non-stop. Dans l'état où j'étais, autant faire pousser des pastèques géantes sur les hauts plateaux de la planète Mars. J'ai fermé la fenêtre du #!25-30ans.Wanadoo! et j'ai respiré un bon coup.

J'ai téléchargé un nouveau script. Je l'ai configuré. Je me suis appelée Rebelle78. Ensuite je suis revenue sur le chan. Il s'agissait de guetter Totor incognito pour en finir avec cette paranoïa franchement ridicule. Je n'avais que ça à faire. Tuer le temps jusqu'au lendemain aussi, accessoirement. Pour commencer, j'ai tapé /Whois BRIAN_LE_BOGOSS. Erreur. Ce pseudo n'existe pas. Encore quelques heures, dont huit de sommeil, et mon roman repartirait. Pas un clic sur ce con d'Internet Explorer ni sur ce coquin de Mirc. En attendant j'ai tapé bonjour tout le monde ! sur le salon général. Personne ne m'a répondu. Je l'ai refait. Même résultat. Ils s'apostrophaient les uns les autres, se kissaient les uns les autres, remplissaient l'écran de caractères inutiles et répétitifs, racontaient des

anecdotes pitoyables et tous autant qu'ils étaient, tapaient des conneries. Pour détacher mes répliques civilisées de cette marée de bêtises, j'ai pris des couleurs. Blanc sur fond noir.

Rebelle78 > Ca vous accablerait de répondre à ceux qui vous saluent ?

A l'écran, mon message m'a paru supérieur à tout ce que j'avais jamais lu là-dedans. Mais ça n'a pas suffi. J'ai tapé d'autres messages du genre Je suis là Regardez-moi Je veux discuter avec vous J'ai de l'humour. C'était tout un travail, mais tout ce que j'ai récolté, ça a été l'arrivée silencieuse de doudou.

Join [feeling] <toqeizwreu@2090633729.fr>

J'ai retenu ma respiration deux secondes. Je n'étais plus sous Telle-Quelle. Il ne me trouverait pas. L'idée m'a plu. Je n'irais pas le trouver. Ca m'a fait sourire. J'ai compris que Ludo prenait une option solide sur mes désirs. Ce qui devait arriver je suppose. En attendant j'étais là pour Totor. J'avais trop peur de mourir à vingt-huit ans. J'avais une fille. Totor n'étant pas là, j'ai rejoué :

Rebelle78 > combien de kilomètres de stupidités faut-il dégoïser pour passer en mode visible ici ?

Ils ne comprenaient pas mon langage, ces trous du cul. J'ai fermé le script. Il était dix heures quarante-cinq. Je suis allée voir Manon. Elle boudait dans son lit. Pas moyen de lui faire dire qu'elle m'aimait. Je lui ai apporté une danette et deux Figolu à la place de ses Choco Pops. J'ai senti qu'elle voulait jouer dehors, tant qu'à louter l'école. Sauf que moi, au moindre signe de rechute, j'en prenais plein la gueule. Je lui ai proposé de venir dans ma chambre. Elle a eu l'air de penser que c'était le minimum syndical. Premier sourire quand même. Je l'ai laissée jouer sur mon lit, avec mon vieux walkman et mes cassettes des années quatre-vingt.

Je me suis reconnectée pour passer le temps. Le gen était pourri. J'ai failli péveter. Même si ça devait déboucher sur un échange de photos et de numéros de téléphone. Où était le péril ? Combien de chances sur cent y avait-il pour que Celib-30aParis, au hasard, soit précisément mon dangereux serial killer ? Etant moi-même incognito sous Rebelle78 ? Et franchement. Si Totor disait vrai, le pervers avait plus de chances d'être Ludo alias Moulin-Rouge que n'importe qui d'autre. Quant au gen et bien il me saoulait. Définitivement. Alors c'était parti pour le pv. Avant d'aborder Celib-30aParis, j'ai fait mes adieux au public.

Rebelle78 > faces d'anus mal brossés.

Doum.

Tu as été kické(e) par @Krine : Parle mieux stp !!!

Je suis revenue automatiquement sur le salon, grâce à mon auto-join. J'étais mentalement ébouriffée, assez morte de rire, mais extérieurement je suis restée digne. Ma

filles fredonnait Watermelon Man en me regardant. Maman travaille sur l'écran qui défile. J'avais une idée super marrante en tête, à laquelle franchement j'aurais dû penser plus tôt. J'ai laissé tomber Celib-30aParis. C'était parti.

Rebelle78 > Krine fais-toi défriper les replis du vagin de temps en temps
Doum.

Tu as été kické(e) par @Krine : Parle mieux stp !!!

Je suis revenue automatiquement avec un programme : faire parler l'opératrice. L'humaniser de force. La conduire à m'adresser la parole. Après quoi j'irais mater Astérix et Cléopâtre avec Manon. Accessoirement j'avais très envie d'une bière, mais ce n'était pas l'heure. Ne jamais boire avant d'avoir bordé ma fille. Tout d'un coup, tout le monde a tapé kiiiiiiiiiiiii angel. J'ai cherché angel. J'ai trouvé ANGEL_.

ANGEL_ > hello la fooooooooooooooooooooooooooooooool

La star a fait kiss truc, kiss muche, sur une vingtaine de lignes. C'était déjà suffisamment navrant. Mais l'autre :

@Krine > le flood ANGEL_

@Krine > le flood tipex et virginie

@Krine > le flood les gens

Le plus beau restait à venir. Tout d'un coup tout le monde a tapé kiiiiiiiii plumeeeeeeeeeeeee et Plume`_ a tapé biiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii toule monde avant de distribuer des coucou, des biz, des salut, des kiss et des hello machin, façon générateur aléatoire.

@Krine > le flood Plume`_

Rebelle78 > Krine Wanadoo t'a spécialement sélectionnée pour l'incurie de ton vocabulaire ?

Je me suis sentie proche de KAISER, grand provocateur. C'était la meilleure chose à faire sur un salon public. Provoquer des réactions humaines. J'ai diffusé des ondes en ce sens (Parle-moi connasse) mais j'ai dû faire une grosse erreur de manip mentale.

@Krine > Petit rappel les gens : ici, pas de propos vulgaires - pas de propos racistes, fascistes, homophobes, diffamatoires - pas de majuscules = crier - pas de répétition de texte ou de signes qui polluent inutilement les écrans - pas de coordonnées privées sur le salon - pas de pub pour des sites web ou des salons.

Je n'étais pas Les gens. C'était bon là. Ca allait bien.

Rebelle78 > Krine ferme ta gueule et croise tes jambes ça réduira de moitié l'effet décervelant de tes émanations corporelles

Doum.

Tu as été kické(e) par @Krine : La prochaine fois c le ban !!!

Je suis revenue.

@Krine > Rebelle78

Ding, a fait mon script. C'était pour moi. Chouette alors. Pendant que ma fille planait sous Herbie Hancock, Rebelle78 se mettait à exister. Elle allait pouvoir montrer l'étendue de ses talents au leader borné de cette troupe de branleurs.

Rebelle78 > Krine ?

@Krine > tu vas te calmer petite Rebelle78,(Ding) sinon va chercher ton bonheur ailleurs okey ?

Nous eûmes la discussion que j'appelais de mes vœux, dans le flot des interventions poliopathes. Elle a géré cinq ou six dialogues en parallèle, entre deux kicks et trois ban. Il y a eu une nouvelle vague de kiss. Moi, novice du gen, fière de l'être, je me suis focalisée sur les répliques grises sur fond bleu de l'opette Krine. A peu de choses près, nous fûmes les seules à nous parler en bon français, ce qui était déjà ça de gagné sur l'ineptie ambiante.

Rebelle78 > Krine explique-moi le bonheur que tu trouves à éjecter les tchatteurs

@Krine > Rebelle78, mon bonheur serait de ne pas avoir à le faire

Rebelle78 > alors pourquoi tu te fatigues @Krine ?

@Krine > Je veux que ce salon reste cool Rebelle78

Rebelle78 > tu n'as pas trouvé moins affligeant comme objectif?

@Krine >tu n'as pas de questions plus sérieuses à te poser Rebelle78 ?

Rebelle78 > j'écris un bouquin sur les drogués du tchat.

@Krine > Cool, Rebelle78 tu parleras de moi alors

Rebelle78 > pas moyen Krine, vu ton absence de répartie

@Krine > dommage Rebelle78

Rebelle78 > Krine t'as autant de caractère qu'une poule aux hormones sous Lexomil

@Krine > Petite Rebelle78 si tu veux prendre le temps de nous étudier, va falloir changer tes manières

Rebelle78 > JE SUIS PAS TA COPINE GROGNASSE DESOEUVREE

Rebelle78 > JE SUIS PAS TA COPINE GROGNASSE DESOEUVREE

BANG.

Tu es exclue 10 minutes Par Krine : je t'avais prévenue petite

J'étais ban.

Qu'à cela ne tienne, l'Internet était riche, pété de ressources. J'ai décidé de prendre une bouffée de culture. Question de survie. Je suis allée sur le site de Ludovic Bablon, anciennement Le Jeune Homme, générateur permanent de lois mentales parallèles, inouïes et, pour ces raisons, libératoires. Ca m'a nettoyé l'esprit. « L'Histoire du jeune homme bouleversé en marche vers la totalité du réel » par exemple commençait comme un putain de chef d'œuvre qu'il était :

Bonjour. Je ne sais rien. Je vais crever de désir.

C'était un vrai pote.

J'ai tapé dans ses mises à jour. Entre deux extraits de lui, j'ai pensé à ce que j'allais pouvoir inventer sur le gen du 25-30ans, après mon ban. En espérant que Krine y soit encore car tu penses bien que je n'en avais pas terminé avec elle. C'est à ce moment que Ludovic, pas Bablon mais le mien, Moulin-Rouge, a rappelé. Il a encore changé ma vie. Je suis allée en cuisine avec le sans fil. Je me suis demandé jusqu'à quel étage du ciel il était prêt à m'expédier, et comment je pourrais finir mon roman dans ces conditions. Si je te saoule, n'hésite pas à te plaindre, a-t-il commencé, de sa voix de rêve. Non ai-je dit, la face écartelée par un sourire irrépessible. Mais tu vas trop loin trop vite. Me faire entretenir par un homme ne fait pas partie de mes projets. Tu préfères laisser ce soin à tes pauvres vieux ? a-t-il demandé avec un tel sourire dans sa voix de rêve, que je n'ai pas pris la mouche. Je préfère passer pour une irresponsable attardée, ai-je répondu avec le même sourire, que pour une putasse.

On peut se revoir quand même ? a-t-il dévié tout paisiblement. Sans projet d'avenir ? Sur les mêmes bases que la première fois ? Que du plaisir ? A partir de cet instant, je me suis sentie en danger. Merci Totor. J'ai failli dire non à tout. Mais ce n'était plus mon genre de refuser, depuis trop longtemps. Il faut venir à la maison, j'ai dit, dans l'après-midi, comme l'autre fois. A quinze heures trente je te mettrai dehors. On s'organisera toujours comme ça ? a-t-il semble-t-il halluciné. Un coup de queue en douce, sous le toit de tes parents, dans leur dos ? Et bien euh, ai-je répondu. Oui. Toujours souriante parce que littéralement shootée par sa voix, je devenais néanmoins verte de peur, au bord des larmes.

Sa race.

Lui : tu ne veux pas vivre en pleine lumière ? Moi : vivre en pleine lumière ? Lui : vivre ta vie de femme. Moi : Aha ah aha aha. Ca m'a pris d'un coup, du bon, du grand éclat de rire, qui m'a détendue. Femme ou pas, ai-je notifié, je me considère comme déjà morte. Qui t'a tuée, mon ange ? C'est une expression, ai-je fléchi. Une citation. Je suis en train de courtiser une délicieuse fanatique de Houellebecq a-t-il affirmé. J'ai préféré ne pas faire genre Tu n'y es pas du tout. Il a cité mot pour mot : Souvenez-vous en : fondamentalement vous êtes déjà mort. Bingo. Je lui ai demandé s'il avait lu tous mes livres préférés. J'ai lu tous les livres a-t-il répondu, et ta chair est artiste. J'ai rigolé, mortellement conquise, si tant est qu'on peut rire avec un nœud dans la gogorge. Mais qu'est-ce qui te fait dire toi personnellement que tu es déjà morte ? a-t-il insisté. Qui est l'enfant de salaud qui a ruiné ton élan vital ? Qui te dit qu'il s'agit de quelqu'un, ai-je demandé. Lui : il s'agit toujours de quelqu'un. Mon Dieu comme je l'aimais malgré tout. Lui : Voyons-nous donc en amis. Discutons dans ta chambre.

Si tu veux, ai-je répondu. Rien qu'à l'idée de ce que j'allais signaler, j'ai perdu mon sourire : Il faut attendre que ma fille reprenne l'école. Elle a une angine. Ce que tu vas faire, a-t-il interrompu avec classe, c'est que tu vas m'appeler. Soit pour tailler la bavette, soit pour me donner un rencard. O.K. ? O.K. j'ai dit. D'ici là, a-t-il ajouté, j'essaierai de me tenir tranquille. En tout cas je ne reviendrai pas sur le tchat, je n'en ai plus besoin. Uh uh ai-je fait. J'attends ton appel a-t-il précisé. On a raccroché trois heures plus tard. Pour moi il n'y avait pas vingt solutions. Soit je contactais Emilie Darrout pour étudier ses missions d'intérim. Badger cinq jours par semaine, fiche de paie, sécurité sociale, chambre de bonne à moyen terme, carte bleue à mon nom, appartement à long terme, pour commencer un truc convenable avec Ludovic sans lui devoir un centime d'euro. Ressembler même de loin, de dos et dans le noir, à la déesse, à la créature de nuage et de vent qu'il voulait fréquenter. Déesse qui n'était pas moi. J'avais le potentiel, largement. Mais vas-y. Relis ce qui précède. Je n'étais pas magique. J'étais un tas de ruines, insolvable, vaurienne, dépravée. Mon roman partait en eau de boudin. On ne bouclait pas de bon roman dans ces conditions, entre deux pv, ça ne se faisait pas. Ca ne s'était jamais vu. Soit je trouvais un taf, donc, et renonçais peu à peu, sans décision brutale, à l'écriture, soit je m'arrachais le cœur, zappais Ludovic, et j'écrivais seize heures par jour. Je vivrais exclusivement pour mon œuvre, que le désespoir et l'humiliation rendraient d'autant plus sublime. Parce que bon. Les dix minutes de ban étaient passées. J'ai pu revenir sur le 25-30ans de Wanadoo.

Neuf

Il s'est avéré plus gratifiant d'insulter les tchatteurs ordinaires que de harceler celles et ceux qui avaient le @pouvoir de m'éjecter. Car dans l'esprit des op le user lambda souhaitait se défendre seul. Dans un premier temps. Jusqu'à ce que les autres, tout aussi limités que lui, mais boostés par le nombre, rappellent à son aide et me supplient de changer de comportement ou bien de quitter le salon. Un œil sur mon bouquin, l'autre sur mes téléchargements de pornos et de jazz, je les dégommais un par un. Après quoi venait la question ultime, qui annonçait le massacre : mais Rebelle78 pourquoi es-tu si méchante ? Incapables de résoudre l'énigme majeure de leur demie-journée, ces imbéciles en arrivaient toujours à lâcher les noms d'oiseaux supprimés de mon vocabulaire, et qui figuraient dans la liste officielle des injures passibles d'amende à Roland Garros. Entraînaient le kick, le ban ou le kill les termes : enculée, enfoirée, chatte, moule, foune, niquer, putain, salope, bite, queue, gland, trou du cul, couille, con, conne, imbécile, crétine, sucer, suceuse de bite, pute, sac à merde, sac à sperme, sac à foutre, branler, va te faire. Dans leur immodération, et leur ignorance de la notion même de périphrase, ils se faisaient kicker avant moi. J'en hurlais de rire.

C'est ainsi que ma vie de tchatteuse a pris un tournant imprévu. A force d'insulter tout le monde, j'ai sympathisé avec KAISER._EMPEREUR_DES_BEAUFS. Tout de suite il m'a cloué le bec ce con. Son rythme, son vocabulaire et son imagination m'ont remise à ma place. J'étais un génie, d'accord, mais pas sur le tchat. Pas en improvisation pure à toutes les lignes, sur quatre conversations simultanées. Kaiser avait des années de gen derrière lui. Mais quand même. Je me suis trouvée à deux clics de lui balancer mon numéro de téléphone et de l'inviter chez moi, pour voir. Pour goûter. Mais c'était hors de question. Merci Totor. A défaut je suis devenue copine avec ses amis trasheurs. Des freestylers implacables comme lui. J'ai failli distribuer mon e-mail et ma photo tous azimuts, à ceux qui les réclamaient, mais non. J'ai réappris la camaraderie homme femme, comme à la Fac. Comme avant. Et c'était décidé : Rebelle78 resterait une entité strictement virtuelle.

De son côté, Estelle Renon (c'était moi aussi) aimait Ludovic, si l'on peut dire. A chaque putain de seconde je pensais à cette autre vie possible que tant de rumeurs et de soupçons avaient rendue chimérique. J'essayais de me changer les idées en tapant /whois BRIAN_LE_BOGOSS, mais alors c'était pire : le pseudonyme BRIAN_LE_BOGOSS n'existe pas. Argh. C'était mal barré pour le grand amour. Il n'y avait pas à chier d'autre

part, mon trash était ridicule comparé à celui des maîtres du genre. J'ai donc pris le créneau de l'habituée cynique à mort mais paisible, posée, et finalement sympathique, pince sans rire, n'écrivant jamais pour rien. Le genre que j'aurais pu rêver d'être dans la vie réelle, si j'en avais une. J'étais l'ennemie des kiss, des informations personnelles et de la cyberdrague, et la vache. Je suis devenue populaire, régulièrement voice. On appelle voice cette distinction accordée aux tchatteurs invétérés dont le comportement était exemplaire. Une espèce de récompense qui vous tombait dessus quand l'op vous trouvait bon, et qui faisait baver les new-bies.

Ce nouveau jeu m'a stimulée pour mon roman. Que tu le croies ou non. Il te suffit d'imaginer des échanges de haut niveau entre Rebelle78 et des tchatteurs plus vifs encore tous sexes confondus, sous le regard envieux des blaireaux. Bon. Après une tranche de déconnade, il fallait que je ferme Internet Explorer et que je ponde un paragraphe définitif. Prouver que dans les affaires sérieuses j'étais imbattable. Ensuite je revenais sur le gen pour y déverser mon génie en bouteille, totalement régénérée par l'écriture. Ce manège a été productif, je le jure, le temps que je m'intègre au salon. J'ai révisé mon jugement. Ce chan était bondé de gens bien. Comme toutes les communautés ouvertes. Trois semaines pleines, cela dura. Après quoi j'ai voulu lever le pied. Parce que tout de même : c'étaient des gens bien, mais ça devenait une drogue. Je ne pouvais plus me pieuter avant de les avoir kissés un par un, une vraie malade du virtuel. Pire qu'Emilie : connectée non-stop, de huit heures à deux heures du matin, guettant l'arrivée des users que j'aimais, déplorant secrètement leur départ, et fixant le vide cybernétique entre-temps. Au bout de trois semaines, mon livre a commencé à me sortir par les yeux. A me foutre la nausée. A me déprimer plus que les rubriques d'aide de Windows. Il a fallu réagir.

J'ai arrêté net. Le jour où j'ai arrêté net, comme par hasard – laisse-moi penser que c'était un hasard – j'ai reçu un mail de Ludovic. Je ne l'ai pas ouvert de suite, j'ai d'abord accompagné ma fille à l'école. Elle pétait le feu. Cette espèce de petite surdouée savait me faire rire. Même sans ça, j'avais envie de rire de tout. Il faisait bon. C'était l'été. L'effet Ludo s'étendait à présent jusqu'à son adresse mail en sur-gras, à côté de la petite enveloppe jaune. J'ai eu comme l'impression de commencer à vivre. Comme tous les matins, mais en plus intense. Et donc en rentrant je me suis ruée sur Outlook Express. Il était neuf heures.

Ludo m'envoyait une nouvelle en fichier joint, le seul texte qu'il ait jamais achevé. Il s'était donc piqué d'écrire autrefois. Il n'arrêterait donc jamais de me surprendre. J'ai repensé aux avertissements de Totor, et je me suis dit O.K.. Se méfier vraiment. Ludovic se défonçait en huit pour me revoir et éventuellement me tuer comme il avait éventuellement tué les deux autres. J'étais comme tout le monde : les écrivains, même

amateurs, même ratés, même nuls, m'attiraient. De ce fait la part la plus rationnelle de mon cerveau, qui devinait une inoffensive fumisterie darroutienne, crevait de mordre à l'appât Ludo et d'attraper le meilleur de la vie au vol. L'autre partie prenait Totor au sérieux et refusait d'alimenter les faits divers en tant qu'écervelée piégée à mort sur Internet. Sur ce, je recopie le début de sa nouvelle. Ca commence au prochain paragraphe. C'est parti, je cite texto sans commentaire :

Il était absurde de vouloir qu'une idée ridicule, appliquée serait bonne. Elle en a tant dit qu'elle est abrutie maintenant, et quand elle se lèvera, il lui fera la fête. Une dernière fois, parce qu'il a compris, mais ça s'arrêtera là.

A travers une baie, à ce moment précis, l'hiver tombe d'un bleu royal et s'arrête. Nicole se lève, et choisit d'être belle. C'est un ourlet de chemise, à la naissance des genoux ; il ne faut pas lui dire. Elle comprend, par un simple miracle, qu'elle est miraculeuse, qu'on lui sert un café, elle puise du charme dans le bol, manifestement elle aime être là. Il ne veut pas la quitter des yeux, qu'elle soit chez lui jusqu'au bout. Qu'elle aille dans la salle de bains par exemple, mais sans oser rien toucher. Il rêve d'être seul, loin des objets qu'il connaît, dans un endroit qu'il connaîtrait bien. Malgré lui la vie serait difficile.

Très ennuyé, il doit l'obliger à se dépêcher de sortir et, comme il l'avait craint, elle sort en vapeur, en riant, réveillée par l'eau chaude, flétrie d'une odeur humiliante qu'il n'aurait jamais inventée. Il met des mots qu'elle n'attendait pas par dessus ces horreurs et la tue.

J'ai fini de citer. Allô mon lecteur à moi. Tu peux revenir. J'ai lu les trois pages et demie. Je les ai relues. En gros ça racontait l'histoire d'un écrivain débutant qui lourdaît sa compagne pour pouvoir écrire. Schéma classique. Pour mon prince charmant l'écriture était forcément une souffrance, avec zéro plaisir à la clé, à aucun moment, ni pour lui ni pour son lecteur, il n'y avait pas de raison, bref un truc de forçat torturé, un ratage obligatoire. Je cite encore : Quand son échec aura trois cent pages, on dira qu'il voulait être salutaire, puis il change de trottoir, une fois pour rien. Fin de citation, et en gros c'était un fieffé misogyne, qui se détestait lui-même, qui détestait écrire et qui haïssait l'idée de ne pas écrire, et qui finalement en avait pris son parti. Pourquoi pas, mais c'eût eut mieux passé s'il l'avait écrit de façon compréhensible. Il refusait tout simplement de se faire comprendre. Genre Tout a été dit. Pour changer, je me suis trouvée sur le cul. Son emballement pour moi devenait limpide, voire ordinaire.

Dépourvu de talent, il comptait réussir sur mon dos une grande carrière de mécène. Même s'il fallait pour cela investir à perte et au passage m'arracher à ma sangsue de mère. Il incarnait mon rêve le plus inavouable à l'époque. Il devait le savoir, et c'était réciproque, je le savais maintenant. J'étais mortellement tentée de l'appeler. Viens me chercher.

Je n'ai fait que t'attendre.

C'est pourquoi il devenait urgent de choper Totor. Je suis allée sur Wanadoo en passant par le navigateur. Je me suis appelée Telle-Quelle, parce que je n'avais pas le choix. Si Totor était là ce serait sous une autre identité, et je pourrais toujours le whoiser, comme je l'avais fait sans relâche, en vain. C'était à lui de venir à moi. Telle-Quelle était déjà pris, putain de merde. Elle était là, l'usurpatrice enfoirée de sa race. Je me suis appelée Bidule, le pseudo était disponible. J'ai pu entrer sur le #25-30ans. Totor n'était pas là. Totor n'était jamais revenu. Ne reviendrait pas. Je commençais à l'admettre. Mais j'avais une pétasse à confondre. Un de mes trasheurs favoris, Marshall-Duke était là, une sorte de Bukowski du 25-30ans, qui traitait le tchat comme je prenais l'écriture : no no limit, there's no no limit. Ce jour là il avait décidé d'être correct. Décevant, mais très au-dessus des autres quand même.

Marshall-Duke > tu sais

Marshall-Duke > une fille qui fait pas à manger

Marshall-Duke > ni la vaisselle

Marshall-Duke > ni le ménage

Marshall-Duke > ni les courses

Marshall-Duke > j'appelle ça une poupée gonflable

Plume`_ a fait lol marshall. Une réplique moins obligeante et plus sophistiquée a fusé dans ma tête, mais je l'ai gardée pour moi. Je n'étais pas là pour trasher. J'ai whoisé Telle-Quelle. Elle était sous java. J'ai noté son ip. Dès que j'aurais fini de la démolir, un administrateur du tchat Wanadoo décrypterait ces chiffres pour débouler droit sur son PC.

Marshall-Duke > et si la poupée gonflable passe son temps sur le tchat

Marshall-Duke > tain

Marshall-Duke > ça devient un pneu

Marshall-Duke > je sais

Marshall-Duke > que j'ai une bonne teub bien LARGE

Marshall-Duke > MAIS JE SUIS PAS UN MUTANNNNNNNT

Plume`_ a fait mdr duke et bref j'ai lâché le gen sans regret pour cliquer sur mon usurpatrice. J'ai mis le pv en plein écran. J'ai soufflé un bon coup.

Bidule > tu t'amuses bien Emilie ?

Telle-Quelle > tu te goures de pétasse, bidule

Evidemment. Il était dix heures trente. Troisième tasse de café. Féroce envie de fumer une ci-ga-rette. Décharge continue de honte et de haine de moi. Mais je devais le faire. J'y suis allée cash.

Bidule > lâche mon pseudo ou dégage de ce chan

Telle-Quelle > Oh merde

Telle-Quelle > alors c'est Estelle Renon que voilà

Telle-Quelle > mère indigne

Bidule > psychopathe

Telle-Quelle > écrivain imaginaire

Telle-Quelle > à 28 berges cramponnée à ses géniteurs incompetents

Telle-Quelle > et ki va cesser tout de suite de racoler les adultes en rut si elle veut pas s'attirer de plus sérieux ennuis que ses gros pb psychologiques

Bidule > dégage de là Emilie

Telle-Quelle > pardon j'y suis j'y reste, c'est pas chez toi Wanadoo

Telle-Quelle > tu n'as plus d'amis ici, au fait

Bidule > mes amis t'emmerdent

Telle-Quelle > grâce à moi tous les mecs du coin, baisables ou pas, savent ce que tu leur veux

Bidule > T'es ki sombre connasse

Telle-Quelle > ta mauvaise conscience, triste abrutie

Bidule > EMILIE c'est quoi le but de ton petit jeu merde

Telle-Quelle > c'est pas un jeu, c'est une histoire très simple

Bidule > ah oué

Telle-Quelle > tel que c'est parti tu vas rencontrer ton prince charmant...les mains tremblantes...le cœur fou...avec des rêves de passion, d'accomplissement, de vrai mamour...et ce sera MOI

Bidule > quand tu veux

Telle-Quelle > je savais que t'étais candidate au suicide

Telle-Quelle > mais quand on sera dans la même pièce...toi et moi...

Telle-Quelle > tu auras tout d'un coup envie de vivre...

Bidule > Emilie je pisse de rire par pitié

Telle-Quelle > tu mendieras la permission de vivre une heure, une minute, une seconde...

Telle-Quelle > et couic

Telle-Quelle a quitté le tchat. Quit. (Voilà)

O.K..

J'ai ri jaune. Je me suis trouvée sincèrement con. Mais il fallait que je fasse ce que je venais de faire. Une chose était sûre. Si mon tueur existait, je venais de faire sa connaissance. Il n'avait pas peur de se faire prendre en flagrant délit d'usurpation. Il m'attendait. Pour m'annoncer que personne ne voudrait me croiser dans le monde réel, à part lui. Et bien, venant d'un tueur, le moins qu'on puisse dire est que ça ne tenait pas

debout. A moins que son objectif fût celui-là justement. Que je quitte le réseau. Ca ne faisait pas de lui un tueur, mais un lamentable empêcheur de tchatter tranquille. Rien de plus. Sauf que, peut-être, il ne reculerait devant rien. Mais je pouvais bien revenir sur Tiscali par exemple, ou sur Yahoo, ou sur msn, voire sur Caramail, il s'en remettrait. Pourquoi ne voulait-il pas de moi sur le chan ? Pour me détourner de quelqu'un ? De quelque chose ? Comment le savoir ? Avais-je besoin de le savoir ? Et si j'en restais là ? Si j'arrêtais de fuir ma réalité ? Oui mais comment ? Totor y est allé en douceur, certes, mais il voulait aboutir au même résultat que mon clone : que je m'abstienne à jamais de toucher qui que ce soit sur Wanadoo. Nous avons là une indéniable communauté de desseins. Alors Totor égale Telle-Quelle ? Egale Emilie, ou quoi ? Emilie égale assassin de deux dames ? Stop. Autre possibilité: Totor égale Ludovic ? Emilie égale Ludovic ? J'ai dit stop.

Zapper Ludo. Saigner Emilie puis passer à autre chose. Et ensuite ? Pour Ludo c'était fait. Mon prince charmant n'aurait plus jamais de mes nouvelles. Sauf dans le Monde des Livres. Mais Emilie allait tout nier en bloc. Je n'aurais jamais le mot de la fin. Je récolterais une nouvelle fournée de sarcasmes sur mon indémodable cyberdépendance et peut-être même une invitation à contacter SERIAL-DREAMER. De même qu'on voulait me virer de mon nouveau chan fétiche, elle voulait me voir rappliquer sur le sien, pour des raisons qui m'échappaient. Beaucoup de choses m'échappaient. Dans mon désarroi je suis allée voir l'opette en poste.

<Bidule> je viens de recevoir des menaces de mort en privé et j'ai noté son ip

<Bidule> on peut faire quoi contre lui ?

<opa-line> en privé on ne peut rien faire

<opa-line> mets le en ignore

<Bidule> vous pouvez pas le tracer ?

<opa-line> on trace pas qqun comme ça

<opa-line> fo déjà q le mec te connaisse...

<Bidule> il connaît mon prénom, mon nom, mon asv, mon boulot, ma situation familiale, mon présent, mon passé

<opa-line> et tu le connais toi?

<Bidule> non justement mais j'ai son ip

<opa-line> ben il te connaît pas forcément

Une conne. Encore une gentille sottise à qui l'on avait fourgué un pass de shérif parce que les users valables respectaient violemment la liberté d'expression. Espèce d'incapable. Je me suis levée et j'ai été chercher l'improbable paquet de clopes planqué sous mon lit, ou la tige égarée, ou juste un mégot. Rien. Je me suis rassise. L'opette avait tapé deux lignes exemplaires de sa pétasserie.

<opa-line> il t'a peut-etre déjà eue en pv mais ça veut pas dire q'il te connaît

<opa-line> surtout si tu évites de donner ton adresse, ton vrai nom et ton tel fixe aux inconnus ;-)

<Bidule> mais ça peut très bien être kkun que j'ai déjà rencontré, voire une connaissance hors irc...

<opa-line> dans ce cas sa ne ressort plus du tchat

<Bidule> vous pouvez pas analyser son ip pour m'aider à savoir lekel de mes contacts c'est ?????

<opa-line> on ne peut pas poursuivre tous ceux qi racontent des coneries en pv non

<Bidule> il m'a dit qu'il s'arrangeait pour me rencontrer en live, et qu'il allait me faire la peau

<opa-line> t'as rdv avec lui ?

Mais quelle espèce de relou. Je l'ai joué patiente. Elle avait oublié de brancher son cerveau sur son terminal, ce n'était pas si grave. Ce genre d'étourderie arrivait à tout le monde. Certains la cultivaient soigneusement.

<Bidule> NON

<Bidule> mais à l'en croire, g pas intérêt à accepter de rdv parce que je tomberai à coup sûr sur lui

<opa-line> arf

<Bidule> parce qu'il a fait courir des bruits dissuasifs sur moi dans tout le réseau

<Bidule> et apparemment je serais pas sa première victime, il a déjà tué 2 nanas

<opa-line> bidule...

<Bidule> oui?!

<opa-line> non rien lol

<opa-line> y a des gens qi s'ennuient fermes dans la vie, tu vois ?

<opa-line> ...

<Bidule> je me demandais à kelle ligne du pv tu te foutrais de ma gueule

<opa-line> kes q tu veux q je te dise

<opa-line> t'es peut-etre aussi en train de me raconter n'importe quoi ;-)

<opa-line> ça m'empêche pas de t'aider

<Bidule> tu m'aides à la folie, @opa-line...

<opa-line> bidule 2 meurtres sur le rézo sa se sorait, non ?

<opa-line> o mieux c un bouffon ki t'as papoté 2 ou 3 fois, o pire c 1 de tes connaissances réelles et tu dois gérer sa com n'importe quel pb réel

<opa-line> on peut pas s'appuyer sur dé menaces en pv pour se mettre à tracer les users

<opa-line> idem pour les insultes, les rumeurs, les usurpations d'identité

<opa-line> et tous les délires q bcp se tapent derrière leur écran

<opa-line> maintenant s'il t'embete tro, tu peux le mettre en ignore ;-)

On ne pouvait pas mieux tourner en rond. Pauvre naze d'opette débutante. J'ai fermé le pv avant qu'elle ne me conseille de prendre mes distances avec le tchat. J'en avais autant à son service. Il était quatre heures et moi j'étais pieds nus. J'ai fait Alt F4. J'ai mis l'ordinateur en veille. Je suis allée mettre les baskets de ma mère. Dans la chambre de mes parents il y avait un miroir en pied. Je me suis regardée en face.

Les aléas de la génétique avaient fait de moi un canon. Ovale de madone, nez mutin, bouche bien ourlée, chevelure magnifique, le tout façon Lavoie première jeunesse. Corpulence athlétique et longiligne, à la Renon. Merveilleuses petites formes attendues là, là, là, là et là, merci la maternité. Mon amour des légumes et du poisson, ainsi que mon goût compulsif pour le jogging ont fortement sauvé ce patrimoine. Mais il y avait plus fort, au niveau de l'esprit. Mon enfance me rendit hyper-sensible et lucide. Ma bibliothécaire de mère fit de moi un être de culture et de créativité. Mon imagination créatrice me porta vite à la sensualité la plus torride. Emilie Darroul pensait que j'avais tout pour plaire. Mais je n'avais rien à foutre de plaire. Dans le fond, je veux dire.

Je voulais créer.

Il était quatre heures dix. Manon allait me maudire. J'ai marché au pas de charge en mettant le turbo dans mon introspection. Pour un Baudelaire, il y avait eu des milliers de clochards érudits. Pour un Byron, la terre a supporté des millions d'esthètes pédophiles, j'en savais quelque chose. Pour un Van Gogh, on pouvait recenser des immeubles entiers de dessinateurs au crayon de cire, en pension complète dans tous les HP d'Europe. Combien de camés improductifs pour un Rimbaud ? Combien de larves définitives pour un artiste accompli ? C'était le moment idéal pour me ressaisir, avant que le temps ne fasse de moi une Rmiste alcoolique, infligeant des extraits de romans pas finis à ses amants de passage. Il n'y avait pas de destin. Il n'y avait que nos actes. Dixit John Connor incarné par Edward Furlong dans Terminator II. Voilà. J'en étais réduite à me bourrer la tête de clichés américains pour m'en sortir. Qu'à cela ne tienne, j'ai senti que l'autosuggestion marcherait cette fois. Et ça a marché.

Deuxième Partie

Dix

/Whois BRIAN_LE_BOGOSS

BRIAN_LE_BOGOSS est Missile@1478589747.net

BRIAN_LE_BOGOSS est sur #!playst2!

La vache.

Il était neuf heures du matin, deux semaines après la fin du chapitre neuf. Je venais de lâcher Manon à la grille de l'école. Sur le chemin du retour, j'avais ruminé une altercation vieille de dix heures avec ma mère. Le genre de dispute qu'elle organisait tous les six mois, lorsqu'elle se sentait d'attaque et que de mon côté j'avais baissé ma garde. Tout allait bien pour moi. J'étais sur les rails. Je commençais une troisième semaine sans tchat. Je venais de pondre la cent-vingt-quatrième page de mon premier roman. Seulement comme une conne je m'en étais vantée à table. C'est super, a dit ma mère, une fois délivrée tu pourras prendre d'assaut le monde du travail. J'ai dit Pas sûr, et on a parlé d'autre chose.

Sinon, a-t-elle repris plus tard, en tête à tête avec moi, assise sur mon lit superposé et moi sur ma chaise. Sinon je t'offre les séances de psychanalyse qu'ON t'avait prescrites. Si jamais tu trouves que l'écriture ne t'aide pas. J'ai pris la mouche. Je sais ce que j'ai à faire, ai-je répondu, ça prend du temps, mais je n'avais pas demandé à me faire tripoter à l'âge où je croyais sortir tout droit d'une rose. Tu t'es expliqué avec Lui a-t-elle soupiré gentiment, très gentiment. Tu sais qu'il y a prescription. Tu admets que, même s'il t'a perturbée, il n'est pas condamnable sur le plan pénal. Tu as pris le temps de voir les choses en face. Si jamais ces premiers éclaircissements s'avèrent insuffisants, mets la vitesse supérieure, prends le taureau par les cornes. Consulte. Parce que bon. Je sais ce que j'ai à faire ai-je répété.

Les nœuds psychologiques, a-t-elle continué, c'est comme les maladies du corps, les médecins de l'âme savent les défaire. Elle n'avait rien compris, donc. Elle ne me connaissait toujours pas. Te lamenter sur ton sort, a-t-elle conclu en experte, ne t'avance à rien. J'avance si je veux, ai-je fixé. Et si j'ai envie je stagne. J'en ai ras la soucoupe de ces slogans yankees. Avancer vers où ? As-tu l'impression d'avancer vers autre chose que la mort ? Et si moi je préfère creuser ? Si je préfère m'asseoir dans un coin pour comprendre ? Que ça ne se fasse pas aux détriments de ta fille, m'a-t-elle agressé. Je peux te décharger de l'autorité parentale si tu préfères. Ca te permettra de suivre ton chemin, ta légende personnelle ou je ne sais quoi, sans abîmer Manon de trop. Je n'ai rien répondu.

Qu'est-ce que tu veux répondre à ça. Quelqu'un doit prendre soin de cette petite, a-t-elle martelé, qu'est-ce que tu en penses ? J'ai failli lui rappeler que Rousseau avait placé ses moutards à l'hospice des enfants trouvés. Mais elle ne m'aurait pas fait de cadeau. Elle pétait vraiment la forme.

J'ai tout admis. Tous ses reproches. Tout ce que tu souhaiterais me dire à coup de pinces électriques sur les tétons depuis quelques pages. Elle m'a fait un listing de démarches qu'elle ferait volontiers à ma place, à quoi j'ai répondu OUI, c'est justement ce que je comptais faire. Merci, pardon, je sais bien, c'est clair. Tu as raison, tout à fait. A la fin j'ai chialé. Pour qu'elle me laisse tranquille. Ca m'a fait du bien. Elle est partie ravie, en prophétisant : On s'en sortira. Au réveil aujourd'hui, j'ai réalisé que les effets de cette pénible discussion ne s'étaient pas dissipés.

En clair, par son bavardage, Renon mère venait de foutre en l'air deux putain de semaines de travail acharné, serein, productif, sans tchat, sur mon livre et sur moi-même. Il était neuf heures du matin et j'avais envie de mourir. Soit je me bourrais la gueule, soit je m'achetais des clopes et des feuilles, et j'appelais mon frère pour qu'il m'apporte un bout de shit. Soit je faisais les deux. Les trois. La nicotine pure en prime. Je n'avais aucune envie d'écrire. Mon instinct de survie m'a recommandé d'aller plutôt voir la tête du gen. Sans tchatter. Juste voir de quelle nasse j'avais réussi à me dégager. Je me suis appelée Azertynrjihr. Pour le meilleur et pour le pire, l'écran n'était qu'une obscène incitation au trash. Il n'y avait pas d'op.

<maxell> yessssssssssssssss

<macha> y du monde du 76

<eglantine77> solal77

<Plume`_> supeeeeeer

DyNo entre dans le salon

<_steevie_59> bonne journée a toute et a tous

VirginieToutEnBloc entre dans le salon

G_plusdepseudo entre dans le salon

<Tyanopv> bonne journée steevie

Mamoud_30ans entre dans le salon

<Tyanopv> miciiii

<Pasta> on ne s'occupe pas Lyss, on dort

Cool- a quitté le chat (Read error: Broken pipe)

<LYSS> bye steevie

<un_allemand_du_91> BELLES ALLEMANDES TAPER 1

Dead_or_alive a quitté le chat (Quit: Voila)

ANGEL_ entre dans le salon

<Tyanopv> 2
<tom_28a_82> moi aussi moiaussi moi aussi
farid_for_li-bertine_lyon a quitté le chat (Ping timeout)
<Pasta> ZzZzZzZzZzZzZ
<Viper> 3
<_steevie_59> bye tyanopv
<FENDER> bon on parle de koi ici
<petit_jean> 2
<petit_jean> 3
c_pas_mouaaa entre dans le salon
<petit_jean> 1
<pillu> 2 charment mec pour vous servir
<LYSS> ok pasta ben tu fou koi la
<_steevie_59> tu est charmante merci
<petit_jean> 4
<petit_jean> 1
<petit_jean> 2
<petit_jean> 3
le_pompier_libido_X entre dans le salon
<LYSS> ici c pour parler pas pour dormir
<Tyanopv> miciiiiiiii steevie mais je suis blonde mdrrr
<Pasta> je somnole sur mon clavier
<petit_jean> nous irons au bois
candy a quitté le chat (Quit: Voila)
<petit_jean> 4
<petit_jean> 5
<petit_jean> 6
Luc28 entre dans le salon
Ben_10 sort du salon
<Tyanopv> cueillir des cerises
<petit_jean> ceuillir des cerises
<tom_28a_82> vive les blondes
stylet entre dans le salon
UnMecCool a quitté le chat (Quit:)
<petit_jean> 7
<petit_jean> 8
<Pasta> accessoirement je drague

<tom_28a_82> l
<petit_jean> 9
<tom_28a_82> o
<tom_28a_82> n
<Viper> cueillir des blondes
<tom_28a_82> d
<LYSS> dans mon panier neuf
evaeva a quitté le chat (Ping timeout)
<Pasta> ça marche pas
<_steevie_59> non un grand pardon a toute les blonde
<petit_jean> ton mon panier neuf

Etc.

Etc.

J'ai donc tapé /Whois BRIAN_LE_BOGOSS
BRIAN_LE_BOGOSS est Missile@1478589747.net
BRIAN_LE_BOGOSS est sur #!playst2!

J'ai cliqué sur #!playst2! pour me retrouver sur un salon riquiqui de quinze personnes, où tout le monde m'a dit Salut Azertynrjihr, y compris Julien, alias Brian. Je me suis fendue d'un salut global. Rendue là, je n'ai pas trop su quoi faire. Accoster Julien peut-être, sous une fausse identité. Lui donner rendez-vous. Me le taper dans le noir et disparaître avant même qu'il ait eu le temps d'enlever sa capote. Me placer définitivement en dessous de tout, en somme, juste après les sermons de ma mère. Pas bon. Trouver autre chose. J'ai fermé le salon des 25-30ans. J'ai tapé /nick Emilie__ pour changer de pseudo. Trois garçons sont venus en pv. Ils n'étaient pas plus avides que moi de parler jeux vidéo, mais je ne voulais pas d'embrouilles. Je les ai poliment éconduits. Julien n'a pas bougé du gen. Le cœur battant, j'ai tapé /nick Bidule. Rien. /nick Estelle-. Rien du tout. Je n'avais pas la moindre idée de ce que j'allais faire. /nick Totor.

BRIAN_LE_BOGOSS > Totor arrete d m suivres a la trasse névrozer dmé 2 kouilles
Totor > on se connaît Brian ?

Il ne m'a pas répondu. En revanche il a monopolisé progressivement le salon général. Son bagou m'a bouleversée une fois de plus. M'a donné l'impression que la playstation 2 serait la solution à tous mes problèmes. J'ai cru qu'il m'avait mise en ignore, et j'en ai pris mon parti, mais c'est alors que la fenêtre des messages privés a affiché le chiffre 1. J'ai cliqué.

BRIAN_LE_BOGOSS > jlé touché 1 foi ta cops tva pas en fer 1 clinton gate

J'ai défini ma stratégie en vitesse. Je me suis sentie sereine, tout à coup. Lui aussi d'une certaine manière, puisqu'il continuait à vanter ses jeux préférés en public. Tout ça n'était qu'un jeu. J'ai appliqué ma stratégie en vitesse.

Totor > 1 seule fois t vraiment sur ?

BRIAN_LE_BOSS > mec elle me pérais ke jrecomencéré pas

BRIAN_LE_BOSS > jlé viré avant ktu vienne me fer ieche avec ta jalousit c bon la

BRIAN_LE_BOSS > jve pas revenir sur la kestion jrepect té sentimans mé lé filles de ce genre spa pour les gas comme moi

Totor > c koi son genre ?

BRIAN_LE_BOSS > ptin tu formate ta tete 1 foi sur 2 copin

BRIAN_LE_BOSS > ta tjs pa serner ta meuf ?

Totor > je crois qu'elle continue dans mon dos

Totor > je veux savoir avec qui

BRIAN_LE_BOSS > c le tchat ki veux sa monga arrete de te rendre malade et trouves té femmes dan la real life

Totor > je t'ai dit ce que j'allais lui faire si elle recommençait ?

BRIAN_LE_BOSS > tu pe pa l'empechais de tchatté tank elle vie pas ché toi jsait de koi jcoz

Totor > ça ne me dérange pas qu'elle tchatte

BRIAN_LE_BOSS > oué mé tu te leure elle tchatte pa cens forniqué derrièrs sa tu lsé

BRIAN_LE_BOSS > c son choix dayeur meme si de mon pions de vu sa put

Totor > mais souviens-toi de ce que je t'ai dit

Totor > de TOUT ce que je t'ai dit

BRIAN_LE_BOSS > oué ?

BRIAN_LE_BOSS > tu mfé gracemant goleri mec

Totor > dis-moi ce que tu penses de tout ça ?

BRIAN_LE_BOSS > mdr

BRIAN_LE_BOSS > jpense ke g loggé tout tes dials

BRIAN_LE_BOSS > av tout tes ip et tout té pseudos merdik

BRIAN_LE_BOSS > surtout ceut ou tu tfais passé pour elle

BRIAN_LE_BOSS > sil arive koi ke se soi a estel Wanadoo te la mettra profons juska la garde monga

Onze

Terminé.

J'ai fait Alt F4. J'ai fait Démarrer - Arrêter - Que voulez-vous faire - Arrêter l'ordinateur nom de Dieu. O.K. J'ai débranché le conglomérat de tri-prises. Je suis sortie de ma chambre. J'avais très mal à la tête. Tout ça était tellement. Virtuel. Il était dix heures trente. J'ai appelé Emilie, sans trop savoir ce que j'allais lui faire. Sa voix était normale. Très pêchue néanmoins. On était mardi. J'ai demandé un rendez-vous pour m'inscrire à sa putain d'agence, à Saint-Lazare. Son créneau serait le mien. Elle m'a répondu N'importe. Viens tout de suite si tu peux. J'y suis allée. Ma migraine a disparu. Il faisait chaud juste ce qu'il fallait. Dans Paris, les gars se sont retournés sur mon passage. C'était de bons morceaux. Ca m'a changée des mères de famille, des institutrices et des retraités en vadrouille sur la route de l'école, qui m'inspiraient tant de pages sur la vacuité des espaces suburbains.

C'était une bonne idée de venir à l'agence. J'ai cru revivre. Entamer un nouveau cycle. Spontanément j'ai pensé à mon Ludovic. Le plan était chouette : une dizaine de missions, un CDI alimentaire au bout du compte, pour entrer dans sa vie par la grande porte. Je l'appellerais dès ce soir, mon premier contrat en poche, histoire de ne pas me faire oublier. Quand ce serait fini entre nous, le plus tard possible, je tiendrais le sujet de mon premier roman d'amour. La vie était bien faite. Le reste était virtuel, nul et non avenu.

Emilie n'avait pas l'air d'aller bien, avec de vraies valoches violaces sous les yeux. Elle avait encore perdu du poids. Plus triste que jamais, speed. Par-dessus ça, une voix posée, claire, dynamique, qui faisait peine à entendre dans cette bouche amère. J'ai bredouillé un compliment sur son air abattu, mais elle m'a traînée illico au bout d'un couloir jaune, où trônait un terminal monstrueux, genre tank soviétique, où j'allais faire les tests. J'ai tapé quarante-trois mots à la minute. Un record. Elle m'a fait grâce des tests de français. J'ai fait péter les stats en anglais. Elle a blêmi un peu, comme si elle réalisait enfin à qui elle avait à faire : Excellent tout ça. Sur Excel c'était moins bon, mais j'en savais assez pour progresser au fil des missions. Bon, elle venait de fourguer la dernière mission qui aurait pu m'aller. Elle m'appellerait bien sûr au moindre premier semblant de petite aubaine (sic). Je t'invite au resto ce midi, a-t-elle conclu. Pour moi tout était parfait. J'étais sur les rails. En attendant midi j'ai traîné à la Fnac.

Maintenant nous étions au restaurant-bar. Tête-à-tête au fond de la salle, loin de la bonne lumière du jour. Elle a fait craquer ses doigts, le visage impassible et l'œil morne.

Je l'ai soupçonnée de faire une crise de jalousie rentrée. Je la connaissais bien. Elle faisait des complexes à mon égard, mais jamais les mêmes et ça avait le don de me rendre parano. En ce moment, outre que j'exerçais le métier de ses rêves, je faisais huit ans de moins que notre âge. Je n'avais aucune idée de ce que c'était que le stress. Je dormais jusqu'à plus sommeil. Depuis que j'avais cessé les plans cul, je ne voyais personne en dehors de ma famille. Un bonheur incomparable. C'était mon idéal depuis mes treize ans : envoyer chier le monde entier, et par la force des choses, j'y étais parvenue. Emilie me ressemblait un peu. Peut-être plus qu'elle ne voulait l'admettre. Du coup sa vie, qui personnellement m'aurait poussée au suicide après deux jours de taf, la tuait lentement.

Alors as-tu résolu ton énigme virtuelle ? m'a-t-elle demandé en savourant sa première cigarette du midi. Encore cette voix super pimpante. J'ai dévisagé les clients. Tout le monde était naze, au bout du rouleau. Certaines personnes avaient les yeux rouges, pour d'autres c'était les pommettes, et tous avaient des rides d'amertume, de dégoût et semblaient vraiment, vraiment au bout du rouleau. Seulement quelque chose de vivant tremblait encore dans leurs yeux, ce qui me portait à penser que des vacances bien organisées les remettraient à bloc. Emilie c'était autre chose. Au mieux elle pleurait tous les soirs. Au pire je ne savais pas. Je jette l'éponge, ai-je dit en cessant de scruter les visages. Tu n'as pas le moindre petit bout de piste ? a-t-elle demandé gaiement. J'ai fait un grand sourire au menu : On dirait que ça t'intéresse. Je m'intéresse à toi, m'a-t-elle taquinée. Je vais bien, ai-je menti en lorgnant sur son paquet de clopes. Je suis sortie de chez moi, je viens de passer des tests, ça signifie quoi ? Que tu te fiches pas mal de savoir qui était Totor a-t-elle ri.

On a ri ensemble, comme si le pire était à présent derrière nous.

Ceci étant bien clair, ai-je repris en baissant la voix comme une idiote, la seule conclusion rationnelle, c'est que tu étais Totor. Ce qui relève du délire, je le reconnais et d'ailleurs je profite de cette entrevue sympa pour te faire mes excuses. Et toute autre conclusion serait irrationnelle à ton sens ? a-t-elle demandé. Une espèce de fashion victim campagnarde a posé son ventre sur mon nez pour dire Salut Emilie. Emilie : Bonjour ma grosse, je vais prendre le jambon, et tu as choisi Estelle ? Une salade niçoise, ai-je improvisé. Emilie : Il y a plein d'autres salades super sympas sur la carte.

Et toi, ai-je coupé court. Comment ça va. Mal, a-t-elle fait en riant plus fort avec un visage qui pleure, genre très mauvaise conscience. Très mal. J'ai craint le pire mais je me suis esclaffée pour l'accompagner. Je suis amoureuse a-t-elle dit. Super, ai-je fait. Elle : Je ne sais pas. Je me sens seule au monde, aimer fait un mal de chien. Raconte, l'ai-je soutenue. Elle : Je ne sais plus où j'habite. Hum ai-je répondu. Ca me rappelle quelque chose. Ca me rappelle un paquet d'histoires hors du commun. S'agirait-il cette fois de SERIAL-DREAMER himself ? Elle m'a jeté un regard noir. Je n'ai pas insisté. Ma

mission, ma mission. Ménager la dame. Je prenais vite le pli de la vie active, je trouvais. Je savais qu'il n'était pas pour moi, a-t-elle vagi tout d'un coup. Moi, gentille : Qui ça ?

Regard noir. Re-clope.

J'ai résisté à la tentation de lui en prendre une : Où en êtes-vous donc ? Elle, soufflant délicatement sa délicieuse fumée : je crois que je lui plais. Moi : tu l'as déjà vu ? Elle, vexée : Bien sûr, on organise des soirées entre tchatteurs. Rappelle-toi. Moi : Et tu l'as donc. Huh huh embrassé sur la bouche ? Elle : Je n'ai pas voulu. Moi : Des regrets ? Elle : POURQUOI s'intéresse-t-il à moi ? Moi : Parce qu'il a fait le tour de son cheptel ? Je n'aurais pas du dire ça. Heureusement comme toujours la vérité s'est brisée contre son bouclier auditif anti-douleur : Je me sens tellement grotesque. Je suis à bout. Pourquoi me suis-je laissé avoir ? Je savais qu'il n'était pas pour moi. Elle s'est mise à chialer. Par-dessus la table, j'ai touché sa joue : qu'est-ce que je peux faire ? Estelle, viens sur le site ce soir. Elle a repoussé ma main : Pourquoi refuses-tu de passer nous voir ? Par entêtement, j'ai dit. Elle, écrasant sa clope : T'es chiante. Un bon mot, enfin ! Ne jamais désespérer de ses amis.

Ma mission ma mission.

Les plats sont arrivés. Elle a choisi ce moment pour se moucher jusqu'à la cervelle. Je lui ai proposé de prendre quelques jours de repos et de dormir. Tu sais quoi a-t-elle fait. Tu plairais beaucoup à SERIAL_DREAMER. Il s'appelle Christian. Très joli prénom en effet, ai-je menti. Mais ça ne t'aiderait pas dans ton état. Comment ça mon état ? a-t-elle demandé en regardant son ventre ultra creux. Moi : tu aimes Christian, mais Christian ne t'aime pas. Faudrait peut-être pas que par-dessus le marché je te fasse cocue. Qu'est-ce que tu en penses ? Oh, Estelle, mais ça va pas, je ne suis pas amoureuse de Christian, je te le laisse, non, merci du cadeau. Et je n'aime pas du tout le ton que tu prends dès qu'il s'agit de mes sentiments. Ce n'est pas parce que tu es incapable d'aimer que ceux qui cherchent l'amour sont des débiles mentaux. Je ne suis pas amoureuse de SERIAL-DREAMER, mais de VIIIS. AAAAAH ai-je fait. Je me trompe ou cela fait pourtant plusieurs mois que vous. Que tu le rends dingue. Et tout. Elle : OUI. Mais samedi il a essayé de m'embrasser. Je ne sais plus quoi faire.

Le silence. J'ai refoulé toutes sortes de réactions logiques. J'ai bouffé ma salade. Mes olives noires et mes dés de patate, et mâché longuement ma salade verte. La sauce était bonne. J'ai bu mon eau plate. Réellement j'ai fait ce que j'ai pu. Certaines choses routinières pour certains sont fastidieuses pour d'autres, et inversement. Il n'y avait pas de quoi se moquer. Elle m'a fusillée du regard. A croire qu'elle n'en avait pas après moi, ni après elle, ni même après VIIIS. A la limite cette idylle à cinq centimes d'euros n'était pas en cause. Rien de connu n'était en cause. Elle a fait craquer ses doigts. Elle n'était pas rongée par l'inconvénient d'être née par exemple, ni par l'absurdité de vivre. Non plus. Je

commençais même à penser que son travail de chef d'agence était son meilleur ami. Sa bouée. C'était un bon travail. Je ne savais pas ce qu'elle avait. Viens sur notre site, a-t-elle dit en se balançant doucement d'avant en arrière. Tu comprendras. Ma mission. Je veux un taf sans m'abaisser à chercher. J'ai dit Oui, certainement, j'y verrai plus clair. A quel moment de l'année ce mal inconnu avait-il fondu sur elle ? Qu'est-ce que ça pouvait me foutre ? De toutes façons nous vivions une époque bizarre, de transition. Nous n'étions pas prêts. Pour tout ça. Elle avait mangé un dixième de son jambon, et réduit les patates en bouillie, sans les manger. Elle s'était nourrie de sauce moutarde fluo et de clopes.

A sa demande, je l'ai accompagnée jusqu'à l'agence. Et puisqu'il me restait quelques minutes à tuer, je me suis assise face à elle. Elle a rallumé son ordinateur. Au second coup de clic, une collaboratrice est arrivée : re Emilie, bonjour mademoiselle. Emilie, Sandrine a encore fait l'école buissonnière. Emilie a dit Je sais, en tapotant son clavier. Encore un clic. Collaboratrice : Sous ses airs de martyr, elle pète plus haut que son cul, je propose qu'on ne lui propose plus rien. J'en ai marre des filles à problèmes.

Emilie a rougi.

Elle a cliqué et s'est infléchie pour lire ce que son écran affichait de beau. Elle a souri jusque-là. Je propose que tu règles ce problème avec elle, a-t-elle chantonné. Là, sous mes yeux, elle avait pris deux kilos en trois secondes. Elle a frissonné de joie. Comme si l'écran diffusait de la coke. Elle a fait quelques coups de clics plus désinvoltes en s'ébrouant et en chantonnant Aloooors voyons voir ce que nous avons pour Estelle. Je savais ce que ça voulait dire. VIIS venait d'être gentil sur Outlook Express. Son prochain e-mail serait dévastateur. Je devais d'ores et déjà me préparer à ramasser les morceaux. En attendant elle avait une mission pour moi. Elle connaissait bien l'entreprise, une grosse banque. C'était une mission de deux jours. De la saisie à perte de vue, en équipe avec d'autres débutants. J'ai dit oui et j'ai ramassé les feuilles d'heure. J'étais presque à la bourre.

Finalement j'étais en avance. A quinze heures vingt, je me suis posée une demie-heure chez moi. Comme écran, j'ai choisi la télé. J'ai zappé en pensant à une foule de trucs assez creux, navrants, mais inévitables, comme à me trouver un sac à mains, des chaussures d'été, des tenues strictes à la mode pour passer inaperçue, et des conneries comme ça, à l'infini. Enfin j'ai été cueillir ma cerise à la sortie de l'école. Pendant qu'elle me racontait ses histoires de trafic de pokémons, je l'ai imaginée dans notre piaule à nous. Rien qu'elle et moi. Loin de ma mère. De mon père. De ce putain de lit superposé où seul un nain pouvait tenter une levrette sans se faire mal. J'ai regardé le bon côté des choses : que je me casse ou pas la gueule, cette grande aventure dans le ventre de la société contemporaine serait une mine d'inspiration. A condition que je boucle mon premier livre.

Sinon ma vie serait exactement celle d'Emilie, alors que je n'avais pas la moitié de sa résistance aux assauts répétés du néant quotidien. Respire.

A la maison j'ai fait toute la bouffe à l'avance, et je me suis mise à taper au kilomètre, la peur accrochée au ventre, sans chercher à savoir pourquoi ni qu'est-ce. A coup sûr : j'étais effondrée par la perspective de gâcher sept heures de mes journées pour du fric. Sans commentaire. Avant vingt heures, j'ai pondu quatre pages ravageuses, le meilleur premier jet que j'aie jamais écrit jusque-là, et ce n'était que le début. Ce qui a donné lieu à une espèce de fulgurance : à ce stade de la rédaction, être employée quelque part pouvait être un facteur d'équilibre. Sérieusement. Riche de cette espérance, j'ai fait une pause-famille. Cela faisait longtemps. Il fallait qu'on s'organise pour la garde de Manon. Elle sortait à seize heures trente. Ma mère est allée voir la voisine du dessus. Qui gardait des enfants en cachette de l'Etat. Première nouvelle. Il a bien fallu l'admettre, j'avais les parents les plus épatants au monde.

A vingt heures pile, Emilie m'a appelée. Le Jité, outil de propagande, instructif à mort sur les dessous du pouvoir, baromètre infallible de l'opinion publique, elle ne connaissait plus. Elle s'en contretapait. J'ai pris le sans fil dans ma chambre. Je suis sur mon tchat, s'émoustillait-elle, je t'attends. Et de m'épeler l'url super compliqué, comme s'il en allait du maintien de la température du soleil. Emilie, ai-je couiné. Je ne vais plus sur Wanadoo depuis deux semaines, ne me demande pas de replonger. Ah tu n'y es jamais revenue depuis, a-t-elle reformulé. Non, ai-je confirmé. Pas une seule fois ? a-t-elle répété, même sous un pseudo bidon ? Je ne pense pas, ai-je perdu les pédales. Parce que pourquoi, quelqu'un t'a raconté le contraire ? Mais non pas du tout, a-t-elle chantonné. Alors en quoi ça t'étonne, ai-je fait.

Silence.

Bruits de claviers. Mon estomac s'est enfoncé dans mes poumons, qui sont remontés le long de ma gorge, et le tout s'est brutalement cogné aux parois internes de mon crâne, détruisant tous les nerfs au passage. Mes oreilles ont sifflé. Je suis allée en cuisine avec le sans fil, pour chercher une bière. Au passage j'ai fait un sourire débile à mes parents. Je suis retournée dans ma chambre. Encore des bruits de clavier au téléphone. Ça ne m'étonne pas, a-t-elle fini par dire, ça m'épate. Moi : Tu as beaucoup de mal à me croire je trouve. Elle : Non pourquoi. Je voudrais en faire autant, c'est tout, n'as-tu pas remarqué l'état déplorable dans lequel j'erre à cause du tchat.

Je secouais l'appareil d'une main, et ma bière de l'autre – je tremblais. Elle se payait ma tête. Emilie me pourrissait intentionnellement l'existence, depuis le début de cette histoire. C'était elle. Totor et compagnie. Tueur et consorts. Non c'était pire. Ces connards étaient plusieurs. Ils me tendaient un piège à plusieurs. Par ordre croissant de dangerosité il y avait : Totor, Emilie, puis Telle-Quelle et Ludovic ex aequo jusqu'à preuve

du contraire. C'était un cauchemar. Allez, a-t-elle conclu. Couche-toi le plus tôt possible ce soir. Tu verras que passé le cap du deuxième jour, tu voudras vivre à fond chaque heure, chaque minute, chaque seconde de ton temps libre. Tu prendras vite le rythme. Tu n'auras bientôt plus qu'une envie : te détendre avec moi sur le site de SERIAL.

Jésus Marie Joseph.

Douze

J'avais prémédité d'appeler Ludovic le même soir, en rentrant de l'intérim. Puis j'avais changé d'avis. Pour mieux tailler la route sur Word. Après le coup de fil excentrique d'Emilie, je l'ai appelé quand même, histoire de, vraiment, me changer les idées. On se voit quand, a-t-il attaqué, boosté par le fait que j'aie pris l'initiative. Le week-end prochain, ai-je répondu, le cœur en fête. Parce que tes soirées de mercredi, jeudi et vendredi, a-t-il gentiment raillé, sont déjà prises ? Je travaille la journée, me suis-je vantée. Raison de plus pour te détendre la nuit venue, a-t-il répondu, viens demain. La nuit venue, ai-je répliqué, j'écris mon roman. Quelques secondes de silence à peine. Je me suis rongé un ongle. A défaut de cigarette.

Quelle est la différence entre travailler à ton roman et l'écrire au juste ? s'informa-t-il. Je viens de m'inscrire à Optimintérim St Lazare, ai-je enfin balancé. Lui : ET TON OEUVRE ? Moi : je ne pense qu'à mon œuvre. Mais quand la mauvaise conscience ruine l'inspiration, je n'hésite pas une seconde. Je veux aussi élever ma fille proprement quoi. Lui : Est-ce que tu as lu ma nouvelle ? Affirmatif, ai-je répondu. Lui : Si tu te noies dans la vie active, tu n'écriras que des merdes de ce type. Moi : Pas sûr. De toute façon j'ai une fille à éduquer. Lui : Arrête avec ta fille, au pire tes parents seront toujours là. Moi : Au mieux ils ne sont pas éternels. Lui : tu louperas l'éternité si tu te laisses piéger par des scrupules à la noix.

S'il n'était pas mon tueur en série, j'étais prête à l'épouser de gré ou de force, mais certes pas sans dot. Et à court terme je n'allais pas changer d'avis pour lui plaire. La civilisation ne m'avait pas épargnée : je vivais une époque où le premier devoir des femmes occidentales était de se considérer comme des individus à part entière, non influençables : ma décision de bosser étant prise, je m'y tiendrais. A tout prix. Il fallait voir le prix. Tu me décois a-t-il fait. Je me suis trompé sur toi. Aucun problème, ai-je bouclé. Nous nous sommes engueulés trois heures, on s'est balancé des citations et des vies d'écrivain à la tronche, puis nous lâchâmes l'affaire d'un commun accord. Dieu que je l'aimais. Dieu que la vie était difficile. Il a fallu que je raccroche pour me rappeler la raison exacte, outre mon entêtement de pisseuse, pour laquelle je voulais gagner ma croûte. C'est page 60. Je voulais être digne de lui. J'avais bien fait de l'oublier, cet argument l'aurait fait ricaner comme une hyène cultivée. Qu'il aille se faire foutre au demeurant.

Le lendemain je suis allée à mon nouveau taf. J'ai rencontré mes coéquipiers dans le hall de la banque. Deux minets avec une jeunette, tous étudiants. Ils comptaient se

faire de l'argent de poche. Moi je comptais démarrer en douceur. J'étais la plus vieille, mais je ne faisais pas mon âge. Nickel. La banque remettait ses fichiers à jour. Pendant l'année écoulée, des milliers de clients avaient déménagé, d'autres avaient mal orthographié leur adresse, et des neuneus d'employés avaient rectifié au stylo, sans corriger la base de données. D'autres clients étaient insolvable, aux dires de leur ancien banquier. Untel réclamait un crédit. Pas question disait le concurrent. Pour répondre à votre courrier confidentiel, si vous ne voulez pas d'ennuis, laissez-le crever de faim.

Nous étions quatre kékés, Justine, Laurent, Fabrice et moi-même, à faire les fous au pays des pingouins automatés. On n'avait pas le droit d'aller sur Internet. Disons que ce n'était pas possible. On s'en foutait. On arrivait ensemble. On déjeunait ensemble. On repartait ensemble. Avec trois cents fiches par jour, j'étais la moins rapide, mais je me suis bien marrée. Je me suis fait cent seize euros net. Pendant ces trois jours, j'ai pondu dix pages de roman pour ne rien gâcher, inspirée à mort par tous ces gens, mes imbuvables supérieurs, mes gentils collègues, et mes réactions à ce biotope aseptisé mais puant la crampe mentale. Au bout de trois jours, une bonne femme est venue nous proposer un renouvellement, jusqu'à la fin de la semaine. J'ai dit O.K.. Les trois autres ont dit O.K.. Ils nous ont renouvelés tous. Je suis devenue la plus rapide des quatre. J'adore les challenges. Inutile de préciser, même si ça ne va pas forcément de soi, me connaissant comme tu me connais, que je n'ai pas eu le cœur à m'abêtir sur le tchat. Kaiser, maxell, Krine, Marshall-Duke, VirginieToutEnBloc m'étaient devenus très sympathiques. Mais je ne leur manquerais pas, pas plus qu'ils ne me manquaient. Eux-mêmes se faisaient rares. Je disparaissais du tchat du jour au lendemain, sans effort, comme tant d'autres avant moi.

Nouvelle vie.

Durant cette semaine, la seule chose qui m'embêtait, c'était le moral d'Emilie. Je n'ai jamais pu m'appesantir sur la question. Elle gardait cette voix survoltée, ravie, qui contrastait avec un visage de plus en plus fixe et malheureux. Quand j'ai vu la tête de son bras droit, j'ai conclu lâchement à un phénomène de société. Un trait de génération. Elle continuait à me faire sa pub pour le site de SERIAL. J'ai exigé une bonne raison de la suivre. Elle n'en avait pas. C'était réglé.

J'ai résisté à la tentation niaise d'appeler Ludovic pour lui dire, Et toc, que le travail me stimulait vachement pour écrire le soir, donc tu fais quoi ce week-end. J'ai décidé d'en rester là. A la maison l'ambiance était d'enfer, le récit de mes journées faisait rire Papa. Maman voyait venir un troupeau de jours meilleurs au galop. Manon trouvait tout ce bazar nettement moins drôle que nous, et j'ai ainsi découvert qu'elle m'aimait, mais quoi. Je faisais tout ça pour elle. La voisine du haut la cueillait à l'école en même temps que son fils, et la faisait goûter, tout ça contre de l'argent, tout droit issu de mon acompte. Je la récupérais en entrant. Dans l'ensemble c'était coolos.

Le vendredi soir, je suis passée à l'agence. La semaine fut rude, mais supportable. Je m'étais fait deux cent trente deux euros net. Emilie m'a dit O.K.. Elle allait de mal en pis, mais ça restait strictement visuel. Tout ça est super, s'est-elle exclamée en se frottant un œil. Donc on passe à la vitesse supérieure. Je lui ai dit que ça m'allait bien, comme vitesse. Les remises à jour j'aimais bien. Elle a répondu que je serais servie entre juin et août. Elle veillerait cependant à ce que j'évolue. Il fallait bien avancer dans la vie. J'ai laissé dire : elle n'avait pas tort. Elle m'a demandé de l'appeler lundi. J'ai écrit tout le week-end. Lundi, après avoir déposé la petite chez Voisine, j'ai appelé l'agence, par acquit de conscience, en priant Hermès, Saint Isidore de Séville et Sakti pour que son ordinateur, son téléfax et son téléphone soient en dérangement. Le téléphone marchait bien, mais quelqu'un là-haut m'a exaucée.

Collaboratrice numéro deux s'est confondue en excuses : pas de travail ce matin pour moi. J'ai remercié ma chance et j'en ai profité pour écrire au kilomètre. Je tenais le bon bout. Considérant les aléas de mon emploi du temps, Voisine avait accepté de prendre Manon toute la semaine, sauf contrordre. Je n'ai pas donné de contrordre. Je suis montée la chercher à dix-neuf heures. A vingt et une heures, après le repas familial, fourbue mais ravie, je me suis remise sur le tchat avant de revenir à la littérature, sous Rebelle78. Juste pour voir.

Le gen m'a tout de suite assailli de kisssss rebelle. On ne m'avait pas oubliée. J'ai répondu à tout un chacun, par un sobre hello, en veillant à n'oublier personne. Quel plaisir. @Krine m'a voicée d'entrée de jeu. Cela m'a fait chaud au cœur. Une conversation paisible à trois, entre voices, m'a plus particulièrement fait chaud au cœur.

+VirginieToutEnBloc > tétéoulacheuz
+Rebelle78 > je taffais ma belle
+VirginieToutEnBloc > émanant céfini ?
+VirginieToutEnBloc > déjàlévacances ?
+Rebelle78 > maintenant j'attends que les madames m'appellent lol
+VirginieToutEnBloc > lédamkitevendomessieurs ? lol
+maxell > au panier VTEB !!
maxell > t intérmiaire Reb c ça?
Rebelle78 > bingo max
+VirginieToutEnBloc > ouça ?
+Rebelle78 > saint-lazare depuis 1 semaine
+Virginie > yééémoiJBossprédopera
+Rebelle78 > ah oué
+VirginieToutEnBloc > fokonmangensemb reb !!!
+maxell > chui invité VTEUB?
+VirginieToutEnBloc > kantusrabo max
+Rebelle78 > en plat principal max
+maxell > counasses vous

C'est alors que Marshall-Duke, curieusement silencieux, est venu me parler en aparté. C'était la première fois. Mais j'étais rodée. Je saurais l'éconduire. J'ai cru pouvoir mener de front gen et pv, mais ça n'a pas été possible.

Marshall-Duke > L'histoire se corse dangereusement.

Rebelle78 > kelle histoire mon chou ?

Marshall-Duke > Tu t'exhibes carrément sur le gen.

Rebelle78 > euh... c pas new ça

Rebelle78 > keski te prend ?

Marshall-Duke > T'as cédé à l'appel du baisodrome.

Rebelle78 > t'as fumé des champignons radioactifs duke

Rebelle78 > mdrrrrr.

Marshall-Duke > Oh non Estelle Renon, pas Mort De Rire du tout ma pauvre

Rebelle78 > koi ?

Rebelle78 > c encore toi SALOPE ?

Marshall-Duke > Bingo mais n'inverse pas les rôles ;-))

J'ai couru jusqu'au salon pour arracher le téléphone de son socle et je suis revenue ventre à terre dans ma chambre. Cette fois je n'allais pas la louper. J'ai appelé Emilie Darrout, et sans lui laisser le temps de dire Allô je lui ai demandé si elle était sur le tchat de SERIAL Elle a répondu, d'une voix pleine d'espoir : Oui Estelle, tu viens te connecter ? J'ai dit Oui ça me brancherait, là. En reprenant ma chaise, j'ai entendu des coups de clavier. Un message s'est affiché sur mon écran :

Marshall-Duke > tu espérais vraiment pouvoir draguer incognito ?

Je t'ai envoyé l'adresse du site par mail, m'a rappelé Emilie. J'ai vidé ma boîte de réception ai-je menti. Je te renvoie le lien, a-t-elle conclu. Non, me suis-je exclamée, mon Outlook déconne. Epèle-moi l'adresse. Elle : Tu as de quoi noter ? Non et je t'emmerde. Vas-y, ai-je dit, je la tape directement. Pendant qu'elle m'épelaient son truc, j'ai entré dans l'applet du pv :

Rebelle78 > si tu m'espionnais correctement tu saurais que je ne drague plus

Rebelle78 > par ailleurs je n'ai aucun compte à te rendre.

Pas de réponse. Au téléphone, le clavier s'était tu comme par hasard, et je n'entendais plus que la voix d'hôtesse d'Emilie. Une fois que tu as tapé l'adresse, a-t-elle gaiement chantonné, tu arrives sur le portail. Attends, je vais le faire en même temps que toi. Bruits de claviers. Pour t'enregistrer, va sur Cépala a-t-elle fait. Vas-y toute seule, me suis-je dit. Quand les bruits de clavier se sont tus, j'ai pu lire :

Marshall-Duke > tu n'as de compte à rendre qu'à ton destin.

Rebelle78 > destin mon luc

Je n'arrive pas sur le portail, ai-je inventé au téléphone. J'ai un page d'erreur. Tu peux me redire l'url ? Elle me l'a redit et pendant ce temps le faux Marshall-Duke a de nouveau fait le mort. J'ai tapé :

Rebelle78 > kes ke mon destin peut te foutre ?

Pas de réponse. Vas-y, a repris Emilie, lis-moi ce que tu as noté. Non ai-je dit en surveillant l'écran – le faux Marshall-Duke cherchait encore ses doigts – ça ne marche pas. Elle : Lis-moi ce que tu as noté. Redis-moi l'url, ai-je dit gentiment, ce sera plus simple. Pendant qu'elle me relisait son url à la con, le répétant trois fois à ma demande, j'ai tapé :

Rebelle78 > je te dérange ?

Rebelle78 > tu discutes au telephone ptet ?

Rebelle78 > té o tel avec moi, ptet ?

J'ai tendu l'oreille comme un sherpa. J'ai entendu quinze coups de claviers distincts, et puis j'ai lu :

Marshall-Duke : Atta deux secs

Je n'ai pas perdu une seconde. Posé le sans fil, frappé les touches comme une violente.

Rebelle78 > emilie

Rebelle78 > espèce de semi-trou du cul, malade dans ta tête, prends deux mois de vacances, mange un bon steak et va DORMIR

Marshall-Duke > Faut pas craquer maintenant Estelle

Rebelle78 > j'abandonne emilie, ton amitié n'est pas gérable

Rebelle78 > je te dis bye à jamais

J'ai repris le sans-fil, un peu paniquée. C'était un peu trop fort pour elle. Me suis-je dit. Faites que je me goure de piste, quelqu'un. J'ai saisi de nouveaux bruits de clavier au vol, mais il n'y avait toujours rien sur l'écran, et pas davantage au téléphone. Enfin, la voix d'Emilie s'est fait entendre, brusquement moins gaie, hachée menu, complètement détimbrée, méconnaissable : Estelle je te renvoie le lien en mail, tu te connecteras plus tard, quand tu auras réparé Outlook. D'accord ai-je proclamé. Un bruit unique, du genre passage à la ligne, après quoi j'ai pu lire :

Marshall-Duke > atta 2 secs, j'ai le vrai duke en pv

Ah c'est bon finalement, ai-je crié au téléphone, je suis arrivée sur le portail de SERIAL. J'ai cliqué en vitesse sur Outlook pour récupérer le lien qu'elle m'avait envoyé l'autre jour, mais elle : Je me déconnecte Estelle, j'ai du monde à la maison. Ce disant, elle pianotait févreusement à l'autre bout du fil et juste après, moi à l'écran j'ai eu :

Marshall-Duke > Je te laisse : souviens-toi de rester sage et tout ira bien : PAS de rencontre ici

Elle a raccroché. Mais n'avait pas encore quitté le tchat.

Marshall-Duke > petit rappel : si quelqu'un, qui que ce soit, te harcèle en vue d'un rendez-vous, refuse à tout prix, mais sans éveiller ses soupçons.

Marshall-Duke a quitté le Tchat (Quit)

Tût tût. J'ai éteint le sans fil.

C'était un cauchemar. Ces connards étaient réellement plusieurs. Ils se bousculaient à qui mieux-mieux dans un espace exigü, qui se trouvait être, ni plus ni moins, la tête d'Emilie. Ma copine Emilie était devenue parfaitement schizophrène. Elle s'emmêlait les pédales. Totor était l'ange gardien. La fausse Telle-Quelle était le tueur. Le faux Duke me mettait en garde contre le Tueur, façon Totor, mais avec le style de Telle-Quelle. Emilie jouait les deux rôles à la fois, Totor et Tueur, soit pour me tenir à l'écart de Moulin-Rouge (soyons fous) alias Ludovic, soit parce qu'elle était complètement cinglée à présent. Il fallait absolument que j'arrive à savoir si elle connaissait Ludo, et d'où, et qu'est-ce que tout cela voulait dire. Il faudrait aussi effectuer une tomographie assistée par ordinateur pour dépister les anomalies structurales et moléculaires de son cerveau.

Tout d'un coup j'ai vu les couleurs de Marshall-Duke, avec les mots de Marshall-Duke le vrai.

Edge_of_the_World > pitin d'usurp de melde

Edge_of_the_World > regarde tes messages et réponds

Edge_of_the_World > il s'est barré ce trimard

Edge_of_the_World > salut les nains

Je l'aurais tué verbalement, lui et sa colère à dix centimes, si je n'étais pas en proie à une étrange nostalgie paralysante. J'étais partie trop loin dans le sordide pour qu'aucun tchatteur normal puisse me comprendre. Duke, lui, venait de vivre un épisode désagréable, un inconvénient mineur, qui épiçait sa soirée virtuelle et qu'il oublierait dans les vingt minutes. Pour lui son usurpateur n'existait pas. Pas plus que lui, Duke, n'existait pour moi ou pour Rebelle78. Pas plus que Rebelle78 n'existait pour qui que soit. Personne n'existait pour personne dans ce chan, lequel représentait pourtant le réel au carré, voire au cube, voire la réalité puissance quatre, ce qui devenait n'importe quoi. Alors. Pourquoi me faisais-je encore chier. Excellente question. J'ai fermé mon script. J'ai rouvert Word.

Treize

Le cœur n'y était plus. Avec mes conneries j'avais perdu le fil de l'intrigue. Les mots étaient devenus morts, sans signification, barbouillés de chiantise. Je n'ai pas insisté. Je me suis rendue sur Google. J'ai tapé Schizophrénie, et j'ai visité tous les sites. Schizophrénie égale perturbation grave du fonctionnement du cerveau. Dysfonctionnement du système de communication. Dans le cerveau. Rien de sorcier. Résultat : obscurcissement de la conscience de soi. Troubles de la pensée. Discours illogique. Réponses affectives non appropriées. Humeur en désaccord évident avec le discours. Dissociation de la personnalité qui provoque une perte de contact avec le réel. Manque d'intérêt dans la vie. Difficultés de langage, néologismes et troubles d'association des idées. Les schizophrènes croient avoir reçu une mission spéciale et se sentent menacés, attaqués. Ils cultivent souvent des idées de persécution, d'influence. Par peur d'être empoisonnés, certains refusent de manger. Ils se renferment sur eux-mêmes par des gestes stéréotypés comme se craquer les doigts, se balancer, comme Emilie.

J'ai éteint l'ordinateur. Je suis allée voir Manon. Je l'ai regardée dormir. J'ai failli pleurer. Je connaissais Emilie Darrouit depuis l'année d'Hypokhâgne. C'était une excellente élève en Histoire et Géographie. Elle a été acceptée en Khâgne. Mais pour faire chier son père, elle a fait une école de commerce. Elle travaillait depuis 1998. Vivait seule. Gagnait bien sa vie. C'était une fille épatante. Un peu godiche à première vue, mais remarquable à tous points de vue, et ma foi très sensée, avec un cœur spacieux comme ça. La schizophrénie était une maladie essentiellement neurobiologique, parfois héréditaire. Problème de transmission, circuits déficients, raccordements pas faits. Ce qui entraînait des troubles spectaculaires. La schizophrénie était une maladie du cerveau comme l'hépatite était une maladie du foie. Ce n'était la faute à personne. Il y avait des médicaments à prendre. Une prise en charge psychologique à prévoir. Je me suis pieutée, un casque sur la tête, branchée sur ma vieille chaîne HIFI. Me suis envoyé l'album éponyme des Weather Report en boucle, pour arracher ces idées infernales de ma tête. Ça n'a pas suffi. J'ai enchaîné sur Ahmad Jamal, The Awakening, en essayant de penser à Ludovic, puis re Weather Report en ne pensant à rien et puis, aux grands maux les grands remèdes, ça a été Coltrane, A love Supreme I, II et III pour tout mais vraiment tout oublier.

Le lendemain tôt, je fus tirée du lit par un coup de fil d'Emilie. Elle avait déniché ma deuxième mission. J'avais la tête dans le cul. Sa voix dynamique et rieuse m'a rappelé instantanément le dernier épisode de notre cyberpolar – en mettant de côté mon délire interprétatif. Je tentai de la coincer en imitant ses accentuations positives : Hé j'ai du nouveau pour l'énigme, et bien figure toi que. Elle : On en parle ce soir d'accord ? Je suis pleine de travail aujourd'hui. Sinon, le cahier des charges est vague. C'est de la pure saisie encore, en remplacement d'une assistante bilingue. Why not, ai-je murmuré d'une voix de fillette que je déteste. Deux semaines renouvelables, a-t-elle continué, qui peuvent

déboucher sur un CDI. Cool ai-je dit en sucrant mon deuxième café. Jusqu'à présent, a-t-elle repris, mes intérimaires ont toujours refusé de prolonger, pour la même raison invariable : tâches trop routinières. Ca ne te fait pas peur ? Non. Même pas peur. Pour moi c'était bien. La routine au taf me permettait d'écrire le soir, l'esprit libre, le tango dans les doigts. J'aurais peut-être voulu, néanmoins, prendre trois mois de vacances avant d'enchaîner sur un contrat à durée indéterminée. Deux mille euros mensuels brut, m'a-t-elle affriolée. Elle m'a dicté l'adresse. Je n'avais qu'à m'y rendre, direct, le lendemain. Elle a raccroché. Deux mille euros mensuels brut. Treize mille cent dix-neuf francs et quatorze centimes brut. Deux cent soixante volumes de livres de poche, le quart de ma bibliothèque personnelle.

Je ne vais pas te raconter d'histoires : ça s'est très mal passé. Le poste s'adressait aux titulaires de BTS. Emilie avait argué, semble-t-il, de mon vieux statut de secrétaire administrative. Elle n'avait pas hésité à m'envoyer là, puisque ses pouliches dûment diplômées s'estimaient trop qualifiées pour le poste. Mon chef faisait presque ma taille, je veux dire à peine plus. Il semblait issu tout droit de sa douche. Si ce n'était pas ça, il abusait du gel à effet mouillant. Lunettes fines, veste trop grande, épaulettes à la lose, yeux rouges à huit heures vingt du mat. La quarantaine bien conservée. Il s'appelait Monsieur Roblot. Pas de prénom. Je vous offre un café ? Devant le distributeur il m'a contemplée de haut en bas, intimidé mais plutôt content. Il a lâché une connerie sur mon intelligence manifeste. Ca m'a mise à l'aise. On n'a pas trop traîné là. Avec lui, on était trois dans la même pièce, avec Thierry Marthe, une espèce de yuppie effacé, mais bien fait de sa personne. Estelle remplace Séverine pour deux semaines et éventuellement pour plus longtemps. A dit Roblot. J'ai fait Tout à fait. Eventuellement pour toujours.

Je ne remplaçais pas une assistante bilingue. J'étais sensée sauver Monsieur Roblot du marasme. Il remplaçait l'administrateur des ventes. L'administrateur des ventes, le vrai, était en arrêt maladie prolongé. Monsieur Roblot ne s'en sortait pas tout seul. D'où moi. Il m'a débriefée pendant une heure sur les activités de sa boîte. Vente de stylos feutres de toutes les couleurs à Paris, Bordeaux, Lille, Lyon, Marseille, Dublin, Londres, Bucarest, Milan, Bratislava, Madrid et j'en passe, et ce n'était pas suffisant, et les villes traînaient la patte. A raser. A foutre au feu. Je n'étais pas sa secrétaire. Ni même son larbin. J'étais ses doigts et sa calculatrice. Je devais vérifier le travail de Séverine, l'intérimaire juste avant moi, qui en eut plein le cul après deux semaines et pour cause. Elle avait entré dans les trente milles données, essentiellement les budgets prévisionnels de chaque ville pour l'année à venir et les réalisations pour l'année qui venait de passer. Pour chaque couleur et chaque type de stylo. Le premier jour, je devais refaire les calculs vite fait, signaler les erreurs, et continuer la saisie. Monsieur Roblot ne se rendait pas compte. Douter de la rigueur de Séverine était une chose. Me laisser saboter son boulot en était une autre. Je détestais les chiffres. Mon principe : on doit pouvoir calculer pas plus loin que la quantité d'objets que l'on peut avoir sous les yeux. Bon. A treize heures j'ai claqué deux tickets restaurant en sushis, toute seule. J'ai pensé à mon livre. A l'énergie que je venais de dépenser pour autre chose que mon livre. Je me suis dit que si la vie c'était ça, c'était pas trop la peine. Je préférais dormir dehors. J'allais peut-être renoncer à mon autorité parentale sur Manon. L'horreur.

A quatorze heures tapantes, Monsieur Roblot est venu me demander si ça marchait. Il avait une sale tête. A l'évidence il en bavait autant que moi. J'étais la seule personne, avec Thierry, à qui il pouvait dire un truc qui n'aggravât pas son stress. Pour répondre à sa question, non ça ne marchait pas. Je mourais littéralement d'envie d'écrire. Pas de faire des calculs. J'ai dit Tout baigne. Des erreurs ? a-t-il demandé. J'ai dit Plein. Il a collé sa face contre mon écran et s'est écrié Punaise il faut qu'elle arrête de boire. 120 000 moins 97 530 ça ne peut pas faire 224 700. Elle en a fait d'autres comme ça ? Et là, s'est-il effondré. Et là. Là. C'est pas possible. Attendez, moi j'ai. Il s'est éloigné puis il est revenu avec un classeur identique à celui dans lequel je me noyais. Elle avait bon là, a-t-il murmuré. Faites attention, quand même. Attendez. O.K.. Comment vous faites. Tout d'un coup j'ai trouvé la première phrase de mon avant-dernier chapitre. C'est important, les débuts de chapitre. Dites-moi comment vous faites, a répété Monsieur Roblot. Il faut procéder par colonnes, sinon on ne s'en sort pas. Mais oui, ai-je dit, car j'avais procédé par colonnes, mais putain de merde : regardez-moi.

Il a tiré une chaise à côté de la mienne et s'est rapproché tout près. Son parfum tenait la route. Il a définitivement changé de ton. Il a commencé à me parler comme à une gourde, ce que je comprenais, mais bon, reprenez depuis le début a-t-il murmuré, sans vous presser. Passez le reste de l'après-midi à revoir vos corrections, rien que vos corrections, s'il vous plaît, tant pis. Passez-y trois jours s'il le faut. C'est fastidieux au départ, mais c'est la BASE d'un travail passionnant. J'ai posé une main sur son genou. Il a pris la souris, je suis remontée plus haut sur sa cuisse maigre. Il a pointé le curseur au sommet d'une colonne et tac, a pu de colonne. J'ai chopé sa queue et le curseur n'a plus trop su où aller. Il a durci en moins de cinq secondes. Je l'ai caressé sur toute la longueur. Arrêtez ça, a-t-il trouvé à dire en essayant d'enlever ma main. Derrière nous, Thierry Marthe faisait l'autiste.

J'ai soupiré comme une pétasse et j'ai fixé Roblot dans les yeux. Trois fois douze, ai-je failli le défier. Mais je me suis levée, direction les chiottes. Là j'ai attendu l'heure de la sortie. J'avais oublié de prendre un bloc-notes et je l'ai regretté. Heureusement on a gratté à la porte. C'était Roblot pour marmotter : Estelle ? Tout va bien ? J'ai ouvert et je l'ai tiré par les épaules à l'intérieur. Il n'était plus mon chef. Je n'avais pas envie de baiser, mais il avait besoin d'une leçon. Je l'ai donc sucé, pompé jusqu'à la racine, comme pour un exercice, pendant qu'il s'appuyait contre deux parois contiguës des chiottes, genre Nom de Dieu Je Vais Mourir. Il a renversé son buste en arrière tout en inclinant la tête en avant. J'ai trouvé ça sexy, je suis tombée folle amoureuse, alors je me suis relevée. Tout de suite il s'est agrippé à mes fesses, pressurant aussi le haut de mes cuisses. Ensuite j'ai mis un pied sur le trône et il m'a troncée dans un bon rythme, en me bouffant le cou, en me comprimant les seins, en râlant. Ca faisait longtemps. C'était pas mal du tout. Et donc j'ai joui. Je me suis barrée de là à quatorze heures cinquante. J'ai visité le quartier, puis j'ai traîné à la Fnac, sans rien acheter, jusqu'à dix-huit heures trente.

Je me suis présentée à l'agence d'Emilie à Saint-Lazare. Collaboratrice numéro deux m'a fusillée du regard. Elles étaient au courant, hormis je l'espérais des détails hors sujets. Elles avaient déjà trouvé ma remplaçante. Avec Emilie on a pris un pot dans sa brasserie favorite. Je n'en menais pas large, mais elle avait décidé de ne pas m'abattre.

Une vraie professionnelle. La moindre des choses était par conséquent de fabriquer une justification valable. J'allais m'y coller quand elle m'a devancée, super compréhensive : Pourquoi t'embêter dans le tertiaire ? Tu as plein d'autres possibilités avec tes qualités réda. Parce que les toilettes sont propres dans le tertiaire, ai-je coupé. Elle : Comment ? Moi : Parce que dans le tertiaire les chiottes sont super clean. J'ai démasqué Totor. Je l'ai grillé au téléphone. Elle m'a regardé avec compassion. Sans rire. Elle avait trop le beau rôle. Réfléchis, a-t-elle péroré à nouveau, au genre de boulot qui t'irait vraiment.

FAUDRAIT VOIR A ME FOUTRE LA PAIX, ai-je crié.

Elle a baissé la tête, fataliste. Estelle, j'essaie de. Si tu veux m'aider, copine, ne cherche plus à m'aider. Tu suis mon raisonnement ? Elle : Non. Mais d'accord. Très bien. Moi : N'y pense même plus. Elle : Comme tu veux. Evidemment je croyais bien faire, mais il est vrai que. Oublie-moi, ai-je précisé. Ne m'écris plus, ne m'appelle plus. De toutes façons je ne te répondrai pas. Elle est devenue pâle. Je disparaissais de ta vie, ai-je annoncé. JE SORS DE TA TETE. Ne le prends pas comme ça, s'est-elle animée, pourquoi tu cries, là. Ho ! Moi : Je n'ai pas besoin de ton aide, je n'ai pas besoin de bosser, je n'ai besoin de personne, surtout pas d'une punaise à moitié folle. On n'était plus sur Internet, là, elle s'est vite trouvée à court de phrases. Elle a craqué. C'est devenu un concours effréné de disjoncte. Elle n'était plus chef d'agence et je n'étais plus Gaston Lagaffe en string. J'ai besoin de te voir a-t-elle couiné, je n'ai que toi au monde. Ma vie est un enfer. Il faut complètement qu'on continue à se voir. Je n'ai pas cherché à comprendre, j'en avais trop marre de tout, en conséquence de quoi je lui ai dit : Crève. Elle : Tu ne te rends pas compte. J'aimerais qu'on reste en contact. Moi : C'est quoi, cet air de babouin persécuté ?

Elle : Tu avais raison, c'est moi Totor. Putain, me suis-je effondrée, mais tu me prends pour qui ? Elle : Je sais très bien que tu m'as confondue hier. Mais ce que tu ne sais pas, c'est que ce n'est pas un jeu. Je n'ai jamais eu le choix. Il est complètement fou. A toute heure du jour, de la nuit, il me dit quand me connecter, sous quel pseudo, pour aller en pv avec toi, tes prétendants ou tes anciennes conquêtes. Et maintenant je dois m'occuper de tes nouveaux amis du salon général, à guetter les infos personnelles et les potins pour mieux terroriser tout ce beau monde. Ensuite je dois lui faire un rapport et noter les nouvelles instructions. C'est tellement exténuant que je n'ai plus la force d'avoir peur. Son nom, j'ai dit, et elle : Pas ça. Pas de questions, s'il te plaît. Moi : Tu as l'impression que c'est toujours la même voix, ou bien sont-ils plusieurs ? Elle m'a regardée, stupéfiée: Tu penses que je suis schizophrène ? Je n'ai rien dit. Elle a roulé ses yeux de gauche à droite, comme si je venais d'ouvrir une lucarne dans sa cave noire et toute encombrée. Ce serait trop beau a-t-elle fini par dire. Est-ce qu'elle se mettait des fois à ma place ? Je ne demande pas mieux, a-t-elle répondu, que d'échanger nos places. Tout ce que tu dois faire, toi, c'est de ne plus rencontrer de tchatteur. Et Ludovic, Emilie, je peux le voir sans danger ? Elle m'a regardée comme si j'étais gâteuse. Elle a eu comme un tic : Viens sur le site de Sérial, tu comprendras. J'allais poser ma question, mais l'autre, elle s'est bouché les oreilles et s'est mise à crier, une vraie caricature, les boules : Arrête de me poser des questions. Son verre s'est renversé. La serveuse est accourue avec un torchon. Tout le monde a halluciné. Je l'ai obligée à se lever et je l'ai poussée devant moi. Dans la rue elle s'est calmée. On a marché au hasard, en évitant les échafaudages. Le

quartier devenait irrespirable avec tous ces travaux. Finalement elle a dit : Je fais tout mon possible pour qu'il ne t'arrive rien.

Quatorze

Pas moyen d'en savoir plus. Elle s'était reprise, totalement. Elle a promis de me mailer d'autres propositions de taf. A moi d'en faire ce que je voulais. Je ne le lui faisais pas dire. Au métro Villiers elle a recommencé à me prendre le chou avec ses histoires de trouver un taf passionnant, voler de mes propres ailes et autres gags ennuyeux. Je suis rentrée chez moi, la tête basse, trouvant la vie décidément rude, pressée de retourner dans mon livre. J'ai récupéré Manon. J'ai failli lui annoncer, juste pour la rendre heureuse, que c'en était fini des bouffonneries. Que j'arrêtais de bosser. Sauf que je n'avais pas fini de peser le pour et le contre. Pas de décision brutale qui puisse abattre par mégarde le troupeau des jours meilleurs.

J'ai posé Manon devant la télé. J'ai fait la bouffe en me disant tout à coup que, bonne cuisinière ou pas, il n'y avait pas de raison que je me tape systématiquement cette corvée. Pareil pour la vaisselle, l'aspirateur, la salle de bains, les toilettes et les carreaux. En attendant l'arrivée des parents, j'ai allumé l'ordinateur. Le web était riche, pété de ressources. Je suis allée sur yahoo.fr et j'ai tapé Meurtre Internet. Je me suis perdue dans les faits divers. Je suis passée très vite sur les feux de forêt, les enlèvements, les viols et les assassinats d'enfants, par manque de temps j'ai zappé les cas de cannibalisme et les meurtres rituels. Je n'ai pas trouvé de meurtres en série via Internet. Emilie se foutait du monde. Il n'allait rien m'arriver d'autre qu'un paquet d'emmerdements, spécialement concoctés pour moi, dans un coin saccagé de sa tête. Il fallait que je la calme. Que je prenne les devants et que je la pousse à bout.

J'ai appelé Ludovic pour donner un bon coup de pied dans la termitière. Tu connais Emilie ? j'ai demandé. Lui : C'est la jeune fille maigre que j'ai croisée chez toi ? Moi : tu l'as revue depuis ? Lui : Je croyais que c'était fini, nous deux. Moi : J'ai trouvé quelqu'un d'autre. Je l'ai rencontré sur Wanadoo. Je vais le voir demain. Je suis content pour toi, a-t-il marmonné, mais je vais raccrocher, d'accord ? Inutile de m'appeler demain pour me dire comment ça s'est passé. D'accord ? Il a raccroché.

Soit mon tueur était excellent comédien. Soit je venais de planter un couteau dans le cœur de mon cœur. J'étais en train de faire n'importe quoi. J'ai appelé la Darrout. Je lui ai dit la même chose : que j'avais encore assuré : nouveau rencard. Elle : Sur Wanadoo ? Tu es devenue folle ? Ludovic est au courant, l'ai-je achevée. Elle : MAIS CA VA PAS ? Qu'est-ce qui va se passer maintenant ? ai-je chantonné en tremblant un tout petit peu. Tu es devenue folle ! J'aurais du m'en douter ! Tu es complètement suicidaire. J'y suis allée au bluff : Depuis quand connais-tu Ludovic ? Elle : Putain. Putain de putain de bordel de putain de merde. Merde de chier. Prends des cours de vocabulaire. Ce n'est pas ce que j'ai dit. J'ai dit : Mets-toi à table fissa ou je continue mon enquête à ma façon. Elle : Comment je vais faire ? Moi : Tu vas t'asseoir en face de moi et tu vas te concentrer pour éviter de mentir. Si tu veux je viens passer un week-end chez toi. Nous papoterons toute la nuit, comme au bon vieux temps. Elle : Comment vais-je faire pour que tu restes

vivante ? Mais ça fait chier, merde, tu ne prends donc jamais rien au sérieux ? C'est moi qui vais dormir chez toi.

C'était le retour de la même chanson. Cinq couplets bien rodés maintenant : Emilie dormir chez moi, Moi trouver Taf Epatant, Moi lâcher Wanadoo, Moi tchatter chez Sérial, Moi pas poser Questions. J'ai dit : Stop je craque. J'arrête définitivement de te voir. Le silence. J'ai demandé : C'est Ludovic qui te harcèle ou merde ? Oui, a-t-elle fini par dire. C'est ton Ludovic. Et maintenant, j'ai dit moi, qu'est-ce qui est censé se passer ? A ton avis, a-t-elle crié. Il va nous tuer toutes les deux, comme les deux premières filles. Je vais me mettre en arrêt maladie. Excellente idée ai-je admis. Pour une durée indéterminée a-t-elle complété, et j'irai squatter chez toi. S'il te plaît. Ma question fut donc : Qu'est-ce que tu veux m'emmerder jusque chez moi ? Elle est restée silencieuse. Une chose terrible allait m'arriver à coup sûr : mon père, généralement placide, me jetterait la note de téléphone à la figure et me demanderait de la payer. Elle s'est éclairci la voix, soufflé dans le téléphone comme une vache. Puis elle s'est lancée, d'une traite : Tu es en train de faire un pari stupide sur ta vie. On dirait que tu ne suis pas les infos. Grâce à Internet tous les cinglés du monde concrétisent les lubies les plus monstrueuses à très grande échelle. Tout se passe comme si les victimes leur tendaient les bras. C'est ce que j'ai fait : C'est ce que tu es en train de faire : Maintenant tu es libre de ne pas me croire.

J'ai coupé la poire en deux : Viens boire un café à la maison.

Elle est venue deux jours plus tard, avec son sac à main et trois valises noires, dont deux sous les yeux. Cette fille était une catastrophe. Heureusement mes parents travaillaient. Heureusement il était seize heures et j'abusais de la cupidité de Voisine, laquelle me croyait dans Paris centre, à me faire suer l'existence sur un autre PC que mon PC. Je ne comptais pas récupérer ma fille avant dix-neuf heures trente. Emilie est restée une heure sur mon pieu sans rien dire, et du coup j'ai fait de la bonne littérature. J'étais pressée de boucler mon premier chef-d'œuvre. J'en prenais le chemin doucement. Tout d'un coup, au bout d'une heure de boulot, j'ai trouvé la fin. J'ai su comment l'histoire devait finir. Une joie sans nom, que je souhaite à tout le monde, m'a dévastée. Je me suis tournée vers Emilie. Elle dormait en boule, la tête sur ses mains jointes. J'ai ouvert Mirc. Arrête ça tout de suite, a-t-elle dit dans mon dos. Donne-moi une raison de ne pas me détendre, ai-je fait sans me retourner. Je n'appelle pas ça se détendre, a-t-elle répondu, c'est de l'abrutissement. Va plutôt sur Serial. Fais pas chier, ai-je dit. Dawaaaang a fait mon script pour me souhaiter la bienvenue. Je suis entrée dans le 25-30ans.

@Krine > kiss petite rebelle

Rebelle78 > bizou Krine

KAISER_EXPERT_EN_POUFOLOGIE > bisous ma rebelle d'amour !!!

Rebelle78 > smack mon poufologue adoré

[Voice] Tu viens d'être voicé(e) par Krine. (Dibiwik a fait mon script)

+Rebelle78 > je reste pas

+Rebelle78 > bizz la room

J'ai fait Alt+F4.

C'était fini. J'étais guérie. Je n'avais plus envie de ça.

Je me suis tournée vers la Darrout. Elle feuilletait maintenant la Distinction de Bourdieu. Tout ça pour ça. J'étais bien. Le temps suspendait son vol comme disait l'autre imbécile. Depuis qu'Emilie était là je me sentais comme arrivée au bout du monde. Les gens équilibrés connaissent bien ce sentiment. La curiosité plate. Ce désir, non plus de savoir : ah mais qu'est-ce qui nous empêche de rester pieutés sur le ventre, les bras bien en croix, bien au fond de mon lit, car tout ça commence à me courir sur la tête. Ni de localiser le grain d'insanité mentale qui nous dit Ne va pas te mettre à glapir, à hurler dehors jusqu'à ce que mort s'ensuive de rire à la vue de la tête des passants, et malgré l'envie qu'on a, la folie nous dit Niet : pas crever tout de suite : Attendre. Se poser des questions. Ecrire. Et ce désir, non plus de savoir ce qui se produirait de beau si les emmerdements de routine se présentaient dans l'ordre contraire à celui qu'on déplore. Non, les gens équilibrés sont portés, j'en prenais conscience, par une envie rustique de voir ce qui va se dérouler sous leurs yeux. L'attente normale sans opinion préconçue. La présence immédiate. Rendue au bout du monde, j'étais comme eux, j'étais dedans, j'étais disponible. Ca y était. L'exemple : Qu'allait-elle m'annoncer Emilie ? Comme inédite et scotchante connerie ? Suspens.

Tranquillement, je me suis remise sur Word et j'ai attaqué ma dernière scène de partouze. J'avais laissé du blanc pour faire avancer l'histoire et maintenant je pouvais l'écrire. Que dis-je. Je pouvais me lâcher. Emilie se balançait de gauche à droite. Le cœur un peu serré, j'ai mis en place la chorégraphie des ébats. Quoi que je fasse, j'en revenais aux détails de l'incident Roblot, dans les toilettes. Je nous ai clônés en sept exemplaires. Tu vois ce que je veux dire. Je n'ai pas fait ma scrupuleuse : écrire c'était pomper la vie, de la bouche qui aspire au gargouillis des mots. Aussi loin que j'allasse dans la crudité des images, une partie de moi restait pourtant dans ma chambre, je tendais l'oreille. Je guettais les premiers signes d'hallucination chez Emilie. Qu'elle pète un vrai plomb devant moi. Que la voix de Ludovic l'attaque dans sa tête et que je la chope au dictaphone pour lui prouver par A plus B que son problème était psychiatrique et que par conséquent elle devait s'en aller divaguer loin, très loin de ma chambre. Il était dix-huit heures. Maintenant elle dormait.

A dix-neuf heures je suis montée au troisième étage voir Mathilde, Marguerite ou Martine, ou Marjorie je crois, du moment que le Diable emporte son prénom de nourrice non-agrèée. Rhoo. Je ne vous ai pas vue rentrer de la gare, s'est-elle extasiée. Cool, ai-je dit, en cherchant Manon des yeux. Tout s'est bien passé, a-t-elle démarré, Manon et Félix sont comme cul et chemise, passez-moi l'expression, haha. Et puis alors : hein ? Manon se régale avec nous, vous imaginez. Hein vous imaginez : s'occuper de vrais bébés à son âge : Rhoo. Rhoo j'imagine ai-je dit. C'est alors que Monique m'a regardée de bas en haut d'un air abasourdi. C'était de la démente. J'étais l'individu qu'elle s'était préparée à voir en cet instant. Cataclysmique. Et encore ce n'était pas tout : de plus, non contente, je me trouvais au lieu le plus attendu : à l'intérieur de son pauvre salon. J'étais là. Et donc, a-t-elle passé la seconde, ça se passe bien l'intérim ? Ca se passe bien l'intérim, ai-je répondu. Manon est-elle où ? C'est toujours pareil, a-t-elle répondu, c'est toujours pareil, je jacasse et l'heure passe. Rhoo vous êtes épuisée par la chaleur. Manon. Qu'est-ce qu'il fait chaud :

il fait tellement chaud. Manon. Deux fois j'ai crié le prénom de ma fille. Quand elle s'est jetée à mon cou, j'en ai oublié de respirer, tant il est vrai qu'elle était toute ma vie.

Emilie dort dans ma chambre, ai-je sifflé. Je venais d'accrocher mes clés à l'entrée de chez nous, va, cours, va lui faire peur. Manon a semé ses effets d'automne dans le couloir. Quand je les ai rejointes, le nez dans l'écharpe de ma fille, Emilie fixait ma cerise à couettes comme si c'était : la dernière fois. J'ai laissé courir. Je me sentais bien. Mon roman était ouvert. On le voyait à l'écran. Un gros coup au cœur. Je me suis permise, a rougi Emilie. J'ai avoué, plus rouge qu'elle : Tu as très bien fait parce que j'ai besoin d'un regard. Ce n'est pas si mal, a-t-elle chipoté. On est tout de suite pris à la gorge, donc on n'a pas d'autre choix que de lire la suite. (Avoue que c'est diabolique. Dis-le que c'est d'enfer.) En lisant les scènes osées, a-t-elle repris, les détails les plus gores, je me suis demandé si tu n'évacuais pas simplement le Mal que tu portes en toi. J'ai coincé mes cheveux magnifiques derrière mes oreilles, blême de honte. Tout le mal que chacun porte en Nous, s'est-elle reprise. Je ne sais pas, ai-je balbutié, complètement con et à ce moment-là elle a ri, disant qu'elle ne pouvait pas trouver plus démodé comme lieu commun. Je n'étais pas d'accord. Moi qui pensais à tout, je n'avais jamais pensé au Mal que je portais en moi. Je me suis sentie soudain très vulnérable. Elle n'en a pas profité.

Quinze

Quand mon père est rentré de son taf, il a trouvé trois débuts de femme dans la cuisine. Telle fut son expression. Emilie tremblait et c'était bien fait pour elle. Voyant ça, ou disons : Voyant la disposition des aiguilles, la petite et la grande, sur l'horloge murale, il a guidé ses pas de bonhomme harrassé jusqu'au salon, plus alcyonien que jamais. J'ai bu. Le générique du Jité a rugi. Emilie n'a pas bu. Et c'est les doigts tricotant dans l'espace de son living que ma mère a remarqué sa famélique présence. Il n'y a pas eu de combat sur la terre battue. J'ai débriefé la mother dans la cuisine. Ce n'était pas compliqué : Paris centre, la pollution, le stress, trop de choses, beaucoup de stress, Emilie craquait. Ma mère a demandé des nouvelles des Darrout. Car ces gens-là possédaient baraque et piscine en Auvergne, dans quoi Emilie eût pu renouveler sa force de travail. Trop loin l'Auvergne, fut ma réponse. Super, et par conséquent, ta prochaine mission : Qui c'est qui s'en occupe ? a demandé ma mère.

Aya.

Je passe sur les cris chuchotés. Ma mère pense à l'Argent. L'Argent à tout prix. C'est vital vital. Cela permet de vivre. Sans quoi les gens meurent et alors. Ils meurent. Conneries. Je passe de même sur le début du repas, et nous voilà tous ensemble au milieu du moment abject où Emilie a perdu la boule. N'a pas su mentir. N'a pas su feinter. Ne pouvait plus ruser. Personnellement, a-t-elle dit, je hais la banlieue. Banlieue trop calme. Banlieue Trop mort. Banlieue Nature. Moi je suis culture grave. Quand même avouez : habiter chez des adultes vieux, ça peut rendre fou. Estelle je ne sais pas, elle s'enterre dans son livre. Moi je n'ai pas commencé mon livre. Mais un jour. C'est alors que mon père a posé sa fourchette bizarrement, au nord de son verre. Cela s'est vu. Emilie t'as pas faim, a déconné Manon. Je n'aime pas les courgettes, a répondu Emilie. Et mais ta viande, a repris Manon. Je n'aime pas le bœuf, a souri Emilie. Je crois que j'ai plié un bras, et que sur ce bras j'ai planté le coude de l'autre bras et qu'un troisième bras m'a poussé alors j'ai plaqué trois doigts contre ma bouche et mon nez pour filtrer l'oxygène. Dans la même position que mon père. Seule Manon continuait à manger.

Reste aussi longtemps que tu voudras malgré tout, a menti ma mère . Mon père s'est accoudé à la table et s'est penché en avant. Je me suis retenue de faire pareil. Je n'étais pas mon père. Emilie m'a jeté un regard noir. Sans déconner. Je n'ai pas le choix. Nulle part où aller. D'autre qu'ici. Mais tout va bien, a menacé ma mère en plissant les yeux, mâchant du papier, du goudron et du foin, et dans la foulée mon père s'est fait violence : Des soucis, ou quoi. D'abord un grand blanc. Et puis des mouvements. N'insistez pas, a lancé Emilie d'une voix maintenant criarde. Je ne peux rien vous dire. Mais je ne voudrais pas déranger. Je ne voudrais pas m'imposer. Si je vous dérange, dites-le. C'est bon. Je vais vous laisser. Elle s'est levée, elle a saisi sa serviette de table pour la jeter sur la nappe. Je te rejoins tout de suite, ai-je crié, pendant qu'elle courait vers ma chambre.

J'ai fait le mime : marteau. Elle est marteau. Elle entend des voix. Elle pense que je suis menacée de mort. Ca fait des mois Prenez-moi au sérieux, merde, c'est vrai. Ca fait

des mois qu'elle ne mange pas, des nuits qu'elle ne dort plus. Il y a de la souffrance dans l'air. Et bien il faut l'emmener à l'Hôpital, s'est écrié mon père. Chut a hurlé Dieu seul sait qui. Il ne faut pas la laisser comme ça, a continué mon père sans même baisser d'un putain de quart de ton. Je vais la voir. Aussitôt dit aussitôt fait. Il est allé la voir.

Vous êtes tous les mêmes.

C'était la voix d'Emilie. J'y suis allée. Mon père se tenait dans l'embrasement de la porte de ma chambre, debout, tout bête. Je l'ai poussé pour entrer. Emilie était par terre, la tête entre ses genoux. Mon père a fait demi-tour en me bousculant. Je l'ai suivi des yeux : téléphone, a-t-il fait, marchant à reculons. J'ai pointé mon beau doigt sur mon carnet d'adresses, il a pris mon carnet d'adresses, il a disparu, je me suis approchée d'elle. Je me suis accroupie. Elle pleurait à présent. A travers l'eau de ses yeux, elle a cherché mon regard. Tu crois que je suis folle ? Meuh, ai-je répondu. Il faudrait que tu racontes à mon père. Il saurait quoi te dire. Voilà. Tous les mêmes. Elle est partie dans son délire. Il s'arrange pour que tu doutes de ta capacité à juger par toi-même. Tu auras beau faire tes preuves, il te verra toujours comme un animal récréatif et futile, conçu pour le plaisir des hommes. De tous les hommes, comprends-moi bien, à part lui. De ce fait, bien sûr, tu ne lui sers à rien et en dernière analyse tu ne vauds rien, tu as zéro valeur et ça il te l'enfoncé bien profond dans ta tête. D'accord ai-je dit. D'accord. Ça te semble insensé, a-t-elle glapi, ce que je viens de te dire ? Elle s'est lovée dans mes bras pour découvrir, à haute voix : Ou alors je suis folle. J'ai des hallucinations. C'est mon portable. Mon portable dans mon sac. Quelqu'un m'appelle. J'ai lâché son épaule pour prendre l'appareil qui ne sonnait pas, mais qui me vibromassait fiévreusement la main. J'ai mis quelques secondes à lui tendre la chose. Elle a regardé le numéro qui s'affichait et m'a contemplée pour me dire : Réponds. J'ai posé mes deux fesses sur la moquette, en fixant mon incroyable amie frigide. Je vrillé mon regard dans le sien, j'ai soutenu son regard et je n'ai plus jamais lâché prise. Mon père nous a retrouvées dans cette attitude mystique. J'ai appuyé sur ça : icône verte, et c'est alors qu'Emilie a tiré sur mon bras et m'a fait signe de me taire. Faudrait Allô, a fait un type. Faudrait savoir. Ta gueule, m'a signifié Emilie. Où es-tu petite conne ? Ce n'était pas Ludovic. J'ai plaqué ma main sur le trou qu'Emilie embrassait des fois, et j'ai agressé madame : C'est qui merde ? Elle a actionné le moulin de son index, ce qui devait vouloir dire Laisse parler. J'ai regardé mon pater. Il avait tout le temps. Il venait d'apprendre quelque chose.

Devine où je suis, a repris le type. Elle est jolie, ta chambre. J'ai appelé ton papa. Il a peur. Tu ne dis rien ? Emilie, j'ai besoin de toi. Je sais où tu n'es pas. Tu n'es pas chez Darrout. Tu n'es pas en Auvergne. Aurais-tu perdu ta langue ? Qui est à l'appareil ? J'ai plaqué l'appareil contre l'oreille d'Emilie. Elle a fait Salut, de sa voix d'animatrice, puis elle m'a repassé l'outil. Tu sais que Ludovic est sur répondeur depuis trois jours, a repris l'homme. Mais je n'ai plus besoin de lui. Je te retrouverai toi. Toi qui n'as pas fini ton boulot. Gros bisous. Tu.

Uût.

Tout va bien, a parié mon père, impayable. Je l'ai poussé dans le couloir. Il avait appris quelque chose. Philippe Darrout ne signera jamais la demande d'admission d'Emilie en HP, fut la première chose. Philippe Darrout pense qu'Emilie n'est pas folle.

Philippe Darrout est heureux de savoir qu'elle va DORMIR et MANGER chez nous. Parce qu'elle court un grand danger, semble-t-il. Ou je ne sais quoi. Deuxième chose. Quel genre de danger, ai-je demandé. Le genre danger de mort, a-t-il répondu avec un geste impuissant de la main, comme pour s'excuser. Une secte sur Internet. Des gens qui prônent. Euh. L'intelligence et le Savoir comme critères. Ou je ne sais comme quoi. Et qui vont jusqu'à tuer pour éloigner les incultivés. Il y a des flics sur le coup. Qui sont obligés de se faire invisibles. Parce que. Il y a eu deux cas, avant vous, deux meurtres de filles incultivées, soigneusement étouffés pour les besoins de l'enquête. C'est tout ce que j'ai pu savoir. Alors bon je veux bien garder ta copine quelques jours, mais qu'elle fasse semblant d'être un peu normale, vous voyez ? Je vous laisse car le film commence.

J'ai rejoint Emilie.

Vous devez quitter cet immeuble, a-t-elle dit. Ton père va commencer par être méfiant. Il va finir par commettre une bêtise. Comme toi en ayant appelé Ludovic Moulin-Rouge. Tu as foutu le bazar. Mon père ne va rien faire, ai-je dit sous serment. Il n'est pas du genre à faire, sorti de son travail. Il va se rendre au travail, a complété Emilie, comme si tout allait bien. Même chose pour ta mère et quant à toi, tu fais ce que tu veux. Mais tu arrêtes le tchat. Le quoi ? ai-je rigolé. C'est quoi ça le tchat ? Elle a souri.

Quand le sourire s'est dissous, j'ai demandé : Qu'est-ce que tu peux me dire de plus ? Plus j'essaie de me taire, a-t-elle répondu, plus tu fais n'importe quoi. Mais j'ai contacté les flics, et maintenant, il y a deux jours, ils m'ont laissé carte blanche. Car je suis à même de savoir ce que je dois te dire, et ce que je dois taire malgré toi. Mais toi qu'en penses-tu ? Elle m'a scrutée intensément. Je suis curieuse de nature, ai-je tenté, totalement à la rue. Et tu aimes trop faire l'amour, a-t-elle complété. Là, j'ai dit moi, je suis censée me taire. Ne pas poser de question. Très bien : Combien de temps est-ce qu'il me faudra poireauter ? Comment ça poireauter ? a-t-elle demandé au bout d'un siècle, d'une voix de mourante. Poireauter, ai-je dit : Attendre. Que tu veuilles bien me parler sensément.

Le temps qu'il faudra.

Voilà ce qu'elle allait dire. Je la connaissais bien. Elle pensait que c'était perdu d'avance. Que nous allions tous mourir. Que nous n'aurions jamais du naître. Le temps qu'il faudra, a-t-elle expiré, mais tout serait réglé en deux heures et trois mouvements si seulement tu voulais bien me faire plaisir. En te connectant sur SERIAL. Mais tout de suite. Mais je ne peux pas te forcer à le faire. Non. Nul ne pouvait me forcer. Le silence. La quiétude. La mollesse. Bientôt l'ennui. Je lui ai suggéré de ne pas s'endormir sur mon épaupe : Ca t'embêterait de prendre le lit du haut ? Elle s'est levée et a fouillé dans sa valise noire. Nuisette, serviette, trousse de toilette, flipette, elle n'avait que du noir. Ca m'ira parfaitement, a-t-elle fini par répondre, un peu de hauteur me fera du bien. Connerie sur connerie.

Seize

Tu devines la suite. Je suis retournée sur Word. Un moment j'ai fait volte-face. Emilie fixait l'écran. Et si, a-t-elle demandé, ton bouquin était naze au final ? J'aurai brûlé tout mon être, ai-je dit, j'aurai tout donné dans mon livre, c'est tout ce qui compte. Après quoi je me ferai balayeuse. Et Manon ? a-t-elle repris. Si tu t'apercevais qu'elle comptait plus pour toi que ton livre ? Je n'ai pas relevé. Elle me semblait si paisible à présent, sauf que c'était faux. Elle a commencé à s'acharner : Dans ton cocon, Estelle, tu prônes des trucs que tu n'assumes pas jusqu'au bout. Tout à fait, ai-je répondu, comme tout le monde hormis toutefois les terroristes, les dictateurs et les tueurs en série. Tu te paies de mots, a-t-elle précisé, aux frais de ta famille. Tout à fait, ai-je répété. Mais dans le fond, a-t-elle voulu conclure. Dans le fond, ai-je conclu à sa place, je fais ce qui me plaît dans la vie. J'écris ce que j'écris pour te donner l'idée d'en faire autant, alors si tu ne comprends pas ça, comment dire. En deux mots, disons-le comme en mille : Va Chier. Nous vivons une période de transition. De mutation peut-être. Mais quand même. Je sais que je suis pénible, a-t-elle répondu. Je suis condamnée pour ça. J'essayais juste de savoir.

C'était curieux : pendant qu'elle délirait, les mots venaient en masse sur cet ordinateur, mes doigts ne suivaient plus. Savoir quoi, ai-je fait en tapant sans répit. Elle : Si tu vaux la peine que j'essaie de te sauver. J'ai refusé de pointer dans ses propos ce qui relevait du mauvais freestyle. Je n'arrive pas à décider, a-t-elle ajouté. Il a fallu que je l'aide : Je me rachèterais en tapant Je vous salue les frustrés, sur le site de SERIAL.

Tu ne vas pas me croire, lecteur perdu. Elle s'est assise, elle s'est traînée sur son cul en disant : Voilà, et maintenant tu ouvres Internet Explorer. Je t'ai envoyé le lien par mail. A-t-elle dit. Moi j'ai ouvert Outlook Express. Boîte de réception. De : Emilie Darrout. Objet : SERIAL. Reçu : Malheureusement. J'ai sélectionné la ligne. J'ai cliqué droit et j'ai fait supprimer. J'ai cliqué droit sur la corbeille : vider le dossier des Eléments supprimés. Voulez-vous vraiment vider le dossier des Eléments supprimés ? Oui connard.

Je retrouverai ça dans mon agenda, a promis Emilie en se recouchant. Tu n'es qu'une vraie gamine. Punaise. Je me suis levée. Cuisine. Frigo. Bière. Premières gorgées à la fenêtre. J'ai appelé mon petit frère pour lui commander du shit. Cédric Renon, vingt-cinq ans, chef de projet chez Manitex. Dis oh, s'est-il exclamé, faudrait pas que ça devienne une drogue. Entendre sa voix m'a fait du bien. Depuis qu'il avait quitté la maison, il me croyait à l'abri de tous les emmerdements, planquée chez nos vieux. Il pensait que c'était abuser. Pour mériter de vivre il fallait se prendre des coups dehors et fréquenter stoïquement les cons et les connes et devenir soi-même un con. Je me suis regardée avec ses yeux et voilà, je me suis crue dans un bunker tout d'un coup, et ça m'a fait du bien. Mais je voulais fumer, quoi. Je ne serai jamais une camée du cannabis comme toi, ai-je fait. Si je dois te fournir plus souvent, a-t-il averti, allonge la thune, parce que là. C'est bon j'arrête le shit. J'ai dit.

Il a raccroché. J'étais guérie.

J'ai allumé la télé. Vomissures. Je me suis couchée très tard délibérément pour pioncer jusqu'à dix heures, afin de ne pas entendre le réveil des troupes. Au saut du lit, il était huit heures trente, j'ai allumé le micro. Mon pied s'est pris dans une valise noire et je me suis dit Ouyou. Elle était encore là. Je me suis rendue à la cuisine. Emilie dormait dans son bol de café. Elle puisait du charme dans son bol, avais-je lu récemment quelque part mais où ? J'avais la cervelle en ketchup. Ta mère, s'est-elle étonnée, s'occupe donc de Manon tous les matins ? C'est la première debout qui s'en charge, ai-je répondu. Il m'arrive de tomber du lit, comme il arrive que ma mère commence super tard et par conséquent reste au pieu. Manon se réveille seule. Elle sait manger seule, s'habiller seule. Elle sait à quelle heure me réveiller pour que je l'accompagne au bahut. En ce moment c'est cool, il suffit de la monter chez la nourrice. Elle y va d'elle-même si tout le monde roupille. Emilie gardait la tête penchée pour dire : Pas très malin tout ça. J'ai laissé passer. Je me suis assise en face d'elle. Le type au téléphone a parlé d'un Ludovic, ai-je tenté, sans y croire. Ah quand même, a-t-elle émis.

J'ai pris la mouche. Je me suis bien fâchée. Que veut dire Ah quand même ? Raisonnablement je veux dire ? Dans ce contexte en apparence opaque ? A l'évidence affabulé ? Que faut-il raconter, de toutes façons, pour se conformer à l'allure générale du délire ? Je t'en foutrais des airs caustiques. Elle a levé les yeux de son bol pour frapper fort : Ce n'est pas un délire. Ludovic est impliqué, mais il n'est pas méchant. A partir d'aujourd'hui tu oublies son email, tu désapprends son téléphone. La suite, si tu en veux, je t'en donne. Ludovic joue les indicateurs malgré lui. Pour te donner un exemple, il a rapporté, il est allé DIRE que tu avais trouvé quelqu'un, un homme, un amant, quelqu'un d'autre, sur Wanadoo. Il y a trois jours. Imagine sa colère. Alors j'ai dû me cacher chez toi. C'est tout : tout s'explique. Oh non. J'ai gémi. Il est allé DIRE. Mais dis-moi, Emilie la folle, je suis crevée, à ce que je vois. J'ai besoin de ton aide : Où as-tu mis le complément d'objet indirect ? Ludovic est allé dire à qui ça merde ? Qui ça est derrière ? Qui est en colère ? Qui a fait quoi ? Qui parle ? Qui es-tu petit monstre ? A combien t'y prends-tu ? Je m'appelle Emilie Darrou, je ne suis pas folle, et ne crie pas. Je t'en prie ne va pas craquer maintenant. Je suis en train d'expliquer tout. Derrière Ludovic, Estelle je t'en prie, ne me regarde pas en faisant cette tête, parce qu'il y a ce mec. Derrière Ludovic il y a ce mec. Celui qui doit se croire à l'abri. Qui doit continuer à penser que tu ne te doutes de rien. J'ai dit : Bien sûr. Il y a SERIAL, il y a DREAMER. Non, fut la réponse, avec des majuscules. NON. Alors le méchant s'appelle Ludovic, ai-je inféré, il agit seul. C'est lui. Mais NON. Pourquoi ? Parce que. Pourquoi ? Parce que. Alors dis-moi pourquoi. Estelle écoute. Restons sur nos chaises. Prenons ce petit-déjeuner. Ou bien écoute. En te quittant l'autre jour, j'ai appliqué mon plan. Je me suis fait passer pour toi. Me suis connectée sous Telle-Quelle. C'était moi. Qui d'autre. Je n'avais pas le choix. Avant de te traumatiser, j'ai dû traumatiser tes contacts. Je suis allée voir Moulin-Rouge, ton précieux Ludovic, en dialogue privé pour lui raconter que j'avais perdu son téléphone. Il me l'a donné. Je l'ai donné au Tueur. Il y a ce Tueur. Le Tueur est derrière Ludovic, le tueur existe. Il tue, c'est dire qu'il existe. Le même soir [feeling] m'a proposé, tu sais, un premier rendez-vous pour faire l'amour avec toi. Je me suis débrouillée pour qu'il n'en ait plus envie. Je me suis donné du mal. J'ai fait le vide autour de Telle-Quelle. J'ai pu retrouver

BRIAN_LE_BOGOSS. Pareil. J'ai improvisé des menaces. J'ai réussi. Je ne répondrai plus à tes questions. O.K., j'ai dit. Je comprends. Alors Estelle arrête. J'arrête. C'est bon. Ceci n'est pas une question : Qu'est-ce que le Tueur voulait faire de Ludovic ? Ceci n'était pas la réponse : Un indicateur. Je n'en dirai pas plus. Ta vie est en jeu.

Mais oui. Comme ça c'était clair. A trois hecto-milliards de bricoles près, cela tenait debout. Mais aux dernières nouvelles, tout de même, c'était Ludovic le tueur. Voilà ce que j'avais en banque : voilà ce qui m'avait été dit. Emilie tu t'incrustes dans ma chambre, dans ma cuisine, tu bois dans mon bol pour éviter que Ludovic ne nous tue. Comme il a tué les deux autres. Maintenant tu dis quoi ? Parce que si finalement le danger est nul, Emilie tu te lèves et tu te casses. Elle m'a dit Tu ne m'écoutes pas. Ce n'était pas Ludovic. C'était un mensonge. Mensonge sur mensonge. C'était reparti, au pied du mur, Emilie s'est remise à crier. Estelle, mais je mens POUR QUE TU TE CALMES. Il était neuf heures du matin. La journée promettait. Elle a baissé d'un ton. Elle m'a bien regardée pour faire bonne impression : Je n'ai jamais menti sur un point : Arrête. Maintenant tu arrêtes. Il faut que tu penses à d'autres choses. Que tu dessines un trait sur ta mauvaise façon d'utiliser le web virtuel. Tu es sur la bonne voie. Tu ne te fais plus sauter par les gens : tu t'éloignes du tchat : continue comme ça, et maintenant, ne pose plus de questions. N'écris à personne. Oublie ton écran. Si tu tiens à tchatter, connecte-toi sur SERIAL. Si tu ne veux pas te connecter sur SERIAL, termine ton roman. Et alors, et alors seulement tu vivras. J'ai attendu une minute. La routine. Ensuite j'ai demandé combien de temps, à la louche, à vue de nez, histoire de savoir un truc, pour qu'on rigole, j'allais devoir attendre. Huh comment ça Attendre ? Attermoyer, quoi, dans la condensation épaisse de ton inexhaustible haleine. Le temps qu'il faudra, a-t-elle répondu. Sinon tu vas mourir. Mourir, tu comprends ?

Elle était réveillée maintenant. Elle a soudain vite fait de mâcher la tartine de vingt centimètres carrés que j'avais, une heure plus tôt, avancée vers sa bouche. Elle m'a pondu une ellipse : Elles sont mortes toutes les deux. Dans des conditions effroyables. Les flics tremblaient en me décrivant l'état des corps. Tout ce que tu racontes dans ton roman, c'est Cendrillon à côté. Dans mon livre, un prêtre coupable se fait broyer vif dans un hachoir géant. A côté, son fils naturel, huit ans, se fait castrer sous anesthésie locale. Echelonnement malicieux des douleurs. Le broiement du corps du père se fait en commençant par les genoux délicatement pliés à cinquante degrés. Beaucoup de plaisir à écrire, je prends. Je suis écrivain. Tadatada. Tadatada. Mon portable. Mon portable. Emilie s'est précipitée dans ma chambre. J'ai couru derrière elle pour l'empêcher d'extravaguer dans mon dos.

Ludovic. A-t-elle crié. Ludovic Allo Bonjour. Elle m'a fait signe d'affluer vers elle, comme si c'était nécessaire. Oui je m'appelle Emilie Darrou, je vous parle. Je sais qu'on vous harcèle. C'est un fou criminel. Mais n'entrez pas dans son jeu. Estelle Renon : Parfaitement. Tout est vrai. NON. Je ne veux rien savoir. NE ME DITES RIEN. N'appellez plus. Oubliez Estelle. Elle ne vous aime pas. Elle n'aimera jamais personne. Ne faites rien. C'est exactement ce qu'il veut que vous fassiez. NON. Faites-moi confiance. PAS LA POLICE. Ne soyez pas malheureux. Ne soyez pas Au revoir.

Je n'ai rien dit. Elle m'a fait voir le trophée. 06 99 22 49 02. La vache auguste et sacrée de sa mère la flûte. Ludovic venait d'appeler Emilie. Emilie était rouge : c'était le premier appel. C'était mon Ludovic. Toi, lecteur à moitié concentré, crois-moi sur parole. Je viens d'élaborer ce numéro. C'est un faux numéro. Je ne suis pas Yann Moix. Je n'en ai pas l'impression. Es-tu bien sûre, ai-je demandé, de pouvoir gérer ce problème sans Moi ? J'ai ricané pour ne pas exploser en sanglots - c'était l'histoire de ma vie. Elle m'a regardée d'un air furibard et méprisant. Elle est remontée dans le lit du haut. Il était neuf heures quarante-trois du matin. Elle m'a tourné le dos pour faire la morte. Je me suis assise devant l'ordinateur. J'ai ouvert Word. C'est là que j'ai eu l'envie de ce texte. Raconter cette histoire un peu, pour égayer la préparation de mon second roman. D'abord évidemment, avant de commencer, prendre garde d'avoir expédié mon tout premier livre dans le paradis des affaires classées. Après quoi, donc, témoigner de ce qu'il faut dire que non : il ne se passe PAS toujours RIEN en dehors des livres à écrire.

L'autre victime aussi, a-t-elle couiné dans mon dos.

Ecrivait des bouquins.

J'ai commencé à glisser sur mes touches. J'attends la suite. Je le constate à voix haute et j'obtiens gain de cause. Emilie me répond : Mais elle publiait, elle. Je ne répondrai plus maintenant. Aucune de tes questions. Ma sottise a des limites.

Dix-sept

Des limites. Elle avait raison sur un point : je devais garder mes questions pour moi. Absolument. Tout à fait. Car pour recevoir les réponses une par une, je n'avais qu'à laisser ma louftingue amie bavarder porte nawakement, jusqu'à ce que torpeur en résulte et dégouline, et que boum. Dodo. Maintenant elle s'était endormie : je n'avais qu'à patienter jusqu'à demain. J'ai continué à écrire. A très bien écrire. Pour me rémunérer d'avoir affiné la ligne mélodique et la basse continue de mon premier chef d'œuvre, deux heures et demie plus tard, je suis allée sur Wanadoo. Je vais me damner la vie sur Wanadoo.

Wouh wou.

Pas de réponse. Respiration régulière. Elle dormait toujours, c'était bon. Sur le 25-30ans je me suis appelée Circé. Gardienne incognito des tu sais quoi. De la nouvelle vague. Je pénétrais dans l'introsphère adulescente et fondais mon esprit dans celui de la génération Casimir, Grand Bleu, Fight-Club. Petits rigolos connectés. Toujours prêts à détecter l'injuste et à crier NON. Toujours prêts, en attendant, à mourir de rire. Suivant les circonstances. J'ai vu entrer la meilleure. Ma meilleure copine du channel, VirgnieToutEnBloc, avocate au barreau de Paris, a fait son entrée. Mon cœur a cabriolé de joie. J'ai tapé /notice VirginieToutEnBloc. Notice égale message personnel lâché sur le salon général. Lisible par un seul user au monde.

[Notice] bisous ma vteb c Rebelle mé chut !!!

Elle m'a répondu directement sur le gen, au vu de tous.

VirgnieToutEnBloc` > slt CIRCE

[Notice] virginie mon bisou hooooo

VirgnieToutEnBloc` > bon tchat à toi CIRCE

Ca fait mal. De se faire repousser ainsi, comme ça, par la meilleure d'entre nous, cela vous dégomme un tchatteur, surtout le midi. Il n'y avait pas à chier. Pas d'autre explication : Emilie n'avait pas fait dans la dentelle, en matière d'usurpation de mon pseudo. Elle y est allée au marteau-pilon, et pas du tout avec le sourire. D'une façon ou d'une autre. Effondrée, me tordant sous la douleur mentale, gémissant dans ma tête, psychiquement par terre, j'ai quand même essayé de comprendre.

CIRCE > tu ne m'aimes plus ?

VirgnieToutEnBloc` > je ne sais pas t'es ki, désolée

Ensuite rien. Je me suis sentie triste et inquiète. J'ai trouvé ça injuste. C'était vraiment injuste. Le monde virtuel était sans cœur et sans tapis. Que des pépins, que des arêtes. Que du sang. On ne voulait plus de moi. On me disait Bon tchat. Je n'étais plus personne. Je me suis mise à prier. Il faut me comprendre. J'ai prié jusqu'à ce que Dieu, tout en n'existant pas plus que Tlaloc (dieu précolombien de la pluie) m'exauce. Fort, très fort : VTEB est revenue vers moi, comme après la pluie revenait le soleil.

VirginieToutEnBloc`> c t une blague, ton délire insupportable de l'otre soir. Oui hein.

D'abord : Merci Dieu. Ensuite : Très bien. Il se passerait toujours quelque chose dans mon dos, voilà ce qu'il fallait conclure. Merci Emilie, merci Totor. Bravo. Tchattranquille était devenu l'utopie du mois. C'était le moment de changer de salon, de script, de réseau, et de vie. C'était l'occasion d'arrêter le tchat et de me remettre au jogging. Même si je m'étais enchaînée à VirginieToutEnBloc`, baby cynique et généreuse, intensément drôle, équilibrée jusqu'à la démence, amoureuse des gens. Même si je m'étais entichée de son doux valet maxell, consultant drôle et urbain, je devais les quitter. Même si j'appréciais Plume`, animatrice, emploi jeune, anarchiste et drôle, je devais renoncer à l'étudier de près. Moi qui voulais rencontrer KAISER, infirmier drôle et fou, je me trouvais dans l'obligation de tracer un trait gras, oblique, triple, rageur, etc. sur : Nous marrer à voix haute, Nous bidonner vivants, Gondoler nos personnes, interminablement, autour de nos bières. Moi qui aimais beaucoup Marshall_Duke, commercial drôle et trognon. Et moi qui n'ai pas oublié, voisine de la ville (toutes proportions gardées, mutatis mutandis, le temps détruit ce qu'on n'a pas détruit soi-même – ne cherche pas, lecteur, prends des vacances, très exceptionnellement je m'adresse au jeune sadique dégonflé, déjà loin, déjà mort, éternel sourdingue, dont a procédé, mot après mot, parce qu'il a fallu remonter la pente, revouloir faire des trucs au printemps 2003, la mélodie principale, le thème de cette allégorie facile.) J'appréciais Babble, administrateur réseau drôle et serviable, et K-rine, comptable drôle et douée d'une grande capacité d'écoute. En tout bien tout honneur. J'avais besoin de ces gens. J'étais prête. Et bien tant pis alors pour la sécurité. Je percutais soudain que ce besoin était bon. L'envie était saine. Je devenais comme toi, monsieur, madame. Portrait tout craché de toi. Je voulais des amis vivants, je les voulais bien, à la limite, plus remuants que créateurs. Le bruit, la redondance, la résignation, le talk-small, je prenais tout en bloc puisque tel était le prix pour une place dans l'introsphère et pourquoi pas dans la biosphère. Quelle invraisemblable décontraction de l'exigence. Quel instinct de survie peut-être : sortir de ma chambre. En raison de quoi, certes non, je n'arrêtera pas le tchat. Il m'a fallu jouer serré. Ca n'en finissait pas. Toujours jouer serré, mentir.

CIRCE > j'avais bu de l'alcool, virginie, j'avais fumé du cannabis à jeun. alors pardon.

VirginieToutEnBloc`> on évite de tchatter dans ces cas la oki !!?

VirginieToutEnBloc`> <http://www.ifrance.com/babble/teufmanie6inscr>.

VirginieToutEnBloc`> babble fait une soirée, foketuviennes

CIRCE > je vais réfléchir

CIRCE > je dois te laisser

Emilie dormait, d'accord. Mais ce genre d'activité ne l'empêcherait jamais de se redresser par surprise, de me voir en train de m'abêtir et de pousser trois cents cris. A éviter. En attendant, c'était définitif : la soirée de babble dégringolait jour après jour du ciel, telle une excellente chose, faite sur mesure pour moi. J'ai cliqué gauche sur le lien hypertexte. Je suis arrivée sur un site personnel. Soirée-restaurant à Levallois Perret. Ne cherche pas le nom de la salle, prends vraiment des vacances. Ca n'a pas eu lieu à Levallois Perret. Il n'y a jamais eu de soirée à Levallois Perret. Puisque Levallois Perret n'existe pas. J'invente jusqu'au nom des villes. Tu m'as bien lue ? Je change les noms

propres et les pseudonymes pour éviter les recoupements. Les cinglés sont partout. Et bon, c'était vingt euros par personne. Alors peut-être n'irais-je pas. Il y aurait d'autres soirées, quand j'aurais de l'argent. Je travaillerais.

Babble s'était fendu d'un trombinoscope. Ca m'a fait drôle. Jusqu'ici je n'avais rencardé que des canons. J'étais moi-même un canon. Et je découvrais que des users moches, gros, mal fichus, ni faits ni à faire, se permettaient les rencontres. Ils avaient trop besoin d'amis. Ca ne m'a pas fait rire. Tout arrive quoi, réellement. J'avais besoin qu'on ait besoin de moi comme amie. C'est exactement ce qu'Emilie avait programmé, mais le résultat dépassait ses espérances. Je m'explique. Pour une raison que je comprendrais trop tard, elle avait tenu à me dégoûter des plans cul. Voulu que je découvre les joies de la camaraderie virtuelle. Et que je m'en tienne aux discussions virtuelles, et que j'y prenne goût. Et que pour tenir la distance je devienne virtuelle et belle, en tant que telle. C'était fait. Maintenant j'avais envie d'aller plus loin. Pour la première fois depuis des années, j'avais envie de voir des gens, pour les voir. Les gens m'attiraient. Je voulais vivre.

C'était si profond, si vrai, que j'ai jugé opportun de lancer des ultimatums à Emilie le lendemain. Elle a été catégorique, n'a rien voulu savoir, et là, gros bond de l'histoire principale en avant : Pas question de rencontrer qui que ce soit dans la réalité, dans l'immédiat. La vie normale attendrait. Pourquoi ai-je demandé. Réponse : Parce que le monde des tchatteurs est minuscule, Estelle, est-ce que tu mémorises un tant soit peu ce que je dis ? Le réseau Entrechat est un carrefour, une plate-forme incontournable, au même titre que Caramail, où tous les tchatteurs francophones ont cramé au moins deux heures de leur vie. Je résume pour toi, lecteur versatile : Wanadoo et Caramail constituaient une véritable annexe de SERIAL. Un vivier. Je n'ai pas demandé un vivier de quoi, ni ce que venait faire SERIAL là-dedans et partout dans l'histoire. Je n'ai pas posé de questions. J'ai attendu qu'elle vide son sac. Ce qu'elle a fait. Ca a pris du temps. Quand j'ai tout compris enfin, il était trop tard.

Le plus souvent j'étais devant mon PC à corriger mes trucs. D'autres fois on était couchées dans le noir, elle en haut moi en bas. A parler, parler. A mettre les choses au net. Un après-midi elle a osé se promener avec moi dehors. Elle n'a pas tenu cinq minutes. Elle devenait flippée. Définitivement je veux dire. Un jour, rapidement, je n'ai plus pu payer Nourrice. J'étais trop parano pour de nouveau raccompagner Manon à l'école, mais pas assez pour supplier ma mère de faire son devoir de grand-mère jusqu'à sa mort. Tant elle aimait garder son argent à la banque. Emilie a payé par chèque. Un mois de gardiennage. La paix. Là-dessus, je ne vais pas retranscrire nos conversations chaotiques et bruyantes à rallonge. Je vais résumer.

Voici le fond de l'histoire.

SERIAL_DREAMER alias Christian Quelque Chose est né le 16 août 1971 à Conches-en-Ouche, dans l'Eure. Je plaisante. Enfin c'est la vérité, mais toutes les vérités ne sont pas lestes, ni sex, ni fun à lire, or tu sais très bien ce qu'il en est : écrire ceci est un jeu. Je dis vérité mais tout repose sur les racontars du principal intéressé, lequel court toujours. Peut-être qu'il avait menti. Personnellement je ne lui donne pas plus de trente

ans. Pas moins de vingt-cinq. Un gosse de vingt ans, même imbattable en informatique, n'a pas pu faire preuve d'autant de sang froid, de patience et de subtilité dans l'horreur.

SERIAL_DREAMER maîtrisait la toile en décembre 1998 quand le serveur IRC chat.voilà.fr a été lancé. C'était un lieutenant de police de son état, ancien tireur d'élite, plusieurs fois champion de France, passionné d'informatique et plus généralement curieux de tout, poète, dessinateur et musicien amateur. Sa vie de tchatteur chevronné a commencé sur Wanadoo. Tout ce que la France, le Québec, la Suisse et la Belgique comptaient de jeunes esprits surentraînés, branchés sur les technologies de l'avenir, se trouvaient là. Ce qui changeait SERIAL de son milieu professionnel, sauf le respect que je dois. Gens intelligents, riches, créatifs il avait donc à l'écran, et avides étaient-ils de communiquer avec lui. D'une communication de qualité. C'est à l'écran, c'est comme ça, sur un tchat, qu'il a rencontré la femme de sa vie. Ecrivain. Si tu veux : Ne. Tu fais chier. EcrivaiNe. Peu à peu, malgré qu'ils en eussent, le niveau des discussions a baissé, certes plus vertigineusement durant les périodes des fêtes. Rappelle-toi : Le PC neuf à peine branché, le Mac à moitié déconfiguré, ouvert à tous les virus, l'on débarquait, les câbles à l'air, sur tous les tchatrooms du cyberspace pour taper : Qui a de l'amour ? Et qui a trois paires de fesses ? C'était la démocratisation des machins numériques. Et bon ce fut la catastrophe.

La femme de la vie de SERIAL a soudain lâché le tchat. Un lendemain de Noël, elle a trouvé l'amour. Elle a couru après. Après celui qu'on a pour les chiens : le véritable amour. Pas celui, fait de compétition, de sexe érudit, et de rien d'autre. Pas celui qui nous ampute l'âme, bout par bout, quand frappent ses joies sèches et brutales. Qui nous rapetisse l'être avec le poids de ses victoires glauques. Je ne parle pas de ce qu'on s'injecte à même le cerveau. Je ne parle pas de ce que nous connaissons. Je ne parle pas de ces roulements, ni de ces battements, ni de ces rotations où c'est chacun son tour de s'en ramasser Plein La Gueule pour exactement zéro bénéfice. Non ! Elle s'est mise à courir après l'amour qui te pousse à donner ta vie pour que le mec, il vive. Qu'il vive au sens propre et au sens figuré. Qu'il guérisse de son enfance. Que devenu grand il pousse encore, au soleil, le mec, et qu'un transat l'attende sous les arbres. Qu'il ait sa part de douceur et de force. Qu'il aille au bout de ses rêves. Qu'il ait ton amour. Et c'était Frédéric Chopin en peinture. Et c'était Lara Fabian dans les oreilles. Sur le Mont Golgotha des bouleversements irréfutables, formulés sans malice, cela devenait Isabelle Boulay en boucle. Cela devenait Francis Cabrel en boucle. Devenait la voix de Céline Dion (en boucle) torsadée sur la naissance de ton annulaire pensive. C'était tous les slows de Chérie-FM. Lui : N'écris pas, je suis triste et je voudrais m'éteindre. Elle : Je t'aime Je t'aime Je t'aime. Ca arrive.

L'écrivain-noeud a trouvé, et perdu, et trouvé pleinement donc, un médiocre homme ébloui par elle. Son Idéal. L'homme-enfant. Homme un peu bête et conscient de l'être. Mais si complexe au final. Homme dont l'intense prévisibilité, et la maladie d'aimer trop les filles incontrôlables, et l'instinct de fuite équivoque que ce trop d'exigence et ce défaut de confiance causaient, et la douleur qu'il infligeait par son comportement, et le brisement quotidien, le chagrin vrai qu'elle en avait, et la tristesse entière, la simplicité, la gravité du ressenti permanent, les vérités philosophiques automatiquement surgies en pure

recompense, la course sans fin, les Dis-Moi-Je-T-En-Supplie-De-Te-Laisser-Tranquille, rendaient carrément plus géniale sa pièce de théâtre en cours. Elle avait tout compris : Préférer l'horizon. Préférer ce qui bouge. Oui. Mais dans l'évidence des sentiments regardés bien en face. Oui. Mais sans pouvoir s'encager pour autant. Oui. La chance

Maintenant tu reviens. Lecteur.

Déglingué, l'orgueil roussi par des questions sans réponse, inculte en matière de femme aimante, informaticien, SERIAL s'est désintéressé des discussions publiques. Il a préféré monter dans la hiérarchie du tchat. Il est devenu opérateur. Les opérateurs ne se connectent plus que pour éjecter les gens. Ensuite il est passé chan master, opérateur global, géofrontiste, ircop, puis enfin administrateur. Puis toutes ces cliqueries ont arrêté de l'amuser.

En tant que flic, il est devenu suffisamment calé pour entrer dans la BEFTI, (Brigade d'Enquêtes sur les Fraudes aux Technologies de l'Information), organisme qui traquait les cybercriminels. En tant que tchatteur, il a laissé tomber IRC afin de créer son propre salon, sur un réseau confidentiel. SERIAL a recruté ses camarades de jeu sur Wanadoo et sur Caramail. D'emblée, d'un commun accord, avec ses disciples, il a instauré des règles drastiques, en plus de la nétiquette. Des fois que l'Ecrivaine lirait. Viendrait même en soum. Pas de drague, pas d'âneries, pas de racontage de life, pas de fautes d'orthographe, pas d'abréviations, pas d'escroquerie intellectuelle. Du débat, des références, de la pertinence, de l'imagination, de l'humour. Ne pas se connecter si on n'était pas en forme. Ceux qui n'étaient pas contents devaient quitter le site. Mais bien vite, SERIAL_DREAMER en a eu marre de raccoler des cerveaux en état de répondre, et très vite la communauté a commencé à se replier sur elle-même, à tourner en rond, à se perdre en Bien le Bonjour, en citations et en cadavres exquis. Baisse de l'audience. SERIAL a donc menacé de fermer le site, à moins que ses camarades ne recrutent eux-mêmes les esprits neufs, à charge pour lui d'étudier les candidatures. C'est à ce moment-là que s'est mise en place un système d'admission. Les impétrants devaient se rendre sur le portail du site, et répondre à un quizz et à un questionnaire. Ensuite de quoi ils recevaient un mail d'acceptation, avec un mot de passe provisoire ou un mot de refus. La particularité du salon est devenue : salon visible à l'œil nu, pour tous les blaireaux du cosmos virtuel. Certes. Mais il fallait être inscrit, donc avoir été testé, questionné et approuvé pour participer. Emilie fut recrutée sur Caramail par Grégoire le mathématicien. Le quizz était raide, mais elle a cartonné au questionnaire. Elle a répondu dans l'esprit qu'il fallait. C'est du moins ce qui fut dit sur le mail d'acceptation. Elle s'est connectée tous les soirs. Creusage de méninges, sentiment d'exister. La totale. Malheureusement elle n'a pas tenu le rythme.

Décevoir ces connards était trop facile.

Un mot trop approximatif, un contresens, une faute de goût, un raisonnement lâche, un effréné jargonnage masquant son esprit d'escalier, tout ça lui valait de se faire traiter, au vu de tous, de bécasse. Elle a dû prendre ses responsabilités et, son Encyclopédie en dix volumes posé qui sur deux cuisses, qui tout autour de sa chaise, elle a pris l'option Wikipédia en onglet, mais ce n'était pas suffisant. Il a fallu qu'elle révise les sujets fondamentaux qui lui faisaient mal au crâne (la génomique fonctionnelle, la théorie

des acteurs-réseaux, et même la doctrine de la guerre juste, et même, putain la vache, la théorie du chaos qui ne voulait pas rentrer. Tu vois l'idée : c'était perdu d'avance : C'était toujours le 19eme siècle, dans la tête d'Emilie.) Et comme ça ressortait par où ça rentrait déjà trop rarement en entier, voilà, elle révisait forcément deux heures avant chaque connexion. Mais ce n'était pas suffisant. SERIAL_DREAMER himself est venu la voir en pv, et on ne pouvait pas dire que c'était le début de la gloire. Il l'a bombardée de questions décousues. Son verdict : Il y a des gens connus qui nous lisent tous les soirs, CHIMERE. Des gens qui hésitent à s'inscrire. Alors fais un effort. Fais des révisions. Il se prenait pour quoi ? Elle a arrêté ces conneries.

Dix-huit

Décrocher du tchat, c'était vachement bien. Mais du coup ses soirées étaient vides, ses journées terribles (terribles), son travail n'en parlons pas, ses intérimaires connes et ses collègues et ses amis et sa triste personne étaient sans humour, sans beauté, sans relief. La réalité en face. Imagine un peu. Après quelques retours sinistres sur Caramail, et parce que lire le salon de SERIAL sans oser taper rien était pire que de regarder sa vie en face, elle s'est raccrochée à une rumeur : le vide appelle quelque chose plutôt que rien. Or faute de distinction personnelle, que nous est-il proposé ? Pas Dieu. Bingo. Elle a fait des pv en douce. Pour découvrir, à 28 ans quand même, que, n'en déplaise, faire bander les mâles était plus facile que de les contredire avec succès sur tel ou tel sujet prise de tête. Vainqueur, elle est sortie avec GREGOIRE le mathématicien. Elle a dérouillé. Dans les soirées restau, où, merci Bingo, SERIAL ne venait jamais, GREGOIRE refusait d'afficher leur liaison. Elle en a souffert. Souffert aussi de son manque d'endurance au lit, dont il l'a rendue responsable. Classique et sans issue, du jour au lendemain, il a cessé tout contact.

L_AIGLE_BLEU, professeur d'espagnol, a pris le relais. Ils ont failli coucher ensemble. Mais il semblait trop ailleurs. Amoureux d'une autre, qui le repoussait par habitude. Je rappelle, juste parce que c'est nécessaire, que ce grand vaudeville se passait en privé. Le salon général restait égal à lui-même. Intello, déconnant mais précis, brillantissime. C'était déjà ça. Je passe sur la rencontre de sa vie, je passe sur TOM, bassiste professionnelle, artiste excellente, intense, bienfaitrice, mais hélas mythomane, et donc lesbienne : Fille. Pas équipée. Pauvre Emilie. J'ai suivi chaque foirade en léger différé. Je n'ai jamais cru à la nécessité de me foutre de sa gueule, mais j'avais mon opinion personnelle : il ne fallait pas tomber amoureuse par ordinateur. Jamais. Pauvre Emilie. Bon ensuite ça a été l'engrenage. Tu sais.

Quand il a compris qu'elle prenait son site pour une agence matrimoniale, SERIAL a confisqué son pass. Elle est revenue s'inscrire sous un nouveau pseudonyme. Elle a découvert par ce biais que les questions du quizz et du questionnaire étaient aléatoires. Ce n'était pas la peine de les mémoriser pour les bâcher tranquillement. Ça a marché une fois. Pas deux. La première fois, SERIAL l'a l'humiliée en deux répliques sur le salon général. Il y avait plein d'autres salons privés, dont elle pouvait s'amuser à faire baisser le niveau. A sa deuxième tentative, il a reconnu sa tournure d'esprit (ce mélange implusif de dérision et d'autodérision timorées dans quoi je verrai, jusqu'au massacre final, le meilleur d'elle-même) il a accepté de nouveau qu'elle revienne, mais c'était pour aller directement la revoir en pv, en l'appelant par son nom de famille. Ce n'était pas un traitement de faveur. Emilie Darrou tu nous brises les couilles. Et de conclure que si elle ne lâchait pas l'affaire, il la tuerait. Elle a fait Ahaha des menaces. Alors il a tapé deux choses :

Premièrement, il avait déjà tué deux connes, autrement plus brillantes qu'elle. Le site avait changé deux fois d'adresse, ce n'était pas pour le plaisir de changer deux fois

d'adresse. Il a précisé leurs noms, prénoms, adresses physiques, leur âge. Elle pouvait vérifier. Dans les commissariats respectifs des deux jeunes femmes. La première victime a péri carbonisée dans son appartement. Tout a brûlé. L'ordinateur et le modem ont brûlé. A six cent kilomètres de là, la seconde pétasse intelligente mais pas suffisamment a été violée avec une statuette en bronze, puis découpée en morceaux, sa tête est passée au micro-onde, et le studio fut cambriolé. Ordinateur, chaîne HIFI, livres rares, tourne-disques, il n'y avait plus rien. On a établi zéro lien entre les deux affaires. Deuxièmement, si jamais Emilie prévenait la police, elle subirait le même sort en étant bien certaine que nul ne pourrait la venger. C'est à ce moment qu'il s'est vanté de faire partie de la BEFTI. Il était au courant de toutes les affaires cybercriminelles de la région parisienne parce qu'il bossait en gros dans une équipe riquiqui de vingt personnes. D'autre part il connaissait beaucoup de monde à l'OCLCTIC, autre organisme anti-hackers. (Office Central de Lutte contre la Criminalité liée aux Technologies de l'Information et de la Communication) Il ne tarderait pas le cas échéant à découvrir qu'on enquêtait sur lui. Toi, ne va pas chercher des poux à des fonctionnaires innocents et dévoués, tout ce que je viens de dire est faux. Crois-moi sur parole. Je veux juste donner une forme lisible à cette histoire de fous, pour que tu aies la quintessence des événements sans que ça porte préjudice à des tiers. La présomption d'innocence n'a pas été inventée pour les chiens.

Attaque directe.

Voilà ce que SERIAL infligerait au PC d'Emilie. Il utiliserait les informations qu'il avait stockées sur elle, en commençant par son IP. Crash système. Vidange de son disque dur. Ensuite il la tuerait, voilà. Quoi qu'il fasse, on ne pourrait pas même soupçonner que le meurtre était en relation avec Internet. Alors : qu'elle disparaisse par pitié. Et dans la foulée, qu'elle ne s'avise pas de fourguer l'url du salon à des policiers. Premièrement il changerait d'adresse fissa, et deuxièmement les flics passeraient obligatoirement par la BEFTI. A ce moment-là, la sanction tomberait : attaque directe, mort du PC, mort d'Emilie, quand ses protecteurs, parce qu'aussi débile qu'elle puisse être, elle se ferait protéger, quand ses protecteurs auront baissé leur garde. Elle a vérifié. Tout était exact. Les deux affaires étaient closes, non résolues. Qu'a-t-elle fait ? Je te le donne en mille.

Elle a demandé conseil à son père. A Philippe Darrout en personne elle a raconté le film depuis le début, en conséquence de quoi il l'a traitée de débile. Dont le problème n'était pas SERIAL. Pour Philippe Darrout, le problème de sa fille tenait en quatre mots : cyberdépendance et futilité épigénétique. Sa mésaventure devait lui servir de leçon. C'était le moment de vivre une vie réelle, en relation avec des êtres réels, ou à la limite d'écrire ce bouquin qui n'existait qu'en jactance. D'arrêter de se faire passer pour ce qu'elle ne voulait pas être au fond et, comme toutes les femmes, de prendre forme humaine avant que la nature ne la transforme en baudruche ménopausée. Elever des moutards. Quitter Futilityland. Quant à dénoncer SERIAL aux flics, c'était bien sûr niet, lah, nein, et non, à moins qu'elle veuille vivre flanquée de gardes du corps à vie. Un peu de logique rationnelle nom de Dieu.

Alors Emilie a décidé d'avertir les flics. Impunité zéro. Ou je ne sais quoi. Vengeance. C'était peut-être à faire. Allez comprendre. C'était ce qui, dans cette vie, lui était proposé de mieux que rien. Les flics n'étaient pas trop bêtes. Ils ont mis le doigt sur

la seule issue possible : puisque essayer de remonter jusqu'à SERIAL en roulant tous feux éteints sur les autoroutes de l'information de l'Internet était dangereux, il fallait lui fixer un vrai rendez-vous. L'obliger à se déplacer en personne. Mais c'était compliqué. SERIAL ne venait jamais aux soirées de tchateurs. Il ne donnait pas son mail, ni son numéro de téléphone. Il se contentait du rôle d'animateur et de censeur. Il orchestrait les choses. Pourtant il fallait essayer. Sachant qu'elle se ferait démasquer dès sa première tentative de réinscription.

Emilie a commencé à traîner jour et nuit sur les sites publics, Wanadoo, Tiscali, Yahoo, tu les sais, pour convaincre les filles les plus brillantes d'intégrer le club. Elle a contacté quelques copines d'Hypokhâgne. J'ai fait partie du lot, mais j'ai toujours dit non, et crois-moi, je le regrette. Certaines ont accepté. Parmi elles, une a réussi quizz et questionnaire. Mais ensuite elle a merdé. Certes elle a su animer le salon. Certes elle a pu faire parler SERIAL, aller jusqu'à lui soutirer des informations intimes, en particulier ses déboires avec la Neu-crivain. Mais dès qu'elle a glissé l'idée de boire un café ensemble, il l'a jetée hors du site. Motif : L'AMOUR EST AILLEURS. Elle a lâché l'affaire.

Alors Emilie a commencé à s'acharner sur moi. A me terroriser sans talent. A insister pour passer me voir, afin de m'inscrire de gré, de force ou par la feinte. Elle est passée chez moi. Je n'ai pas voulu m'inscrire. J'ai préféré faire semblant de vouloir lui présenter des étalons, des vrais. En vrai je voulais re-croiser Ludovic. Telle une grande fille, elle a changé de stratégie. Elle a vu mon pseudo du moment, Telle_Quelle. Elle a vu mon nouveau mec du moment, Moulin-Rouge. Elle a vu mon ex du moment, BRIAN_LE_BOGOSS. En rentrant chez elle, elle a usurpé mon pseudo. Elle a manipulé mes innocents contacts, pendant que ma fille avait la gorge en feu. Nourrissant de folles ambitions, elle a demandé leur téléphone. Seul Ludo a dit oui, parce que je l'avais déjà. Elle ne savait pas encore ce qu'elle voulait en faire. Son plan était simple : il fallait que je me connecte sur le salon de SERIAL. Toutes affaires de fesses cessantes. J'avais le niveau, et j'avais le charisme. J'emballais qui je voulais. Je passais mes journées à emballer, à trier, à consommer et à me faire lourder afin d'écrire comme un Dieu. J'étais la solution. Mais je n'étais pas docile, et j'étais trop portée sur le cul, trop asociale, trop bonne à rien d'autre qu'à tchatter sous mille prétextes. Il fallait donc me travailler un peu. Me donner forme humaine. Me faire apprécier le tchat en soi, et si possible me trouver un travail. SERIAL ne tombait pas amoureux des loques insupportables. Les flics sont restés sceptiques, mais elle avait l'air de savoir ce qu'elle voulait. Elle avait confiance en moi. Me foutait là-haut, tout là-haut, sur un piédestal. Comme si j'étais la Marilyn Monroe du tchat, dotée du cerveau d'Einstein. Parallèlement elle continuait à recruter au cas où et, obtenant échec sur échec, pour des raisons diverses, elle s'est obstinée. D'où les cernes, la perte d'appétit, la fatigue neuronale. A mon avis son plan ne pouvait pas marcher, point barre.

Elle avait passé des mois sur le tchat à tout faire elle-même. A recruter des bombes spirituelles, à les manipuler, à surveiller mon comportement virtuel. Les flics ont proposé d'autres solutions, y compris l'option Tout Me Raconter En Détail, mais ces solutions se soldaient obligatoirement par un meurtre en plus. Rien qu'à cette idée, Emilie a perdu le sommeil. Elle les a suppliés de lui laisser aller au bout de son truc. Pour une fois. S'il vous

plaît. Finalement, elle a joué le tout pour le tout : s'installer chez moi sous le premier prétexte aperçu, pour m'inscrire au club de SERIAL. Souviens-toi, ce fut ce prétexte-là : Ca va pas Estelle, tu recommences à draguer de nouveau, tu préviens Ludovic, mais Ludovic va nous faire mourir putain merde chier prout il faut que je m'installe chez toi.

Son copain l'inspecteur de police a composé son numéro alors qu'elle simulait – plus ou moins – le crétinisme le plus réussi dans ma chambre. Le but était de me convaincre qu'elle n'était pas folle. J'ai bien entendu les menaces bien viriles. Il y avait bien danger de mort, en ai-je conclu. Juste après, le même inspecteur a laissé dix messages sur le répondeur de Ludovic, pour que Ludovic appelle Emilie sous mes yeux. Ce qu'il a fait le lendemain. Ce qui m'a coupé l'envie d'aller me faire épouser dans la semaine, loin des ordinateurs. Et j'en étais là : sans amour, sans salon, travaillée par mille sensations de manque, mourant d'envie d'un contact. Comment ne pas faire un tour sur son tchat privé. Un petit tour. J'accrocherais immédiatement. SERIAL succomberait ensuite. On se verrait. Il se ferait coffrer. C'était inévitable. Le plan a foiré.

Fin des révélations. Maintenant, a-t-elle enchaîné, tu t'inscris. Oublie ce que tu sais. Tchatte pour le plaisir. Maintenant tu sais faire. Sois toi-même, sois brillante. Autant dire au cousin grabataire d'un grabataire rôti par mégarde sur tout le côté gauche que désormais le feu ne brûle plus les peaux. Elle n'y croyait pas plus que moi. C'était trop tard. Certes ça aurait pu marcher, je l'avoue : le quizz était d'enfer, multidisciplinaire, et chronométré. Ce n'était pas la peine d'ouvrir Google pour gruger, sauf à se faire recalcr au temps. Le questionnaire était le questionnaire le plus extraordinaire que j'aie jamais rempli sur le web. A condition d'avoir le background. Je l'avais. Merci les années de lecture sauvage en Bibliothèque. Une heure après, j'ai reçu un mail d'acceptation, personnalisé, avec des recommandations de base, tournées d'une façon à te faire mourir de rire, et un mot de passe provisoire. Comme pseudo j'ai choisi Telle-quelle, et comme mot de passe définitif glamorama. Je suis entrée sur le salon, émoustillée, pressée de briller, et tout ça pour mon malheur.

< VIIS > Telle-Quelle, bienvenue, vraiment, c'est John Wesley qui t'envoie.

<BABEE > Drôle VIIS, drôle.

<TELLE-QUELLE> Qu'est-ce qu'il dit ?

< VIIS> Telle-Quelle, allez : sois notre arbitre. Dirais-tu sans grimacer que les cinq preuves de l'existence de Dieu livrées prémontées par D'Aquin avaient pour visée, objectif, propos, sinon pour effet foudroyant, de convertir les incroyables ?

<TELLE-QUELLE > Je dirais que je repasserai demain.

<LETO > L'arbitre a parlé. Alors de quoi veux-tu nous enrichir, Telle-quelle ?

<TELLE-QUELLE > Le seul malade mental dont j'aie lu les écrits s'appelait Gérard de Nerval. Il savait tenir un stylo.

< LETO > Oups.

<BABEE > Pas de panique.

< LETO > Diable.

< GREGOIRE> TELLE-QUELLE, en fait le jeu, ce n'est pas de mettre en question le fait religieux, hein, mais de savoir si, du point de vue chrétien, dont nous partons ce soir – demain est un autre jour – si on doit, ou non, faire

<TELLE_QUELLE > Dieu n'existe pas, donc ceux qui écrivent plus d'un tome sur lui sont des fous, ce soir comme demain, alors de quoi tu me parles ?

< GREGOIRE > une réelle différence entre l'apologie et la dogmatique (ou si, au fond c'est encore et toujours le langage qui se fout de notre gueule, comme le disait mon poteau Valéry.) Si tu veux mon avis

<TELLE_QUELLE > Quoi ça ?

< SERIAL_DREAMER > GREGOIRE est lent, TELLE_QUELLE alors pour biter ce qu'il dit, on le laisse-le aller au bout de sa rouspétance déguisée.

< SERIAL_DREAMER > C'est la parenthèse qui les occupe depuis une heure, même si BABEE refuse de l'admettre. (Merci SERIAL_DREAMER)

<TELLE_QUELLE > Je fais une différence entre le schizophrène et le paranoïaque – et je ne les confonds pas non plus avec l'épileptique - mais les trois sont à soigner sans attendre.

< SERIAL_DREAMER > Juste une question : tu fais la demeurée pour avoir fait l'impasse sur la patristique, n'est-ce pas ? Tu n'es pas de ceux qui ont carrément passé la patrologie à la trappe ? Tu as des notions de théologie, miss, cela va sans dire ? Tu n'as pas fermé les yeux sur l'histoire de vingt siècles de christianisme ? Non, rassure-moi : Tu n'es pas là pour exhiber la version beta de cette Connerie Courante qui se croit trop documentée pour draguer sur Wanadoo ?

<TELLE_QUELLE > Hé, l'assassin de la BEFTI. Quand tu auras ressuscité tes victimes, connard, tu pourras prendre ce ton de flic moisi du gland avec moi.

Vous avez été exclu du site (TU DIRAS BONJOUR CHEZ LES CYBER MONGOLS)

Ca ne va pas dans ta tête ? A hurlé Emilie. Trente ans mon cul, j'ai hurlé. Monothéistes. Estelle, a-t-elle posé, haletante et posée à la fois. Christian va trouver ton adresse à partir de ton ip. Il va faire crasher ton ordinateur, il va fermer son site pour disparaître, et il va te tuer. Aussi sec. Si tu veux, mais c'est quoi ce club de fumeurs de champignons de merde ? La patrologie ? On étudie la patrologie ? Emilie a pris son téléphone et a surfé sur son répertoire. Parler à Monsieur Guchet s'il vous plaît. Oui mais venez, là. Chez mon amie. Estelle Renon. Elle a fait une bêtise. Elle s'est connectée sur le site de SERIAL. Non. Pas bravo. Elle a traité Christian d'assassin de la BEFTI. Oui, vite.

Dix-neuf

Ils ont fait vite. L'inspecteur Guchet et deux autres personnes ont mis trois quart d'heure pour venir. Trois quart d'heure, ça nous a suffi pour faire encore une bêtise. On s'est reconnectées sur le portail du site pour m'inscrire sous un autre pseudo. HTTP 404 Non trouvé : le site que vous avez demandé n'existe plus. On a fermé la fenêtre et boum. Ecran bleu de la mort qui tue. Crash system, a commenté Emilie.

Formater.

Tout réinstaller.

Chercher disquette de reboot et cédé de Windows98.

Ensuite chercher disquette intitulée Roman, mon roman.

L'insérer, respirer, être zen. Diagnostic : j'avais sauvegardé sur disquette cent-trente-neuf pages. Sur les deux cent vingt que j'avais écrites, crachées une à une, dans les bons comme dans les mauvais jours, contre vents et marées. Quatre-vingt pages sont parties en un clic. Emilie m'a regardée m'arracher les cheveux. Elle réfléchissait à autre chose, j'en étais sûre, comme s'il y avait plus important que l'encre de mes veines, évaporé dans le crash. On s'est disputées. J'ai manqué la jeter par la fenêtre. Les flics sont arrivés à temps.

SERIAL ne viendra jamais jusqu'ici, leur a-t-elle jeté à la tronche. Il se doute bien que vous êtes là. O.K. a plaisanté l'un des flics en contemplant ma bibliothèque, désolés pour le dérangement et passez une bonne journée. Guchet a calmé les deux idiots, plutôt ravi de la tournure des événements : Sur le tchat, la jolie demoiselle a évoqué la BEFTI. Elle a très bien fait. Il va sortir de son trou. Emilie a flippé : Mais non ! Il sait qu'elle est sous protection maintenant ! Il va attendre qu'on baisse notre garde. Il peut attendre des années, c'est ce qu'il a dit. Le deuxième flic a acquiescé en disant : Pour peu que les mots de passe des membres soient encodés en base 64, SERIAL_DRIVER peut les décoder et zou. Et zou quoi ? a demandé l'inspecteur Guchet. Et bien zou, zou, a fait l'imbécile, paf quoi.

En utilisant le mot de passe de quelqu'un d'autre, a rétabli l'inspecteur Guchet, SERIAL_DREAMER peut tout au plus se faire passer pour cet autre sur son forum – Salon, pas Forum a rectifié Emilie – et ça nous fait une belle jambe, a conclu Guchet. Pour en revenir à nos moutons, tout va bien. SERIAL qu'est-ce qu'il veut ? Vous neutraliser, vous et mademoiselle Renon, le plus vite possible. C'est bien.

C'est bien

Je me suis pincée. Il a dit Pardonnez-moi, c'est mon téléphone. Des hommes à lui se trouvaient chez Emilie, dans le dixième arrondissement. L'appartement était intact, en ordre. Mais l'ordinateur d'Emilie ne s'allumait plus. Pas moyen de mettre la main sur les mails d'acceptation du site. Ni rien. A moins de se connecter sur les micros des autres membres du club en leur ordonnant la plus stricte confidentialité. Pour Guchet, c'était un mauvais plan. Il y avait de fortes chances pour que SERIAL les ait hackés eux aussi. Pire, il pouvait être l'un d'eux. Etre à la fois l'invisible SERIAL, et un membre lambda, qui

assistait aux soirées pour garder ses lécheurs de botte à l'œil. Il avait conçu le site, il avait très bien pu se cloner et parler en direct sous des pseudos différents. J'avais un peu mal à la tête.

Mais pour peu, ai-je signalé, que vous coffriez tous ceux qui vont aux soirées il il il. Ne pourrait plus nuire. Guichet a évité mon regard. L'hypothèse du clone serait souhaitable, mais n'est pas la seule recevable, a-t-il dit. Peut-être que vraiment personne ne l'a jamais vu. Quelle serait sa réaction en voyant qu'on ne vient plus déconner chez lui ? Ou que ceux qui se connectent ont l'air bizarre ? Sur leur garde ? Moi : De toutes façon le site est fermé, monsieur. Il a simplement changé d'adresse, mademoiselle, a-t-il répondu.

Troisième flic : S'il se doute de quoi que ce soit, au mieux il disparaîtra du cyberspace. Guchet a acquiescé d'un air grave. Le mal est fait. Il sait que nous sommes là. Dans l'état actuel des choses il suffira que nous cherchions à l'attraper par un bout pour qu'il fuie par le bout opposé. Il vaut donc mieux attendre qu'il rappique ici, en personne. Cette fois c'est purement de notre ressort, ça n'a plus rien à voir avec le web, et c'est très bien. J'ai demandé pourquoi ils ne mettaient pas les membres de la BEFTI en examen. Leur coller un mandat de dépôt serait un bon moyen de choper notre intello sans risque. Mauvaise publicité pour la Direction de la Police Judiciaire de Paris, a répondu Guchet. Son arrestation, me suis-je accrochée, finira par se savoir de toutes façons. Guchet a soupiré. M'a regardée comme une débile. A quand même pris la peine de me dire : Mademoiselle, pour faire court, la BEFTI est un organisme vital pour les institutions financières, pour les entreprises et pour la sécurité des internautes en général. On ne peut pas se permettre de la paralyser ne serait-ce qu'un seul jour. Les pirates informatiques s'en donneraient à cœur joie. Alors quels sont vos projets, j'ai demandé. A part me coller des gardes du corps jusqu'aux chiottes en attendant que SERIAL se manifeste. Je n'ai pas d'autre plan que celui-là, a répondu fièrement Guchet, mais ça ne devrait pas prendre longtemps.

Facile à dire. Je passe sur l'arrivée de mes parents. Ma mère a flippé sérieusement pour sa vie de famille. Pour la calmer, l'inspecteur a entonné un hymne à la mademoiselle Darrout, fille vraiment formidable. Elle s'était creusé les méninges pour coincer un danger public, alors qu'elle aurait très bien pu retourner à sa petite vie fleurie, genre. Quelle chance d'avoir une telle héroïne avec nous. Alors on s'est trouvés à sept dans l'appartement. Manon a dormi dans ma chambre, sur le lit du bas avec moi. Emilie sur le lit du haut. Les gorilles au salon. On leur a laissé la chambre de ma cerise, au cas où ils auraient besoin d'intimité. Je-ne-me-suis-tapée-aucun-d'eux. J'étais guérie, avec d'autres chats à fouetter.

J'ai repris mon pauvre roman là où le crash system l'avait stoppé. C'était la merde dans l'ensemble et ça a duré des mois. Oui des mois. SERIAL ne voulait pas venir nous tuer. On a quand même essayé de mener une vie normale. Mes parents se rendaient à leur taf, avec une peur croissante au ventre, en se posant des questions sans réponse sur ce que les gens de ma génération avaient dans la tête. Après les grandes vacances pourries, ma fille a repris l'école. Emilie a décidé de se reposer. De bouquiner. De manger. De ne plus s'occuper de rien. Je suis revenue sur Wanadoo avec sa bénédiction. On ne m'avait pas oubliée. J'avais loupé la soirée de babble et plein d'autres soirées derrière,

mais il y a eu cette petite fête, un déjeuner chez VirginieToutEnBloc`. J'avais besoin de sortir.

J'y suis allée avec un garde du corps.

Les gens que j'ai rencontrés là-bas sont mes amis actuels. Tout en écrivant ce paragraphe, je discute sur msn avec l'un d'eux. Je les croise encore sur Wanadoo. Je les vois en vrai. Je prends des pots avec eux. Je les invite à la maison. Ils sont venus à mon mariage. Mais c'est une autre histoire. La petite fête avait lieu un samedi midi. VTEB habitait super loin. Vers Etampes. J'ai quitté chez moi vers dix heures du matin, j'avais des courses à faire, une bouteille de Martini, une tarte au chocolat, des thunes à tirer juste avant sur la carte de mon père, et c'était à peu près tout. Ma fille avait classe. Semaine banalisée. Voisine devait la nourrir à midi. Gratis. Parce que Manon était comme un cul avec sa chemise avec Félix, le fils de Marie-Jeanne. Elle déjeunait chez Félix les samedi de classe, sinon grosse colère. Pareil pour lui, c'était le grand amour. Le véritable amour. Grand grand mystère. Ce jour-là mes parents traînaient en pyjama. Emilie tchattait. Les flics regardaient la cassette de Matrix. Il a fait très beau. C'était l'automne, quelques semaines après la rentrée des classes.

Je suis restée jusqu'au soir chez VTEB. Ils étaient tous sympathiques. Ceux qui s'adoraient sur le tchat s'adoraient dans la vie. C'était très agréable et très sain. Mon garde du corps est tombé sous le charme de Plume, la pauvre. Heureusement, à dix-sept heures trente, son portable a sonné. C'était Guchet. Rappliquer fissa. Quand on est arrivés, il y avait des voitures de pompiers et de flics dans le parking. Des têtes de con à toutes les fenêtres de l'immeuble. Il y avait Guchet. Je n'ai pas voulu lui parler, ni qu'il me parle. Ce n'était pas mon enquête, c'était son enquête à lui. Il avait raté son coup, c'est tout ce qu'on pouvait dire pour sa défense. J'ai vu plein de gens dans mon salon dans ma chambre dans celle de ma fille celle de mes vieux. Dans ma cuisine. Par terre, c'était eux. Mon père, ma mère, Emilie, les deux vigiles s'étaient fait abattre. Etaient morts. Guchet a couru après moi, pissant dans son froc, pour me faire son rapport. Histoire de me brancher sur le réel entre deux hurlements. Moi je cherchais ma fille. Je voulais ma fille. Je ne voulais pas vivre en enfer. J'aurais tué tous les faux vivants pour voir le corps de Manon, j'allais compter jusqu'à cinq. Vlan deux beignes dans ma face et gnnii Guchet m'a saisie aux épaules. Manon est chez Madame Pontalis, a-t-il gueulé. Madame Pontalis ai-je gueulé avec lui. QU'EST-CE QUE C'EST MADAME PONTALIS, OU EST PASSEE MA FILLE. La nourrice il a crié. Celle qui habite au-dessus. C'est la nourrice. C'est la nourrice. On va monter la voir.

Maryvonne.

Je voulais voir Maryvonne. Maryvonne pleurait. Du coup j'ai chialé avec elle. Café, whisky, café. J'ai taxé une clope, puis deux, puis son paquet, à mon garde du corps attiré qui me suivait comme un chien. Fumer tue, ai-je lu. Anne-Marie m'a raconté son histoire. Vers dix-sept heures, elle appela chez Ma Mère. Manon était choute, mais ils avaient à voir la sœur de son mari. Ma mère le savait. Personne n'a décroché le téléphone chez moi, alors elle est descendue voir. A sonné à la porte. Rhoo, pas de réponse. S'est endormie sur la sonnette, si bien que Fahid, mon voisin de palier est sorti voir ce que c'était que ce boxon. Michelina s'énervait. Et la gosse ? Ils étaient partis sans elle comme ça ? Fahid a

regardé par la lucarne qui donne sur le parking, puis il a défoncé la porte. Marina a crié à l'effraction. La voiture de mon père était garée dehors, ainsi que la voiture des gorilles. Entiende ? Démonstration. Non, tout bien réfléchi. Ne regardez pas madame. Fahid a vu un gorille en travers de la cuisine, tué à bout portant. La porte du placard où se trouvait le compteur d'eau était ouvert. L'autre garde du corps était allongé au milieu du salon à côté du corps de mon père, tous les deux avaient été shootés à partir de la cuisine. Ma mère avait été refroidie dans le couloir. Elle est tombée sur Emilie. Une fois par terre, Emilie avait reçu une balle dans la tête à bout portant. Toutes les balles étaient issues de la même arme, un silencieux obligatoirement. Le type est reparti en claquant la porte sans rien laisser derrière lui, même pas son matos de faux agent de l'EDF. Même pas une goutte de sang, pas une empreinte. C'était Superman.

J'aurais pu commencer par là : Au début des années deux mille, un jeune flic péte de ressources physiques et mentales, trente ans maximum, a tué sept personnes parce qu'il voulait que son site privé reste un site de haut niveau, pour l'amour d'une intellectuelle. Tout le monde en parle. Le pouvoir c'est l'information. C'est le savoir. Or science sans conscience n'est que ruine de l'âme. Haut niveau sans conscience n'est que mitrailleuse de sniper sans religion, braqué sur les internautes ingénus. Je n'avais jamais cru en Dieu. Je n'avais jamais cru en rien, je n'étais même pas sûre que ma vie soit ma vie. Mais tout d'un coup j'ai cru à la réalité. Je me suis mise à croire au temps, et finalement j'ai vu tomber devant moi le Projet Capital. J'ai trouvé ma vocation. C'était tout vu pour éviter l'asile psychiatrique. La gloire posthume par les livres, je m'en fichais maintenant. C'était devenu le cadet de mes soucis, la gloire. Non, moi je me suis mise à vouloir, fort, fort, que SERIAL_KILLER, cet enfoiré de fils de pute blenorragique et borgne et sans dents voie sortir de son ventre, tronçon par tronçon, son intestin grêle, son gros intestin, et qu'il sente ce que ça fait quand on tire vers le haut sur son rectum. Je voulais qu'il voie mon très beau visage et je voulais l'embrasser sur la bouche pour le faire bander malgré la douleur, et puis mordre dans sa langue. Et vomir sur ses yeux. Et la gifler.

Et comme je ne savais pas où le trouver, et comme les policiers ne savaient pas comment chercher, et comme je ne voulais pas qu'on m'enlève ma fille à cause des choses folles que j'avais tendance à dire, j'ai voulu pardonner. Truc de fille. En autodidacte j'ai commencé des études de théologie. Retour à la Bibliothèque où j'ai grandi. En parallèle, j'ai voulu m'installer dans un appartement moins cher avec Manon. De toutes façons ne pas quitter Manon. Mon grand frère, celui qui ne fumait ni ne buvait, et qui maintenant m'adressait la parole, nous a prêté son canapé convertible le temps que je repasse les concours administratifs. En parallèle j'ai bouclé mon roman. Je me le suis envoyé à moi-même sous pli recommandé avec accusé de réception je l'ai expédié chez Grasset, Gallimard, Denoël, le Dilettante, Minuit, Stock et puis ça m'a saoulé. J'ai reçu six lettres type de refus. Même pas mal, et tellement rien à foutre. J'étais lancée dans les recherches pour un nouveau livre tout en préparant les concours. Je n'avais pas une minute à moi. Sinon c'était l'asile.

J'ai rappelé Ludovic.

Après des mois de manque horrible je suis allé le voir. Il a lu mon livre d'une traite. Il a trouvé ça joli. Trop ambitieux, trop gore, trop main-stream et trop long. Trop premier roman, sans grand intérêt, mais joli quand même. Il m'a encouragée à chiader le suivant. A me consacrer aux recherches. Le mieux c'était que je m'installe chez lui avec Manon. J'ai de nouveau arrêté de fumer et je me suis remise à courir. C'était ma façon de résister à l'avènement. Il s'est acharné. Le poète est un parasite sacré. A moi de voir. J'ai vu bientôt d'abord que j'avais un problème : Je ne l'aimais plus comme avant. Il m'a dit que ce n'était pas un problème parce qu'on n'y pouvait rien. Je ne peux plus aimer personne comme avant. Je suis guérie. Je ne vais plus avoir envie d'obséder untel pour lui faire payer l'effet obsédant de ses bons points intellectuels, érotiques ou moraux. Maintenant je mettrai tout le monde au même niveau, et je mettrai tout sur le plan de l'éternité qui n'existe pas. Il a dit : ce que je voulais écrire, à commencer par cette tranche de vie que tu lis parfois, fainéant, personne ne pouvait le faire à ma place. Alors merde aux concours. J'ai dit cool.

Je me suis installée chez lui, dans la salle de travail décorée pour moi. Manon a eu sa chambre rose et son bien beau nouveau père. Pour faire taire les vieux cons tels que son père à lui, tous des cons en vérité, il m'a demandée en mariage. J'aurais pu répondre why not. Estelle Marie Renon, voulez-vous prendre Ludovic Quentin Martinez pour époux ? Why not, écoute voir. Tu es mon horizon qui bouge avec le rocking-chair. Tu es mon meilleur ami qui ne va nulle part. Voilà mes vœux comme aux Etats-Unis. Je te donne moi quand je fermais les yeux à cause de ta voix et que j'ai su que ça continuerait après la mort des premiers fantasmes marquants. Je prends toi. Je prends le souvenir des serrages de ventre, de désir et de peur, quand je perdais tout espoir d'aller me faire aimer chez toi. Je porte un grand chapeau à fleurs, de nombreuses et grosses fleurs remplacent mon ancienne famille assassinée. Rires et larmes : deuil et début.

Maintenant il est doux d'avoir besoin de quelqu'un sans pour autant l'aimer. De savoir qu'on se tuerait en plein jour s'il s'avisait de partir, mais sans plus. C'est doux.

Maintenant je n'ai plus de rancune.

Maintenant tu n'as plus qu'une page et demie à lire.

Après tu bouges.

Vingt

A l'heure actuelle la BEFTI travaille dans une ambiance tendue. Depuis le drame, tous les candidats au poste de flic du net passent des tests psychologiques insensés. Si tu n'en sors pas complètement fada, ils t'engagent. Jusqu'à ce qu'on coince SERIAL, chacun sera soupçonné par ses collègues, chacun sera suspecté par ses égaux de l'OCLCTIC. On aura la peau de ce malheureux un jour. On a des pistes. Une commission parlementaire bâche sur le moyen de réguler les échanges sur IRC. Cela n'a rien à voir, mais par ailleurs Wanadoo a mis en place un système de réservation des pseudonymes. Je paie un euro par mois pour être la seule moutonne à pouvoir m'appeler Rebelle. Deux films sur les tchatteurs sont en tournage. Tout ce que je viens d'écrire est faux, est inventé ou déformé par mes soins, ou tellement connu de toi, alors je passe. En tout état de cause, Internet existe encore pour ton plaisir, pour le succès des boursicoteurs et des multinationales, pour mon découragement.

Je croise Ludovic tous les matins au réveil. Au même titre que Manon, il est de ma famille. Au même titre qu'Emilio, mon bébé deuxième, que j'ai eu, que j'ai fait, pour tout dire, avec Ludovic Martinez, à force. Ma question fut longtemps : pourquoi mon père, pourquoi ma mère et ma meilleure copine ont-ils été mis à mort et jamais moi, et ma Manon pas davantage. Gavé, mon époux de conjoint, citant Louis Calaferte, a répondu ceci : les Ecrivains, tant qu'ils sont plongés dans un livre à écrire, sont à l'abri du mal. Il ne leur arrive rien. Ils ne sont jamais les victimes. Une fois qu'ils ont écrit Fin, oui, là, en plus de la rime, les vrais ennuis recommencent. C'était un grand mystère. Je suis donc écrivain, c'est prouvé. Je suis dans la préparation d'un livre, mon deuxième, et je n'ai toujours pas d'ennui. Aucun. Mais quoique. Comment dire.

L'impuissance structure nos passions. Je parle de nous. Des vingt-cinq à trente ans des années deux mille. Ce qui rend nos passions vachement linéaires. Emilie en est morte. Je ne peux pas dire que j'en vive. Un livre, et puis l'autre, et les deux, et les trois, et les vingt seront fabriqués à compte d'auteur, ou pas. Fabriqués aux frais d'un pigeon prostré dans les vies d'autrui, ou d'un marchand vautré dans les originalités disponibles – j'ai pour pigeon actuel les éditions Martinez, de mon Ludovic Martinez – sans que rien ne s'élève à l'intérieur de qui que ce soit. Des mots, puis des mots, puis des mots. Grâce à quoi : des phrases qui ont pour portée métaphysique de faire bang dans ta face (et bang dans ta reface.) Des idées que précèdent les phrases. Tout se passe dans cet ordre précis. Mot flèche phrase flèche idée. A force d'idées ajoutées aux idées, j'établis des théories parce que – respire – il en faut pour l'argent que tout cela coûte. Avec l'entraînement je fabriquerai théorie sur théorie. Elles s'ajouteront. Ensuite quoi ? Des combinaisons. A combiner. Un système. Deux systèmes. Et puis quoi ? Rien. Des épilogues à la con. Des explications qui font à peine plaisir, pour dire ce qui est.

Ecrire pour avoir écrit.

Voilà ce dont j'avais rêvé devant Casimir, Le Grand Bleu et devant Fight Club. A mort les grands récits. En conséquence de quoi, voilà ce que j'obtiens. Et tu connais la chute. Ce n'est pas à mon âge que je vais me mettre à VOULOIR mieux. Il n'y a pas de miracles. A moins que Dieu n'existe. Or, à la réflexion, selon mes études, Dieu ne prend consistance que dans la tête des mourants. Je sais qu'Il a régné, Monsieur, un quart de

seconde dans la tête d'Emilie, face au revolver. C'est un peu trop tard. Toujours pour dire ce qui est. A moins qu'il soit trop tôt, plutôt. A moins qu'il suffise de quitter la tranche d'âge. Avoir trente et un ans, trente-deux, trente-trois ans serait la solution. Ecrire à trente-huit ans serait l'action suprême. En attendant, comment dire. Je suis triste et comblée. Mais je ne suis pas guérie. L'autre jour, j'ai découvert un moyen nouveau, plus beau que le tchat. Il est un doux moyen d'attendre la gloire, l'incident médiatique, le malentendu dont je serai l'objet sans faute, si toutefois je continue de signer des livres. J'ai découvert un moyen d'établir un contact avant même d'avoir quitté la pire tranche d'âge qu'on ait jamais formatée. C'est encore Futilityland, certes, mais cela porte un vrai nom, lecteur futile et divers, cela s'appelle un blog. Ne commence jamais.

Bouge.